



46671/A
K V. VI



SAUNIER DE BEAUMONT

70680

LETTRES PHILOSOPHIQUES, SERIEUSES, CRITIQUES, ET AMUSANTES.

TRAITANT

De la Pierre Philoſophale, de l'Incertitude de la Médecine, de la Félicité temporelle de l'homme, de la Nature de l'Ame, des prétendus Eſprits forts qui révoquent en doute l'Immortalité de l'Ame : ſi les Eſprits reviennent : des Génies, de la Magie, du Célibat, du Mariage, de la Comparaiſon des deux ſexes, des Rîs, des Pleurs, de la Mort, des Richeſſes, des Plaiſirs du monde, de la véritable Nobleſſe, de l'erreur des Sens, de l'excellence de la Raiſon, des Paniers des femmes : Rondeaux, Cantates, & autres Sujets intereſſans.



A PARIS, AU PALAIS,

Chez SAUGRAIN, du côté de la Cour des Aydes, à la Providence.

M. DCC. XXXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY



LETTRES PHILOSOPHIQUES, SERIEUSES, CRITIQUES, ET AMUSANTES.

XXII. LETTRE.

A MONSIEUR .... Conſeiller en la Cour des Aydes, à....

Fureur érotique ou amoureuſe.

MONSIEUR,



'ECOLE de Platon a retenti du nom de l'Amour; on ne s'y entretenoit guéres que de lui. Toûjours peintures nouvelles, qui en repreſentoient tantôt une proprieté, tantôt

une autre. Par tout même desordre, même hardiesse & même vivacité de couleurs, & même délicatesse de pinceau.

Ces maniéres exciterent du scandale, qui a passé jusqu'à la posterité. Le moyen de ne pas soupçonner ces Philosophes, d'avoir parlé de l'abondance du cœur; & l'incompatibilité de la sagesse & de l'amour, est-elle un problême? C'est bien pis quand cette passion devient excessive. Elle se change en folie déclarée, qu'on appelle Fureur érotique ou amoureuse.

Ce nom de fureur menace de terribles accidens, & vous allez voir que cette menace n'est point fausse. Les malades de cette maladie tombent dans un délire mélancolique causé par la vive & continuelle representation de l'objet aimé, qui les occupe tellement, qu'ils en oublient souvent le boire & le manger, le sommeil & les autres choses nécessaires à la conservation. On n'écoute ni conseils, ni remontrances; ceux qui les font passent pour des gens du vieux tems. Et les peres & les meres qui contredisent à cette folle passion, deviennent des tyrans dont on ne peut plus soû-

tenir la préſence, bien loin d'écouter leurs avis ſages & prudens.

Le caractere du ſang & la conſtitution du cerveau, ont grande part à cette eſpéce de poſſeſſion ; & pour le montrer, il ne faut qu'éxaminer les pituiteux & les bilieux, qui y ſont moins ſujets que les mélancoliques & les ſanguins.

On reconnoît ceux qui en ſont attaquez, à leurs yeux enfoncez où la triſteſſe eſt peinte, au mouvement perpetuel de leurs paupiéres, à l'inégalité de leur viſage, & à celle de leur poulx, principalement lorſqu'ils entendent parler de ce qu'ils aiment, ou qu'il ſe préſente à eux inopinément.

Galien & Eraſiſtrate devinérent à cette derniere marque ; l'un, l'amour d'une femme ; l'autre, celui d'Antiochus fils du Roi Seleucus pour la Reine Stratonice ſa belle mere. L'Hiſtoire en eſt galante & curieuſe.

Le couple étoit mal aſſorti. Seleucus déja griſon, & Stratonice au commencement de ſa courſe. Sa beauté toucha Antiochus, dont l'amour fit en peu de tems de grands progrès, par les aſſiduitez qu'il eut auprès de la Princeſſe.

Il n'oublia rien pour étouffer un feu, qu'il ne pouvoit éteindre. Ses efforts furent inutiles, & leur inutilité le jetta dans le désespoir; le désespoir dans des chagrins mortels; & le chagrin & l'abattement dans une fiévre quarte.

La Médecine épuisa son art pour le guérir, sans en venir à bout. Seleucus allarmé du danger de son fils, & son successeur, recommanda à Erasistrate de sauver à quelque prix que ce fût l'héritier de la Couronne. Ce Médecin, après avoir rappellé dans sa mémoire tous les remédes qu'on avoit employez pour vaincre la maladie, se douta de sa cause, & que le jeune Prince étoit amoureux. Il suggera au Roi d'ordonner aux Dames de visiter Antiochus, sous ombre de le divertir. Il demeura auprès du malade, pendant qu'elles passerent en revûë. La Reine les suivit, & dès qu'elle parut, le poulx du malade se troubla, fut agité de secousses extraordinaires, qui changerent le soupçon en certitude. Erasistrate va trouver le Roi, lui dit que le Prince est attaqué d'un mal incurable, parce que le remede qui convenoit; ne pouvoit être mis en usage,

Quel eſt donc ce remede, reprit Seleucus? le Prince aime ma femme, repliqua Eraſiſtrate : Hé bien, repartit le Roi, il faut que tu la lui cede. Eraſiſtrate s'en défendit; & preſſé de nouveau : Sire, dit-il, mettez-vous en ma place, ma femme m'eſt auſſi chére que la Reine l'eſt à Votre Majeſté, qui n'en voudroit être privée pour rien du monde. Seleucus ayant répondu, que, quelque tendreſſe, quelque attachement qu'il eût pour elle, il la ſacrifieroit à la ſanté d'Antiochus. Eraſiſtrate lui déclara que Stratonice en étoit aimée. Il y a lieu de croire que l'échange du pere au fils ne lui coûta point de larmes.

La fureur érotique eſt d'autant plus dangereuſe, qu'elle plaît à ceux qui en ſont tourmentez, & la cure en eſt très-difficile, parce qu'ils ne craignent rien tant que leur guériſon, chériſſant leurs chaînes encore plus que les courtiſans.

Comme cette maladie a ſon principal ſiége dans l'eſprit, le grand reméde eſt de divertir leur penſée de ce qu'ils aiment; de leur tenir l'eſprit & le corps occupez, & de les arracher des bras de l'oiſiveté, mere de

tous vices, & ſurtout de la concupiſcence.

La médecine y ajoûte les purgations, pour expulſer les humeurs qui demeurent dans leur ſang, & qui différencient ces pauvres foux. Car les ſanguins ſont joyeux, rient toûjours, & ſouvent ſeuls, aiment les chanſons & les danſes. Les bilieux ſont coléres, furieux, juſques-là qu'il s'en eſt trouvé qui ſe ſont tuez eux-mêmes, pour ne pouvoir réſiſter à la violence de leur paſſion. Tels que ces Cavaliers à tout faire pour les bonnes graces de leurs maîtreſſes, dont les Romans ſont pleins. Les mélancoliques ſont penſifs, ſolitaires & triſtes, ſoit à cauſe de la noirceur ou de la froideur de cette humeur gluante, qui arrête & rallentit les mouvemens de l'ame. Quand cette maladie vient de l'abondance de l'humeur, on recourt aux remédes qui en empêchent la production, comme la ruë, le poupier, laictuës, nénufar, feüilles de ſaules, les graines de coriandre & d'agnus caſtus, le camphre & la menthe.

La Fable n'a rien de plus incroyable ni de plus abſurde, que ce qu'elle débite de ſon Protée, ſi l'on ne l'en-

rend des transformations de l'amour. Elles ſe rencontrent dans ces miſérables Amans, que nous voyons en une même heure aimer & haïr; fuïr & deſirer; ſe réjoüir & s'attriſter; craindre & ſe hazarder; ſe mettre en colére ſans ſujet, & s'appaiſer encore avec moins de raiſon; en un mot, n'avoir jamais l'eſprit en même aſſiete, non plus que le corps en même poſture, ni le même air de viſage.

Ces changemens ſoudains ont fait croire à bien des gens, que cette maladie étoit produite par des breuvages enchantez, appellez philtres, à cauſe de l'effet qu'on leur attribuë, qui éſt de faire aimer. Ils peuvent bien avoir la vertu d'allumer l'amour, comme il y en a qui l'amortiſſent. Mais de le déterminer à une certaine perſonne, & de le rendre par ce moyen réciproque, quelle apparence! Ces breuvages ne peuvent agir ſur la volonté, ni captiver ſa liberté ſous un objet particulier: moins encore faire aimer une perſonne inconnuë, puiſque l'amour eſt un deſir qui ſuppoſe la connoiſſance; ce qui eſt inconnu, échauffant auſſi peu notre appétit que ce qui n'eſt point.

On allégue l'intervention du Démon, & on cite l'exemple de cette fille exorciſée pour ce ſujet, par ſaint Hilarion, dont parle S. Jerôme en la vie de ce fameux Hermite. La ſainteté ne conclut rien en matiére de Philoſophie, & l'on peut être homme de bien, & mauvais Philoſophe.

Vous ferai-je une enumération de ces philtres ? Le détail vous épouvanteroit, tant le nombre en eſt grand; vous feroit rire, tant la plûpart ſont ridicules; vous cauſeroit de l'horreur, tant quelques-uns ſont ſales, & ſoulevent la nature. Je me contenterai de vous dire que leur effet ordinaire, eſt de bouleverſer la raiſon; témoin ce qui arriva à l'Empereur Caligula, à un Frederic d'Autriche, & au Poëte Lucrece, après qu'ils eurent été régalez de ces breuvages. Faut-il s'en étonner ? L'amour eſt le fond de la volonté, & ennemi de la contrainte, de l'aveu même d'Olympias femme de Philippes de Macedoine. Le trait mérite d'être raporté.

Philippes aimoit une jeune fille qu'on accuſoit de lui avoir donné des breuvages amoureux. La Reine jalouſe, & inquiéte la fait venir devant

elle ; & ayant vû ſa beauté, la reçût avec des careſſes, & déclara qu'elle avoit ces philtres en elle-même.

Que ſi ces dons du corps ſont accompagnez de ceux de l'eſprit, & qu'avec cela, celui qui poſſede les uns & les autres, témoigne ſon amour à la perſonne qu'il aime, il eſt impoſſible qn'il ne ſoit auſſi aimé d'elle ; l'Amour étant le pere de l'Amour même, ſelon les Poëtes qui ont feint deux Amours, qu'ils ont nommez Eros, & Antéros. Ovide, le grand maître en amour, a renfermé cette maxime dans ces paroles ; *ut ameris, amabilis eſto.*

Voulez-vous que je pouſſe plus loin la matiere ? j'y conſens, & dis que l'amour eſt une choſe ſpirituelle, qui doit être produite par des moyens de même nature ; autrement ils n'opéreroient point ſur notre ame, faute d'avoir de la proportion avec elle. La même Belle que ſon Amant aura adorée, quoiqu'elle n'ait perdu aucune de ſes graces, en ſera haïe à cauſe de quelque raport qu'on lui en aura fait, & qui n'eſt pas ſeulement incorporel, mais le plus ſouvent controuvé, & imaginaire. Et de deux perſon-

nes d'égale beauté, l'une eſt aimée, l'autre ne l'eſt point; preuve qui dément l'opinion commune, que l'amour eſt une playe agréable que le cœur de l'homme a reçûë d'un bel objet. D'où j'infere que ceux-là ont mieux rencontré en la recherche des moyens de ſe faire aimer, qui y ont employé les flatteries, & les perſuaſions. Ce ſont auſſi les moyens les plus ordinaires, dont on ſe ſert pour ménager les mariages. Enfin la fureur amoureuſe n'eſt-elle pas un vice de de l'eſprit? Je ſuis....

XXIII. LETTRE.

Au mesme.

Si le mari a plus d'amour pour ſa femme, que la femme n'en a pour ſon mari.

MONSIEUR,

UN de nos Poëtes diſoit, que pour n'aimer plus tant ſa Maîtreſſe, il la vouloit épouſer. C'eſt un ſecret infaillible; on aime moins ce qu'on poſſede; mais cela ne vuide pas la queſtion. Qui ſe laſſe le plûtôt

d'aimer, ou qui aime le plus, de l'homme, ou de la femme? Il faut faire diſtinction entre l'amour, & l'amitié.

L'amour eſt une paſſion de l'appetit concupiſcible qui ſe porte au bien ſenſible, conçû tel par l'imagination; & l'amitié, une vertu, qui porte notre volonté au bien honnête, conçû tel par l'entendement. Le premier eſt ſouvent contraire à l'autre. Car les paſſions violentes troublent la raiſon, & l'excès d'amour dégénere en jalouſie; au lieu que l'amitié ne peut avoir d'excès, & qu'elle mérite d'autant mieux le nom d'amitié, qu'elle eſt extrême.

De ce que l'imagination de la femme eſt ſuperieure à ſon entendement, il réſulte qu'elle a plus d'amour, & moins d'amitié. Par une raiſon oppoſée le mari a au rebours plus d'amitié & moins d'amour. Ce qu'on remarque même à l'égard de leurs enfans, que les meres aiment avec plus de paſſion, & de tendreſſe; mais les peres plus ſolidement. Cette diverſité d'affection peut ſervir de preuve à celle que nous établiſſons entre le mari, & la femme.

Il s'agit ici de ſçavoir qui aime plus conſtamment. Il paroît que c'eſt l'homme, puiſqu'il a l'eſprit meilleur, & que la perfection emporte avec ſoi la conſtance, qui ne convient pas aux choſes imparfaites. Elles ſont mobiles de leur nature, & leur mobilité ne procede que du déſir de changer de forme, ou de rendre la leur plus accomplie.

On dit d'ordinaire, qu'il faut connoître avant que d'aimer. Selon cette regle, ceux qui ont plus de connoiſſance ont plus d'amour. Or les hommes l'emportent par les lumiéres, non ſeulement par leur capacité qui eſt plus grande; mais encore parce qu'ils ſont mieux informez de la bonne conduite de leurs femmes, qui gardent la maiſon, qu'elles ne le ſont de celle de leurs maris, qui exercent au dehors les fonctions de la vie civile, à la guerre, dans le négoce, & les autres profeſſions.

Je ne parle que des honnêtes femmes, que plus on connoît, plus on chérit. Les hommes les choiſiſſant, le manque d'affection ſeroit plus blâmable en eux, qu'en elles, parce qu'il ſuppoſeroit de plus grands défauts,

ſçavoir, outre l'inconſtance, un défaut de jugement de s'être trompez dans leur choix.

Les femmes ne font qu'accepter les maris, qui les recherchent, & ſe peuvent mieux diſculper. Car il y a grande difference entre la liberté qu'a notre volonté, de ſe porter indifferemment à tel objet qu'il lui plaît, & la ſeule alternative d'agréer, ou de refuſer ce qui ſe preſente à elle. Si bien que la femme qui n'aime pas ſon mari, peut dire qu'elle ne s'eſt trompée qu'en un point, qui eſt d'avoir accepté ce qu'elle devoit refuſer : mais le mari s'eſt trompé en autant de points qu'il y avoit parmi le ſexe d'objets dignes de ſon amitié. D'ailleurs, comme il eſt le chef, & le maître de la maiſon, il lui ſeroit honteux d'être inferieur à ſa femme dans le capital, qui rend les mariages heureux, ou malheureux.

L'hiſtoire eſt remplie d'exemples pour & contre. Elle raporte que Gracchus choiſit la mort pour ſauver la vie à ſa femme Cornelia ; que Semiramis fit tuer ſon mari Ninus, qui lui avoit déferé pendant un jour le ſouverain commandement, & qui l'avoit

tant careſſée pendant toute ſa vie ; que les quarante-neuf filles de Danaüs maſſacrérent toutes leurs maris en une nuit.

Le devoir à part, ces bonnes filles furent trop obéïſſantes à leur pere, & n'entendoient pas leurs interêts. La femme eſt la plus foible, & a beſoin du ſuport, & de la protection de l'homme, qu'elle eſt par-là obligée d'aimer davantage, puiſqu'elle tire plus de profit de leur ſocieté que lui.

La nature, qui a pourvû au bien de chaque choſe, lui ayant donné les moyens de parvenir à ſa fin, ne s'eſt pas auſſi oubliée, & n'a pas été moins bonne mere à l'endroit du ſexe, lui ayant imprimé une plus grande tendreſſe, & inclination à aimer, par ce principe, que ſon bonheur, ou ſon malheur dépendent du bon, ou mauvais traitement du mari, qui en uſe avec ſa femme ſur le pied de l'amour qu'elle lui témoigne.

Le ſexe a encore obligation à la nature de lui avoir formé le corps délicat, & poli, & ainſi plus diſpoſé à donner, & à recevoir de l'amour, que celui des hommes, dont les exercices demandoient plus de chaleur, &

de ſechereſſe pour réſiſter au travail. Faut-il des exemples? de grandes nations entieres nous en fourniront.

Les femmes Indiennes ne diſputoient-elles pas, qui d'entr'elles ſe jetteroit dans le bûcher de leur commun mari, avec ce qu'elle avoit de plus précieux, pour preuve qu'elle l'avoit aimé le plus ardemment. Où lit-on qu'il y a des hommes qui ont rendu cette preuve d'amitié pour leurs femmes? Que dis-je? les hommes en avoient anciennement pluſieurs, qui n'avoient toutes qu'un mari, dont l'amour étoit par conſéquent affoibli par le partage: au lieu que leur amour n'avoit que lui pour objet, & conſervoit ainſi toute ſa force.

Je ſuis....



XXIV. LETTRE.

A MONSIEUR..... Receveur des Tailles en la Generalité de....

Comparaiſon des deux Sexes.

MONSIEUR,

LA queſtion que vous me fîtes il y a quelques jours, n'étoit pas trop de mon goût; celle-ci me plaît d'avantage, parce qu'elle eſt plus ſérieuſe. Vous vous ſouvenez bien que dans l'ancienne Rome, un homme ſe trouvant veuf de ſa vingt-deuxiéme femme, & en même-tems une femme veuve de ſon vingt-deuxiéme mari, le Peuple Romain les contraignit de ſe marier enſemble, & que les hommes, & les femmes, parioient à qui mourroit le premier des deux; que la femme ètant enfin morte la premiére, tous les hommes, juſqu'aux petits garçons, aſſiſtérent à ſon enterrement, ayant chacun une branche de laurier en main, comme ayant obtenu la victoire ſur ce Sexe.

La diſpute touchant la nobleſſe, &

la dignité de l'un au-deſſus de l'autre, eſt bien de plus grande conſéquence, que cette premiere, où non ſeulement les femmes l'emportent ſouvent, ſe trouvant plus de vieilles que de vieillards, à cauſe des divers haſards que courent les hommes, & dont la condition des femmes les exempte; mais auſſi les cerfs, & les corbeaux, qui vivent des centaines d'années, nous ſurprennent hommes & femmes.

La plus grande difficulté qui ſe preſente à vuider ce differend, conſiſte en ceci; que chacun en eſt juge, & a interêt en la cauſe; motif abſolu de récuſation.

Il eſt donc dans l'ordre que je m'abſtienne, & que je plaide uniquement les droits des parties. Les hommes recherchent les femmes, & montrent par-là l'eſtime qu'ils en font, puiſqu'on ne recherche pas une choſe qu'on mépriſe. Mais leur ſuperiorité par-deſſus les hommes, ſe tire principalement de ces chefs; du lieu, de la matiere, & de l'ordre de leur création. L'homme n'a pas eu l'avantage d'être créé dans le paradis terreſtre, comme la femme. Elle a été produite d'une matiére plus exquiſe, que lui, qui a été fait

de la terre; & elle d'une des côtes de l'homme. C'est pour cela que quelques-uns disent agréablement, qu'elle se plaît si fort à ses côtez.

Quant à l'ordre de la création, Dieu en la production des corps mixtes a commencé par les choses les plus abjectes, & a fini par les plus relevées. Ainsi il a premierement fait la terre, & la mer, puis les plantes, les poissons, & les autres bêtes. Ensuite il a créé l'homme, comme le maître de toutes ces choses; & enfin la femme, comme le chef-d'œuvre de ses ouvrages, maîtresse de l'homme, plus forte que lui, selon l'Ecriture, & par conséquent maîtresse de toutes les créatures. Aussi n'est-il sorte de biens qui ne se trouve en la femme plus éminemment qu'en l'homme.

En effet, pour les biens du corps, dont la beauté est le plus rare, les hommes y ont toûjours perdu leur cause, qu'ils ne gagneront pas pour les biens de l'esprit; cet esprit étant plus fort, & plûtôt mûr dans les femmes, que pour ce sujet les Loix déclarent puberes à douze ans, & les garçons à quatorze. Elles cultivent plus la vertu que les hommes; &

elles en ont effectivement plus de beſoin, pour réſiſter aux aſſauts qu'ils livrent à leur pudicité, qui ne ſe rencontre guére qu'en ce ſexe.

Elles ſe diſtinguent des hommes par leur compaſſion, leur foi & leur charité; l'Egliſe, qui connoît ſes enfans, honore de ſes éloges leur devotion. Le vulgaire croit qu'elles ſont inhabiles aux ſciences, & aux arts liberaux, quoique notre âge, & les derniers ſiecles en ayent vû un grand nombre, qui y ont excellé, & entr'autres, ſœur Julienne Morel Jacobine d'Avignon, qui ſçavoit quatorze Langues, & qui ſoûtint à Lion des Théſes de Philoſophie à l'âge de treize ans.

L'Hiſtoire, celebre pour la même ſcience une Diotime, & une Aſpaſie, que Socrate ne dèdaignoit pas d'aller toutes deux écouter. Pour l'Aſtrologie, une Hipatie femme du Philoſophe Iſidore, pour l'art Oratoire; une Tullia fille du fameux Ciceron, à qui elle n'étoit pas inferieure en éloquence; & une Cornelie qui forma celle des Gracches ſes enfans. Pour la Poëſie, une Sapho inventrice des vers ſaphiques, avec les trois Coryn-

nes, dont la premiere vainquit juſqu'à cinq fois Pindare Prince des Poëtes Lyriques. Pour la peinture, une Irene, & une Calypſo, qui vivoient du tems de Varron. S'il y a eu des Prophétes, n'y a-t'il pas eu des Prophéteſſes, & des Sybilles. C'étoient même anciennement des filles, qui rendoient les Oracles à Delphes. Enfin, s'il y a eu des Braves, & des Héros, il y a eu des Amazones, & des Heroïnes, dans la lie même du peuple; & ce qui en a diminué le nombre, eſt la tyrannie, & la jalouſie des hommes, qui ont aſſujetti les femmes aux petits ſoins du ménage. Tournons à preſent la médaille de l'autre côté.

Les femmes ne doivent pas alleguer, voyant les hommes ſeuls traiter ce differend ſans elles, qu'il eſt aiſé de loüer les Atheniens dans la Ville d'Athenes, puiſque Dieu en a donné l'Arrêt en ces termes: La femme ſera ſujette à l'homme. Et il ne ſert de rien de dire qu'il en étoit autrement avant le peché, puiſque cette ſujetion lui a été impoſée pour peine, attendu que la punition du ſerpent, qu'il ramperoit ſur la terre, ne ſupoſe

pas qu'il eût des pieds avant qu'il eût fait pêcher Adam par ſa femme; mais marque ſeulement que Dieu convertit en peine ce qui lui étoit naturel.

Le même ſe doit dire de la femme qui n'étoit pas moins ſujette à l'homme avant le peché. Auſſi après que Dieu eût tiré la femme de la côte d'Adam (d'où procede qu'elles ont la tête ſi dure) il ne dit point qu'elle fût bonne, comme il avoit dit de tant d'autres de ſes ouvrages. Et pour marier Adam, il ne trouva point de meilleur expedient, que de l'endormir; ſans doute, parce que étant éveillé, & ayant eu le loiſir d'y reflechir, il auroit eu bien de la peine à s'y réſoudre.

Voilà pourquoi ceux qui conſiderant l'utilité de ce Sexe pour la conſervation de l'eſpéce, & d'un autre côté les maux dont il eſt cauſe, n'ont pas mal rencontré, lorſqu'ils ont appellé la femme un mal néceſſaire, que les hommes embraſſent par un inſtinct naturel pour le bien commun, au préjudice du particulier, ainſi que l'eau monte en haut contre ſon naturel, pour empêcher le vuide.

C'eſt un animal tellement imparfait, que Platon a douté s'il le mettroit parmi les raiſonnables, & qu'Ariſtote l'appelle monſtre. Ceux qui le traittent plus doucement, une ſimple erreur de la nature, laquelle par défaut de chaleur n'a pû parvenir à faire un mâle.

Les femmes qui ſont enceintes, ſont pâles, & dégoutées. Dans l'ancienne Loi, celles qui étoient accouchées d'une femelle, demeuroient ſoüillées durant ſoixante jours; mais quand elles étoient accòuchées d'un mâle, elles ne le demeuroient que trente.

La nature forme celui-ci dans trente jours; mais la femelle ſeulement en quarante-deux. Les mâles nez au ſeptiéme mois ont vie; mais les femelles ſeulement au neuviéme, comme ſi la nature cachoit le plus longtems qu'elle peut ſa faute. Elles ont moins de vigueur en toutes leurs actions, à cauſe qu'elles ont moins de chaleur; ce qui paroît en ce qu'elles ne ſont jamais ambidextres, comme les hommes.

Que ſi les femelles en pluſieurs animaux, comme les tygreſſes, les lionnes, & les louves, ont l'avantage

par-deſſus les mâles, c'eſt en ferocité, qu'on remarque auſſi à la femme.

Mais quel Juge plus éclairé entre les hommes pourront-elles trouver que Salomon, qui en avoit tant eſſayé, & qui demande qui lui pourra trouver une femme prudente ? Et après les avoir comparées à un abîme, il conclud, que toute malice eſt ſuportable, pourvû que ce ne ſoit point malice de femme, & même que la malice de l'homme vaut mieux que la bonté de la femme. Parties oüies par les plaidoyers de leurs Avocats, on pourroit concilier ainſi leurs prétentions.

Chaque choſe eſt eſtimée ſelon ſon Auteur, ſa nature, ſa fin, les moyens dont elle ſe ſert, & la maniere dont elle les employe. Si bien que l'homme, & la femme ayant un même Auteur, étant à peu près compoſez des mêmes parties, il reſte de voir quels moyens ils mettent en œuvre pour parvenir à la beatitude. Ce n'eſt pas d'être homme, ou femme, que l'on eſt beau ou laid ; bon ou mauvais ; noble ou infâme, heureux ou malheureux. Il s'en trouve en chaque ſexe des uns, & des autres. Car pour

commencer par le Paradis, ſi ce n'eſt par une erreur de legende, les onze mille Vierges montrent que le ſexe y a auſſi bonne part que les hommes.

Sur le trône, une Semiramis, une Tomyris, pluſieurs Reines, & Imperatrices, ont fait voir que les femmes ſçavoient commander avec autant de ſageſſe que les hommes. Judith qui coupa la tête à Holoferne : & la Pucelle d'Orleans du tems de nos ayeux, ont montré que les hommes ne ſont pas ſeuls courageux, & réſolus. En un mot, il n'y a ſorte d'exercice, auquel il ne ſe trouve des exemples d'hommes, & de femmes qui s'y ſoient adonnez avec ſuccès.

En l'œconomie, ſi quelques hommes ſont les maîtres, combien de femmes qui ſont les maîtreſſes, & qui le ſont d'autant plus que les hommes ne s'en oſent plaindre ! C'eſt pourquoi ceux qui cherchent dans le Sexe le principe de la nobleſſe, & de l'inégalité de l'homme, & de la femme, cherchent une cauſe où elle n'eſt point. Ce n'eſt pas être homme, ou être femme, qui faſſe être noble, ou ne l'être pas ; c'eſt être ou n'être pas excellent homme, ou excellente femme.

Car

Car comme ceux-là ſe trompent, qui diſent que tous les naturels d'une Province ont quelque défaut, oû quelque vertu, puiſqu'être vicieux, ou vertueux ſont choſes perſonnelles, on doit dire le même de l'homme & de la femme, chacun deſquels pris en général n'a rien en ſoi que d'exquis, & d'achevé, étant l'ouvrage du Créateur, qui lui a communiqué la perfection, qui lui convenoit. S'il a des défauts, ils viennent de la perſonne, & ne ſe doivent pas plûtôt attribuer au Sexe qu'à l'eſpece. Je ſuis....

P. S. Je veux vous faire part d'une hiſtoire que je viens d'apprendre. C'eſt qu'un Cordelier prêchant à Vire en Normandie, & daubant les femmes dans ſes ſermons, il s'en détacha une des plus hupées pour lui en faire ſes plaintes. Elle allegua l'ordre & le progrès de la création, & s'en prévalut. Le Moine lui répondit froidement, qu'elle étoit bien ſçavante, & bien ignorante, de ne pas ſçavoir que la derniere piece qu'on met à un bâtiment, eſt une giroüete.

XXV. LETTRE.

A MONSIEUR le Marquis de C... à ſa Terre.

Duquel de ces deux animaux la femme approche le plus, de la chévre, ou de la mule.

MONSIEUR,

VOus me faites une queſtion que vous pouvez mieux décider que moi. *Experientia rerum Magiſtra.** Le mariage eſt une école incomparable pour les deux Sexes. Les humeurs y ſont à une épreuve continuelle. Même gîte. Même table. Même lit. Interêts communs. Societé inſéparable. Communication libre, les motifs de contrainte ayant ceſſé. Tant de politeſſe qu'il vous plaira; c'eſt une cendre légere qui couvre un grand feu, dont la captivité ne ſçauroit durer, & que ſon activité affranchira inceſſamment. Telle eſt la force du naturel.

* ou *Uſus, optimus rerum Magiſter.*

Il ſe moque de tout; certain âge accompli,
Le vaſe eſt imbibé, l'étoffe a pris ſon pli.
En vain de ſon train ordinaire
On veut le déſaccoûtumer.

Quelque choſe qu'on puiſſe faire,
On ne ſçauroit le réformer.
Coup de fourche, ni d'étrivières,
Ne lui font changer de manieres;
Et fuſſiez-vous embaſtonnez,
Jamais vous n'en ſerez les maîtres.
Qu'on lui ferme la porte au nez,
Il reviendra par les fenêtres.

Naturam expellas furcâ, tamen uſque redibit.

En un mot, chaque ſexe a ſes infirmitez, qui ſe trouvent réünies dans le mariage, & en rendent la condition ſi fâcheuſe qu'il y a bien des gens qu'elle ne tente point.

Pour vous qui avez tourné de ce côté-là, je veux croire que vous vous êtes tâté auparavant, & que, comme cet illuſtre Romain, vous avez vû, & mépriſé tous les vents, & toutes les tempêtes qui vous menaçoient. Ce n'eſt pas qu'il y a bien loin de la théorie à la pratique; & peut être même en avez-vous fait l'expérience. Du moins la queſtion que vous mettez ſur le tapis, en eſt un indice, par la raiſon que je viens de dire au commencement de ma lettre, l'uſage en toutes choſes eſt un excellent maître. Vous avez l'habileté requiſe pour la réſoudre, c'eſt pourquoi je me con-

tenterai de la traitter, vous en laiſſant la déciſion.

Toutes les femmes ne ſont pas capricieuſes; mais lorſqu'elles le ſont, on en demande la cauſe, & pourquoi elles ſont plus capricieuſes que les hommes? De tirer cette différence de la diverſité des ames, c'eſt prouver une choſe obſcure par une autre qui l'eſt encore davantage: c'eſt confondre la Philoſophie avec la Théologie: c'eſt ſuppoſer dans notre eſpece une hierarchie pareille à la celeſte, où les Archanges préſident les Anges; c'eſt prononcer ſans tîtres, & contre les regles, des jugemens; que les eſprits des hommes ſont naturellement plus parfaits, & plus accomplis que les eſprits des femmes.

La déduira-t'on de la diverſité des corps? La beauté, qui eſt le partage du Sexe, y réſiſte. Car qui dit beauté, dit réſultat d'une conformation réguliere, & d'une bonne conſtitution. Joint que les Belles ſont ordinairement les plus biſarres, & entendent le moins raiſon.

Il faut donc tirer cette difference de la proportion, & de la diſproportion du corps, & de l'ame. Celle-ci

rencontre quelquefois un corps, si temperé, & des organes si heureux, qu'elle approche plus de Dieu que de l'homme dans ses opérations. De tels hommes, & de telles femmes font l'admiration de tous les témoins de leur conduite.

Il y a au contraire des ames si mal logées, & dont les fonctions sont traversées, & corrompuës par tant d'obstacles, que leurs actions tiennent moins de l'homme que de la bête. Et parce qu'il est plus de femmes que d'hommes, dont l'esprit est mal logé, & dépravé dans ses fonctions ; delà viennent leurs caprices, & ce que vous voudrez. La cause de ces caprices réside dans leur sang plus aqueux, & plus subtil, & comme tel, plus aisé à être agité, & émû par les objets presens, que celui des hommes.

La pesanteur du sang des melancoliques les dispose à des manieres opposées. Ils se possedent, ne sortent point de leur assiette, & comme ils sont estimez les plus sages, ainsi ceux qui ont le sang, & par conséquent les esprits plus mobiles, le doivent être moins, & leur esprit plûtôt dérouté.

Les mouvemens dereglez de or-

gane, qui diſtingue le Sexe, & que les Naturaliſtes appellent un animal dans l'animal, ſe mettent ſouvent de la partie, & renverſent l'œconomie des humeurs. D'où il arrive que non ſeulement la ſanté du corps, mais encore celle de l'eſprit, en eſt ſouvent altérée, & que telle femme ſurpriſe par une ſuffocation de cet organe, entrera, du bon ſens où elle étoit, en fureur; pleurera, rira, fera des mouvemens déſordonnez, & qui ne travailleront pas ſeulement ſon corps & ſon eſprit, mais auſſi celui des Medecins pour en aſſigner la cauſe préciſe.

La façon de vivre, à laquelle les Loix, & les Coutumes aſſujetiſſent les femmes, ne contribuë pas peu aux défauts qu'on leur reproche. Car menant une vie ſedentaire où elles ont toûjours les mêmes objets devant les yeux, leur eſprit n'étant point diverti par les actions civiles, en cela plus malheureuſes que les hommes, elles font une infinité de reflexions ſur leur condition preſente, qu'elles comparent à celles dont elles s'eſtiment dignes; ce qui déconcerte leur modeſtie, & les emporte ſouvent audelà des bornes qu'elles s'étoient pro-

poſées ; ſur tout, quand une femme de bon eſprit ſe void un ſot mari ; qu'elle a l'ambition de paroître, comme c'eſt l'animal qui en a le plus, & qu'elle ne peut ſe tirer de la preſſe.

Une autre ſe jugeant mériter plus que ſa rivale, ne ſçachant à qui ſe plaindre de ſon malheur, fera tout par dépit ; ce que les hommes appellent fougue, faute d'en ſçavoir la véritable cauſe. Y a-t'il ſujet de ſe récrier ? Le principe eſt naturel, & agiſſant ; & la jalouſie l'irrite, & en augmente la force. Mais pourquoi ſe ſert-on du mot de * caprice pour exprimer l'humeur extravagante de la plûpart des femmes ?

Le terme le porte, & elles ſympathiſent en effet avec les chévres, dont les mouvemens ſont ſi déreglez, que prendre la chévre a toujours ſignifié s'épouvanter ſans ſujet, & changer de réſolution tout à coup, & lorſqu'on s'y attendoit le moins. Ceux qui ont étudié la nature de cet animal, diſent qu'il a le ſang extrêmement acre, & les eſprits très-brûlans ; qu'il a toûjours la fiévre ; qu'enlevé par cet excès de chaleur, il ſaute

* Caprice vient du mot latin *Capra*, Chévre.

dès sa naissance ; que la conformation de son cerveau est semblable à celui de la femme. Cela suposé, je raisonne ainsi.

Les ventricules du cerveau de la femme étant fort petits, & remplis aisément de vapeurs ; ces vapeurs ne peuvent s'évaporer à cause des sutures du cerveau des femmes, qui sont ordinairement plus serrées que celles des hommes. Par le séjour que font ces vapeurs, elles contractent de l'acrimonie, piquent les nerfs, & les membranes, & leur causent des agitations extraordinaires.

Il est certain que les femmes sont plus sujettes aux migraines, & autres maux de tête que les hommes ; & en voila sans doute la raison.

Permettez-moi de remarquer que ceux qui vendent une chévre, ne la garantissent jamais saine ; & on demande des garands pour les femmes ? c'est trop de rigueur. Marc-Aurele pour un Philosophe avoit mauvaise grace de se plaindre de son Beau-pere, & de dire qu'Antonin, qui avoit fait tant de bien au monde, lui avoit fait beaucoup de mal, en lui donnant sa fille, tant il y trouvoit d'os à ronger en assez peu de chair.

Les Naturaliſtes aſsûrent que la chévre eſt ſurtout ennemie de l'olivier, ſymbole de la paix. La femme ne l'aime guéres davantage : ſans parler du divorce qu'elle a mis entre Dieu & l'homme par ſa friandiſe & par ſa curioſité. D'où proviennent la plûpart des differends & des querelles qui ſurviennent dans le ménage & la vie civile, que de ſon babil, ſon ambition, ſon luxe, ſon opiniâtreté & ſes autres vices ? Pour faire paſſer un troupeau de chévres en quelque lieu difficile, il n'y en faut pouſſer qu'une, toutes les autres la ſuivront. Ainſi les femmes naiſſent envieuſes, & à peine une mode nouvelle eſt-elle écloſe, qu'elles l'embraſſent. Les Jardiniers comparent les femmes & les filles à un troupeau de chévres, qui broutent ſans ceſſe ; & qui aiment à grimper. N'y auroit-il que cette difference entre les unes & les autres ; que la chévre porte les cornes, & la femme les fait porter ?

Quelques-uns diront que la femme a plus de rapport avec la mule qu'avec la chévre ; que laiſſant aux Grammairiens l'étymologie du mot *mulier*, la mule eſt la plus fougueuſe & la plus

fantaſque de toutes les bêtes; qu'elle craint plus l'ombre d'un homme, ou un arbre renverſé, que l'éperon de celui qui ſera prêt à la piquer. De même la femme craint tout, hormis ce quelle devroit craindre. L'opiniâtreté de la mule eſt ſi grande, qu'elle a paſſé en proverbe : elle eſt inſéparable du ſexe, la plûpart des femmes venant au monde avec un eſprit de contradiction,

Les mules comme les femmes, ſe plaiſent à marcher en compagnie. Les clochettes & les muſelieres des unes ont beaucoup de rapport avec les pendans d'oreilles & les maſques des autres. Plus on laiſſe repoſer une mule, plus elle devient rétive. La femme dans l'oiſiveté devient un monſtre en malice. L'une & l'autre ne prennent pas volontiers le frein aux dents. La mule eſt ſi mauvaiſe, qu'elle ruë même la nuit en dormant; la femme eſt plus ſouvent couchée qu'elle ne repoſe. Enfin la mule aura toûjours bien obéï, qu'il faut qu'elle paye quelque jour ſon maître d'un coup de pied : la femme aura paru la plus ſage du monde, qu'il faut qu'elle faſſe une folie en ſa vie. On pourroit répon-

dre à ceux qui ont inventé ces petites médailles, qui repreſentent par le haut la tête d'une femme, & par le bas celle d'une mule, qu'ils loüent ce ſexe penſant le blâmer.

En effet, quoi de plus ſain, de plus fort, de plus patient & de plus grand ſervice qu'une mule ? auſſi la nature produiſant tous les autres animaux, montre bien qu'elle ne ſe contente pas d'eux, leur en faiſant engendrer d'autres. Mais quand elle a fait une mule, elle s'arrête là, comme ayant trouvé ce qu'elle cherchoit.

Que ſi la femme a des quintes, des ſaillies & des emportemens, pourquoi lui en faire des crimes, & ne les pas attribuer à vivacité d'eſprit & à grandeur de courage ? & comme le Poëte pour bien loüer ſa maîtreſſe More, chantoit ſes joües de jayet & ſon ſein d'ébene ; ainſi, quoiqu'en diſe le vulgaire ignorant, entre les femmes, la plus capricieuſe eſt la plus gentille.

Parmi les Juifs il y avoit trois ſortes de perſonnes exemtes des charges publiques, & qui même ne pouvoient être appellez en jugement ; les pauvres, les frénétiques, & ceux qui avoient

une mauvaiſe femme, parce qu'on ſuppoſoit qu'ils avoient aſſez d'affaires à la maiſon, ſans leur en donner d'autres au dehors. Les loix exemtoient encore les nouveaux mariez d'aller à la guerre la premiere année de leur mariage, pour leur donner ce tems, qui eſt le plus rude & le plus important à démêler leurs differends, & à reduire au devoir leurs fiéres épouſes. Mais ſi les maris n'en pouvoient venir à bout, un petit libelle de divorce, ordonné par la Loi pour mettre fin aux miſéres d'un homme, en faiſoit l'office.

Les Chaldeens n'y apportoient pas encore tant de façon. Ils ne faiſoient qu'éteindre le feu du logis que le Prêtre y avoit allumé à leur mariage. Mais le privilege n'étoit pas réciproque, les Loix divines & humaines n'ayant jamais permis aux femmes de quitter leurs maris. Autrement, comme elles ſont fantaſques & inconſtantes, elles en euſſent changé tous les jours.

Les mêmes loix à ce ſujet ont toûjours interdit aux femmes l'adminiſtration des affaires publiques; & la Religion des Arabes Mahométans leur

faiſant un paradis à part, ils en rendent cette raiſon ; que ſi les femmes entroient dans le leur, elles en troubleroient toute la fête.

Je ſuis....

P. S. J'ai lû cependant quelque part, qu'il y a eu des nations, dont les loix permettoient aux femmes de ſe ſéparer de leurs maris dans certaines circonſtances.

XXVI. LETTRE.

A MONSIEUR l'Abbé de..... à Toulouſe.

Diſſertation ſur le ris & les pleurs.

MONSIEUR,

Le ris & les pleurs ſont équivoques : on rit & on pleure quelquefois ſans en avoir envie. Les exemples en ſont familiers dans la nature, ſans foüiller plus avant. Alte là : à bon entendeur, demi mot : vous n'ignorez pas ce qu'a dit galamment un Auteur ;

Qu'il faut toûjours loüer les Dieux & ſa Maîtreſſe.

Autre parallele. On a beau vanter la mediocrité & l'appeller dorée, elle ne nous touche point. Qu'un passant suive son chemin avec une contenance modeste, on n'y prendra pas garde. Mais si un foû rit, & qu'un autre pleure, il attire nos regards & notre attention.

Vous demandez lequel est le plus raisonnable, soit de la part de l'homme, soit de la part des objets qui fournissent matiére à l'un & à l'autre? Nous ne lisons point que Notre-Seigneur ait jamais ri, non pas même aux nôces de Cana; mais il a pleuré le Lazare mort, encore qu'il l'allât ressusciter. Et il compare l'entrée du Paradis à la porte d'un Juge qu'une femme fait ouvrir à force de plaintes & de lamentations, qui obligent enfin ce Juge de lui rendre justice. Il dit que bienheureuse est la maison de larmes, & que Dieu y réside.

Au contraire des ris & des réjoüissances, qui du tems de Noé précédérent le déluge, & qui sont encore à present des occasions de peché en mille maniéres. Aussi tout le pathetique des Prédicateurs aboutit-il à tirer des larmes de contrition de leurs audi-

teurs. Et dans le procès des Sorciers & des Magiciens, on obſerve pour marque de ſortilege qu'ils ne pleurent jamais.

C'eſt un indice certain de mauvais naturel dans les femmes & dans les enfans, lorſqu'étant blâmez ils ſont inſenſibles, & demeurent les yeux ſecs. L'indolence d'Enée à ſon adieu, afflige & irrite plus Didon ſa bien-faictrice, que le départ de ce Hèros fugitif.

La Phyſique nous découvre le principe de cette inſenſibilité. Les eſprits & les vapeurs qui s'élevent de la maſſe du ſang, venant à ſe calmer, s'épaiſſiſſent dans le cerveau, d'où procedent les larmes; comme les vents s'appaiſent étant réſous en pluïe dans la moyenne region de l'air; mais de même que quand il ne pleut point, l'orage continuë; ainſi lorſqu'on n'arrache point de pleurs d'un eſprit agité, en un ſujet qui le mérite, c'eſt une preuve aſſûrée que cette agitation n'eſt point appaiſée.

La ſtructure des yeux & l'humidité qui les abreuve, publient qu'ils ont été faits pour pleurer. Ils ſont bordez d'une groſſe glande, appellée pour

ce sujet Lachrymale, qui reçoit cette humidité par une infinité de pores & de petites ouvertures. Etant serrée dans la tristesse par les muscles, elle dégorge & distille goute à goute.

Les objets de nos sens nous offrent une plus ample matiere de pleurer que de rire. Car si nous regardons nos pieds, la terre se presente, qui doit en moins de tems que l'ambitieux ne s'en promet, ensevelir son ambition, & ne lui prêter que six ou sépt pieds de terre pour le couvrir.

A côté de nous il s'offre tant de miséres, que les Espagnols disent en proverbe, Que ceux qui s'affligent des miséres d'autrui, portent le monde sur les épaules. En haut, quel sujet de tristesse de voir Dieu deshonoré en tant de façons! Chez nous, les infirmitez du corps, les afflictions de l'esprit, la tyrannie des passions & les traverses de la fortune, ont extorqué cet aveu de la bouche des plus heureux, du moins en apparence; que la vie est pleine d'epines & de miséres: de la bouche du Sage, que la plus éclatante & la plus délicieuse, n'est que vanité.

Gémir sur le malheur de notre con-

dition eſt une ſuite de cette connoiſſance ; s'en rire c'eſt une folie & imiter les limaçons d'Eſope. Il y a tems pour pleurer & tems pour rire, ſelon même la Sageſſe increée. De ſorte que pleurer toûjours ou rire ſans ceſſe, eſt une extremité également vicieuſe : & néanmoins le ris étant plus convenable à l'homme, qui eſt défini par la faculté qu'il a de rire, & non par celle de pleurer qu'il a commune avec les cerfs & les crocodilles, qui jettent de veritables larmes, & les autres bêtes qui pleurent à leur mode, le ris me paroît moins à blâmer que le pleurer. Héraclite par ſes larmes ſe rendoit odieux & inſupportable à tout le monde, qui au contraire ſe plaît en la compagnie des rieurs, & ſe range volontiers de leur côté.

Auſſi leur humeur joviale eſt-elle à préferer à la mélancolique des pleureurs, qui n'ont point de plus grands ennemis qu'eux-mêmes, puiſqu'ils épuiſent en pleurant tout ce qu'ils ont d'humidité qui eſt la ſource de la vie, & que leurs larmes qui ſont d'ailleurs une marque d'impuiſſance, ſont un effet de la triſteſſe dans laquelle ils s'entretiennent.

Ils devroient au moins conſiderer qu'elle eſt d'autant plus dangereuſe, que par la compreſſion & la concentration des eſprits qui la ſuit, elle empêche & ſuſpend les fonctions de la raiſon déja obſcurcie par les nuages de ces humiditez continuelles. Au lieu que le ris, qui eſt un ſigne de joie & de contentement, donnant l'eſſor à ces eſprits qu'il dilate, eſt cauſe que toutes les actions de la vie ſont plus parfaites, & à l'imitation de nos eſprits animaux, ſuivent le branle & le mouvement qui leur eſt inprimé par les eſprits animaux des autres. De là vient que nous bâillons, voyant bâiller les autres; que les enfans remuënt les pieds & les mains voyant danſer, & entendant le ſon des violons; que la tête ſemble nous tourner, lorſque quelqu'un tourne devant nous. De même nous pleurons avec les pleureurs, & rions avec les rieurs, ſans ſçavoir même pourquoi. Et ainſi le ris de Democrite excitant un pareil mouvement de joie dans ſes ſpectateurs, la joie qu'ils reſſentoient dilatant leurs eſprits, les rendoit plus dociles, & plus capables de recevoir ſes conſeils, à quoi les larmes de

l'autre étoient contraires.

Comme un Médecin seroit également foû de se rire de son malade, & de pleurer du mal qu'il lui voit souffrir; de même Democrite & Heraclite n'étoient pas moins ridicules l'un que l'autre, de rire ou de pleurer de la misére des hommes. Démocrite l'étoit plus que ceux dont il se moquoit; & ce fut peut-être de regret qu'il se creva les yeux, & non pour mieux philosopher. Autrement il eût fait comme celui qui se couperoit les jambes pour mieux sauter, puisque les yeux sont les fenêtres de l'ame, qui reçoit par ce sens presque toutes ses connoissances. Héraclite étoit donc plus supportable en ce que les larmes qu'on jette pour autrui, venant d'un mouvement de charité, & de la compassion qu'on lui porte, nous aimons naturellement ceux qui nous aiment, & qui compatissent à nos maux, dont la vie est pleine: au lieu que le ris procedant de la disproportion des actions des rieurs, & de celle des personnes dont ils se rient, & étant l'effet du mépris le plus sensible qui soit, rend odieux ceux qui se mocquent du prochain. Et puis le rire de Démocrite

devoit ſervir à rendre les autres meilleurs, ce qui étoit impoſſible ; car quel profit peut-on faire de ce que dit un moqueur ? à moins de prendre ſes paroles à contre-ſens.

Les larmes au contraire ſont ſi perſuaſives, qu'Auguſte tout fin qu'il étoit, ſe laiſſa tromper à celles de Cléopatre, & crut qu'elle vouloit vivre, ayant réſolu de mourir. Heraclite & Démocrite avoient tous deux raiſon, fondez ſur un même principe ; ſçavoir ſur la vanité des choſes de ce monde, qui ſont également ridicules & déplorables.

Car bien que le rire & le pleurer ſemblent contraires, ils peuvent venir à même occaſion. Ainſi des peuples ont pleuré à la naiſſance des enfans, qui eſt pour nous un ſujet de réjoüiſſance. Pluſieurs ont ri d'Alexandre, qui pleuroit de ce qu'il avoit encore pluſieurs mondes à conquérir. Xerxès pleuroit voyant ſon armée formidable, dont il ne devoit reſter Officier ni ſoldat dans cent ans, pendant qu'un Philoſophe de ſa ſuite s'en rioit.

Le rire & le pleurer ſe font par la retraction des nerfs, d'où il arrive

que les traits du viſage de celui qui rit, ſont ſemblables aux rides & aux grimaces de celui qui pleure. Auſſi les trois ſujets qui peuvent nous obliger à rire des hommes, ſçavoir les revers de la fortune, & ce qu'ils appellent vertu & ſcience, peuvent fournir également dequoi rire & pleurer.

Pour la fortune, lorſqu'elle précipite ceux qu'elle a élevez au plus haut de ſa rouë, ne ſont-ils pas autant dignes de pitié que de moquerie, de s'être fiez à ſon inconſtance? Pour le ſecond, quand des gens de qualité ſe coupent la gorge pour un mot équivoque, afin de ne paroître pas poltrons, ſont-ils, ſi je l'oſe dire, moins déplorables que ridicules, de prendre l'ombre de la vertu pour la realité? Et quant au troiſiéme, ſi ces deux Philoſophes reſſuſcitez voyoient notre jeuneſſe employer dix ans, pour apprendre à parler, comme faiſoient il y a deux mille ans les ſervantes, & les harangeres à Rome, & toute notre Philoſophie reduite à un fatras de raiſonnemens & de diſtinctions frivoles, ne mourroient-ils pas bien vîte, s'il étoit en leur pouvoir, avec une pareille raiſon; l'un de pleurer,

l'autre de rire : mais s'ils voyoient toutes les disputes comiques & serieuses, qui sont répanduës dans le monde, oh ! pour le coup, ils n'y pourroient plus tenir , ils voudroient mourir une troisiéme fois.

Je suis....

XXVII. LETTRE.

A MONSIEUR...... Chanoine Regulier.

Sur la mort , les richesses & les plaisirs du monde.

MONSIEUR,

TOus songes sont mensonges, dit le proverbe vulgaire ; mais cette proposition n'est pas universellement vraie, comme vous allez le voir par le recit exact que je vais vous faire, & dans lequel vous trouverez de grandez veritez.

Ces jours passez me trouvant un peu plus mélancolique qu'à mon ordinaire , je me retirai un soir dans ma chambre un peu plûtôt que de coûtume , & je jettai les yeux sur

quelques anciens manuſcrits, avant de me coucher. Je tombai par hazard ſur un où je lûs ces reflexions.

» Bien des gens ont de l'éloquen-
» ce, mais il eſt rare de trouver du
» jugement. On en trouve aiſément
» qui font des vers ſublimes, & qui
» ſont ſçavans dans les Langues Grec-
» que & Latine ; ils ſçavent beau-
» coup de choſes qui ne leur procu-
» rent pas la ſageſſe. Leurs paroles
» ſont brillantes comme des colliers de
» pierres précieuſes ; mais dans un ſe-
» rieux examen, elles n'ont rien dont
» on puiſſe profiter. C'eſt une peinture
» délicate & plate, qu'on regarde ex-
» terieurement, mais qui n'a ni ſuc,
» ni ſubſtance. Quel fruit l'eſprit en
» peut-il retirer ? que peut-on appren-
» dre d'une pareille lecture? Que ſçait-
» on enfin, ſinon des ſonges & des
» rêveries, qui ne ſervent pas à la
» conduite de la vie, & qui ne ten-
» dent à rien d'utile ? On eſt auſſi avan-
» cé à les ſçavoir qu'à les ignorer. . . .

J'en étois là, lorſque le ſommeil m'obligea de me coucher. En moins de rien je tombe dans un profond aſſoupiſſement, pendant lequel mon imagination me tranſporte dans des

campagnes couvertes d'ifs & de pavots, où regnoit un affreux ſilence.

Cependant on entendoit dans les forêts voiſines les cris funeſtes des hiboux & des choüettes, & de tems en tems des phantômes hydeux m'effrayoient par leurs hurlemens. Les collines & les vallées retentiſſoient alors du bruit affreux des accens qu'on entendoit dans ces triſtes lieux. Ce n'eſt pas encore tout, je vis en un inſtant une prodigieuſe quantité de peuples couverts de voiles obſcurs, & qui traînoient après eux de funébres lambeaux. Ils avoient la tête comme voilée, & rempliſſoient l'air de leurs triſtes plaintes.

Apprêtez-vous, la ſcêne va changer & être encore plus effrayante. En un clin d'œil je vis un horrible carnage. La terre étoit de tous côtez jonchée d'affreux cadavres. Qui a pû, diſois-je en moi-même, ſe baigner dans ces flots de ſang? Combien vois-je de corps de Seigneurs, de Princes & de Rois? je reconnois les marques de leurs dignitez.

Comme je faiſois tout tremblant ces réflexions, je vis tout d'un coup la mort toute furieuſe s'approcher à grands

grands pas. Quel horrible aſpect! ſa cruelle faulx étoit toute enſanglatée, mille bataillons de dangers & de maladies la précedoient, elle étoit accompagnée de je ne ſçai combien de cruels Miniſtres. Quand elle fut à » portée de ſe faire entendre: Je ſuis » la Mort, s'écria-t-elle d'une voix » terrible, & je moiſſonne avec cette » faulx tout ce qui eſt ſur la terre, » comme on fauche le foin. Dieu m'a » donné ſur l'Univers des droits in» conteſtables, j'ai des ordres de n'é» pargner perſonne. Le pauvrè en » ſa cabanne eſt ſoûmis à mes loix, » & la garde des Palais les plus ſom» ptueux n'en ſçauroient garantir les » Monarques, perſonne ne peut m'é» chaper. Les grands comme les pe» tits, ſont ſoûmis à mon joug; j'hu» milie & j'attere le faſte orgueil» leux des plus grandes Puiſſances: il » n'eſt point enfin de tête exemte de » ce tribut. Rien au monde ne peut » mettre les hommes à couvert de ma » colére; mes coups ſont par tout » inévitables, parce qu'on me trouve » par tout, & cette faulx abbat les » jeunes gens comme les veillards. Je » n'ai nul égard pour les richeſſes, ni

» pour la Nobleſſe fondée ſur les plus » anciens monumens. Quel eſt celui » qui m'a reſiſté, & qui a pû s'éxem- » ter de la Loi générale ? J'ai arraché » le ſceptre de la main des uns , & » enlevé le diadême de la tête orgueil- » leuſe des autres. La parole leur a » manqué. Je les ai arraché de l'écla- » tante lumiére. Leurs corps inani- » mez ont été renfermez dans de té- » nébreuſes ſepultures. L'Indien , le » Maure , l'Arabe , l'Européen , l'Aſia- » tique , le Scythe , & l'Affricain , me » craignent également. Je n'ai nul » égard pour les perſonnes & pour » les differens lieux. Le temps , les » mœurs , & les années me ſont in- » differens. Le Marchand , & l'hom- » me de probité ; le ſage , & l'inſen- » ſé ; les enfans , les jeunes gens , & » les vieillards ; la laideur , & la beau- » té , n'ont aucune recommandation » auprès de moi. » C'eſt ainſi que cet- te implacable acheva ſon diſcours.

Une grande frayeur s'empara de mon ame ; je me ſentis le ſang tout glacé , ſur tout quand j'apperçûs cette ſourde executrice députer dans tout l'Univers ſes cruels miniſtres , qui composoient une troupe innombra-

ble. Elle paroiſſoit ſe glorifier d'une ruine générale. Etonné, confus, & tremblant je m'imaginai proferer ces paroles :

O ſoins inutiles ! ô vœux des hommes ! ô vains travaux ! eſpérances trompeuſes ! conſolations humaines ; & vains honneurs ! que vous êtes paſſagers ! que notre vie eſt courte, incertaine, & remplie de maux, & de dangers ! que les apparences en ſont trompeuſes ! quel fiel, & quel venin ne renferme-t'elle pas ! que ſommes-nous miſerables, qu'une pouſſiere élevée par les vents, auſſi fragiles que le verre, auſſi peu conſiderables que l'ombre fugitive, d'auſſi courte durée que les roſes, qui brillent le matin, & languiſſent le ſoir ! A preſent gais, & vivants ; en un moment la paſture des vers : maintenant forts, & doüez de beauté ; peu de tems après des cadavres hydeux. De quoi peut nous ſervir d'amaſſer des tréſors ? A quoi ſont bonnes les perles, les diamans, l'or, l'argent, & les habits précieux ? A quoi peut même ſervir la ſouveraineté ? De quel uſage ſont les palais incruſtez de marbre ? Pourquoi d'un regard dédaigneux mépriſer tout le monde, &

se regarder comme des Dieux sur terre, si la mort enleve tout; si, misérables que nous sommes, nous devons retourner en poussiere; & si, tôt ou tard notre faste, & notre vaine gloire doivent finir sans retour.

Changement de décoration, & nouveau spectacle. A peine eus-je fini ces reflexions, que je vis devant moi un grand jeune homme tout environné de lumiere, que je pris pour une Intelligence celeste. Ce qui me rassûra un peu. Je ne me trompois pas; car c'en étoit effectivement une, qui me voyant tout tremblant, & tout pâle me parla ainsi.

» Rassûrez-vous, me dit-elle, &
» munissez-vous d'une noble hardiesse.
» La crainte ne convient qu'à une ame
» basse : elle ne sied pas aux grands
» hommes, ni aux Philosophes. Quelle
» raison avez-vous de tant craindre la
» mort? Votre crainte vous paroît lé-
» gitime. Je sçais que ce mouvement
» est donné par la nature à tous les
» animaux, qu'il n'en est pas un qui
» n'en ait horreur, & qui ne la fuye.
» Elle ôte la vie, les richesses, & les
» délices des hommes; elle détruit
» leurs corps, les réduit au néant; &

» juſqu'à leurs os mêmes, ils ſont ré-
» duits en pouſſiere ; elle eſt enfin ſe-
» lon vous autres mortels le plus
» grand de tous les maux. Je conviens
» de tout cela avec vous, &, ſi vous
» voulez, qu'il faudroit être de fer
» pour ne pas apprehender une choſe
» qui nous paroît ſi cruelle. Mais vous
» vous trompez ; & vous vous laiſſez
» ſéduire par l'apparence, & par l'om-
» bre de la verité qu'il n'a pas été per-
» mis à tout le monde de découvrir.
» Ecoutez-moi. L'homme qui ſe con-
» fie témérairement à ſon eſprit, & à
» ſes lumiéres, devient le joüet, & la
» riſée des habitans des Cieux ; quand
» il oſe ſur tout pénétrer les ſecrets de
» la nature, & foüiller dans les juge-
» mens impénetrables de la Divinité.
» Comme ſon eſprit eſt effectivement
» imbecille juſqu'au point qu'il ne
» peut diſtinguer ce qu'il a devant ſes
» pieds ; de quel droit peut-il eſperer
» de découvrir ce que Dieu a caché
» dans le ſein de la nature ? Il croit ce-
» pendant tout ſçavoir ; il eſt cauſeur,
» malheureux, aveugle, témeraire,
» & plein de folie. Il ſe flatte lui-même,
» & s'eſtime beaucoup. L'amour pro-
» pre eſt l'origine de cette folie. C'eſt

» le nuage épais qui l'empêche de con-» noître la vérité. Défaites-vous de » l'amour propre, vos yeux verront » plus clair ; & ce qui vous paroît » bon, ne tardera pas à vous paroître » moins bon, ou peut-être mauvais. » Ce que vous envisagez comme de » grands maux, deviendra le plus ex-» cellent des biens.

» Après avoir chassé les épaisses té-» nébres qui vous environnent, ap-» prenez que le genre humain n'est » autre chose qu'un sac rempli de » vents que la Fortune roule d'un » coté, & d'autre. Mais helas ! Ce-» lui qui est sage préfere la mort à la » vie, puisque les hommes sont con-» tinuellement tourmentez, pendant » qu'ils sont sur la terre, ou qu'ils ne » joüissent tout au plus que de biens » périssables, mêlez d'une affreuse » amertume. Vous seriez aisément » persuadé de cette verité si vous con-» noissiez parfaitement les biens & les » maux de la vie des hommes, & si » vous sçaviez en faire une juste com-» paraison. Vous connoîtriez alors la » vie telle qu'elle est, & vous ne trou-» veriez plus la mort si redoutable » que vous vous l'êtes figurée.

» Commençons par les richesses que
» tout le monde désire, & recherche,
» qu'on loüe, & qu'on admire ; je
» veux vous montrer ce qu'elles sont.

» Qu'est-ce que les richesses ? Peut-
» on mieux representer leur inconstance
» qu'en les comparant à une
» nuée qui disparoît, change de forme,
» & se dissipe par le vent ? Qu'y a-t'il
» de plus séduisant que le premier aspect
» du riche ? Palais superbe, meubles
» somptueux, équipage magnifique,
» nombreuse suite de Courtisans,
» & de Domestiques ; rien ne lui manque,
» sa table est couverte de la dépoüille
» des mers, & des forêts ; toute
» espece de volatile, & de gibier
» viennent s'y placer par l'art magique
» de ses richesses ; les vins les plus
» exquis n'y sont pas épargnez ; tout
» cede, tout rampe devant lui, il se
» croit heureux ; voila un beau tableau,
» mais dont le revers est souvent
» bien hideux. Ce n'est qu'après
» la mort qu'on connoît si on a été
» heureux.

» En effet, le riche est sans cesse
» agité au milieu de son prétendu bonheur,
» de mille soucis cuisans qui
» lui rongent les entrailles. De deux

» choſes l'une, ou le riche connoît le » prix de ce qu'il poſſede, ou il n'en » eſt pas perſuadé ; s'il n'en eſt pas » perſuadé , à quoi lui ſervent ſes » tréſors ? Il n'en peut recevoir ni » bonne ni mauvaiſe impreſſion : Le » voilà de niveau avec celui qui ne » poſſede rien. S'il connoît au con- » traire ce qui lui appartient, ou il en » aime la poſſeſſion, ou bien elle ne le » touche pas ; dans ce dernier cas de- » quoi lui ſert cette poſſeſſion, & quel » plaiſir peut-il reſſentir d'une choſe » qui lui eſt indifférente, & à laquelle » il n'eſt pas plus ſenſible, qu'un » homme qui ne boit point de vin, » le ſeroit à une grande quantité de » cette liqueur. Si le riche au con- » traire eſt ſenſible à ſon prétendu » bonheur, il donne tous ſes ſoins à » le conſerver, Pour y parvenir, com- » bien d'inquietudes, de travaux, de » ſoins, & de craintes ne reſſent-il » pas ? Son eſprit agité eſt ſans ceſſe » à la torture, nul moment de repos. » Concluons donc que la mort eſt mil- » le fois préferable à la vie de telles » gens.

» A l'égard des plaiſirs de la vie, ils » ſont ſi remplis d'amertumes qu'ils ne

» méritent pas qu'on les recherche.
» Qui ne ſçait que la volupté, comme
» un autre Circé, transforme en bêtes
» ceux qui lui ſont ſoûmis ? Elle pre-
» ſente une coupe fatale remplie du
» plus doux des poiſons ; quand quel-
» qu'un boit ce philtre dangereux, il
» devient à l'inſtant inſenſé, & ſouvent
» pire qu'une bête. Un très-petit nom-
» bre des mortels eſt exemt de cette
» pernicieuſe boiſſon ; peu fuyent les
» étendards de cette infâme, à qui
» l'aveuglement, & la folie ont fait
» autrefois ériger des autels, & con-
» ſtruire des Temples. »

Mon bon Ange (car je crois que c'étoit lui qui me parloit) alloit encore continuer ſes ſages inſtructions, lorſque tout d'un coup je m'éveillai tout en ſueur, & le cœur palpitant. Je ne pus retrouver le ſommeil le reſte de la nuit ; je ne fis continuellement que repaſſer mon ſonge dans mon eſprit : je vous l'envoye tel que je l'ai ſongé, & ſuis....



XXVIII. LETTRE.

A MONSIEUR LE COMTE DE N.....
à Paris.

Ce que c'eſt que la veritable Nobleſſe.

MONSIEUR,

VOus voulez ſçavoir ce que je penſe de la Nobleſſe; vous allez être ſatisfait. La Nobleſſe, ſelon les idées du peuple ignorant, procede, ou des grandes richeſſes, ou du ſang, lorſque quelqu'un doit ſa naiſſance à une illuſtre origine, dont l'arbre généalogique fait parade d'ayeux, de biſayeux, & de blazons antiques. On y voit de ſomptueux éloges rendus à la vertu des peres. Mais helas! que le jugement du vulgaire s'écarte en pareil cas de la verité, comme ce n'eſt que trop la coûtume!

L'opinion commune eſt le partage de bien des gens; mais la raiſon n'eſt du reſſort que de peu de perſonnes. Si celui qui eſt riche, doit être regardé comme noble, il s'enſuivra qu'un Boucher, un Barbier, un Peſcheur, un

Marchand de chevaux, un Berger, un Boulanger, un Corroyeur, un Bouvier, un Fripon, un Brigand, & tout autre de la plus baſſe lie du peuple, y pourra parvenir : car il faut avoüer que pluſieurs de ces gens ſe trouvent riches, ou peuvent le devenir.

Il arrive même ſouvent que la fortune éleve les miſérables, & quelquefois les précipite, ſelon le caprice inconſtant de ſa rouë. Marius ne fut-il noble que quand il entra en triomphe dans la Ville de Rome, avec les applaudiſſemens du peuple, & du Sénat, couronné de lauriers, monté ſur un char traîné par quatre chevaux plus blancs que la neige ? Mais le même après avoir été chaſſé par Sylla, exilé de ſa patrie, obligé de ſe cacher à Minturne dans le Royaume de Naples, & même d'être renfermé dans une honteuſe priſon ; quand il étoit obligé de mandier dans les campagnes de Carthage, & qu'il mangeoit du pain deſtiné aux gens qui bêchoient la terre ; le même ceſſoit-il d'être noble ?

O jugemens de Dieu, que vous êtes impénétrables ! Mais, dira le peuple

imbecile, sa noblesse l'avoit abandonné, & elle n'est revenuë que quand Marius revint à Rome, le sort ayant changé de face. Ce sentiment seroit sans doute extravagant.

Si la Noblesse procéde de l'or qui naît de la terre, de la fraude, du vol, ou de l'usure; la Noblesse par conséquent tireroit son origine de l'usure, du vol, & de la fraude. Le jugement du vulgaire est insensé. Jamais les richesses n'ont pû ennoblir l'homme. La vraye Noblesse est sans prix, & ne peut s'acquerir au poids de l'or.

Quoi! race misérable! vous vantez la vertu de vos peres; vous exaltez votre illustre origine, tandis que par vous mêmes, vous feriez rougir ces illustres morts, s'ils étoient capables de sentimens! On se contente de raporter les actions de ses peres: on montre les monumens glorieux de ses ancêtres, & les trophées élevez par ses bisayeux, pendant que soi-même on est livré à toutes sortes vices, & pendant que l'on est lâche, & sans vertu.

Cependant on ose se dire Noble, parce que l'on doit le jour à un sang illustre; mais de quel droit s'approprier les dépoüilles d'autrui? & pour-

quoi la loüange acquiſe par les peres ſera-t'elle celle de leurs deſcendans, tandis qu'ils leur font deshonneur, & que dégénerant de leurs vertus, ils menent une vie ſoüillée d'ordures, & de corruption? C'eſt le Geai qui prend le nom du Cigne, & la Corneille, qui revêtuë des plumes du Paon, veut paroître telle; mais la nature les fait reconnoître; elle eſt la ſource de la Nobleſſe; c'eſt d'elle que procedent les ames baſſes, auſſi-bien que les cœurs généreux; c'eſt à l'eſprit qu'eſt dûë la nobleſſe, & non pas au corps. On voit tous les jours des domeſtiques, qui ſont beaux, grands, & robuſtes. La Nobleſſe eſt la décoration de l'ame; c'eſt un certain courage qui naît avec nous, & qui nous porte aux grandes actions, & nous fait mépriſer les choſes viles. La Nobleſſe s'efforce de monter en haut, comme le feu, & veut pénétrer juſqu'aux nuës. Celui qui par un don du Ciel a reçû cette force, ſera bon, patient dans l'adverſité, doüé d'un jugement ſain, attentif, & avide d'acquerir de la loüange à juſte titre.

Mais helas! la nature n'accorde pas à tout le monde un ſi grand bien.

La mémoire du petit nombre de gens qu'elle en a gratifiez, se conserve long-tems après leur mort. Neanmoins chacun volontiers se diroit, & voudroit être crû Noble. Les grands noms flattent, la reputation, & la gloire plaisent. Pourquoi le travail, & la vertu n'ont-ils pas sur leurs cœurs le même ascendant, puisque c'est par eux qu'ils peuvent être Nobles à juste titre ? Ils aiment mieux être regardez comme sages, & justes, sans en avoir acquis le nom glorieux. Pourquoi une monnoye fausse, & une chose qui n'a que la ressemblance du pain, sans en être effectivement, ne leur plaisent-elles pas, comme le faux nom de la Noblesse ? Qu'ils apprennent ces esprits ambitieux à mettre un frein à leurs desirs, à reprimer leurs folles passions, & à se servir de leur raison pour les empêcher de tomber dans le crime, & pour leur faire suivre la justice. Qu'ils commencent par se connoître eux mêmes ; que le travail cesse de les effrayer ; qu'ils fuyent enfin l'oisiveté : ce sont les vrais moyens d'acquer ir la vertu ; pour lors ils seront Noble s à juste titre ; c'est-là la vraie noble sse ; ce sont les vrais

preſens du Ciel, inconnus des ignorans.

C'eſt par de pareils moyens que les anciens Romains ont élevé la gloire de leur Empire. C'eſt en quittant cette route qu'ils ſe ſont détruits. Car dès l'inſtant que leurs lâches deſcendans, au milieu de la proſperité, & d'un Empire tranquille, ſe ſont livrez aux délices, aux jeux, & au luxe, ils ont en peu de temps dégéneré de la gloire de leurs ancêtres. La luxure, & le vice de leurs neveux croiſſant de jour en jour, tout l'orgueil de Rome s'eſt enfin trouvé confondu.

Non, ce n'eſt ni la race, ni le ſang, ni l'ordre ſucceſſif des ſtatuës antiques, ni l'abondance de l'or qui peuvent ennoblir, mais la ſeule vertu; c'eſt d'elle qu'ont reçû la Nobleſſe tant de Héros dont la réputation s'eſt conſervée depuis tant de ſiecles.

Pourquoi ſe glorifier d'être iſſu de parens nobles? qu'en peut-on inferer à l'avantage de celui qui s'en glorifie, s'il n'eſt rien par lui-même, & s'il deshonore une illuſtre famille à laquelle il fait une tache irreparable, s'il en eſt la honte, & le deshonneur? C'eſt comme ſi un Lion donnoit la naiſſance à un Ane.

La Nobleſſe ne ſe laiſſe pas par teſtament. La vertu n'eſt pas hereditaire, comme une terre, ou des meubles. C'eſt un don que Dieu a fait, & qu'il ne prodigue pas à tout le monde. Si un homme de qualité remontoit juſqu'à l'origine de ſa race, il y trouveroit peut-être des Artiſans, des Laboureurs, & il en trouveroit un qui, né du plus bas lieu, a tracé le premier à ſes deſcendans le principe de la Nobleſſe, qui s'eſt accruë peu à peu, & par degrez pendant un long temps, & qui vieillit, & ſe détruit à la fin. Car le temps enleve, & détruit tout.

Qu'eſt devenuë, par exemple, la race des Pompées, & des Céſars? Qu'eſt devenuë celle d'Alexandre le Grand, & de tant de grands Conquerans fameux dans l'Hiſtoire? Qui pourroit croire l'extinction de Maiſons ſi illuſtres? une grande Maiſon tombe, ſe détruit preſque, eſt enſuite relevée, & retombe à la fin. Ce qui fait voir que rien n'eſt durable en ce monde. Il en eſt ainſi de toutes les choſes périſables. Rien ne prouve mieux qu'on eſt d'un ſang illuſtre, que de l'être ſoi-même. Mais cela n'arrive

guéres, & de grands Seigneurs ont ſouvent donné la naiſſance à des hommes qui ont bien dégeneré de leur vertu. La laideur quelquefois naît de la beauté. Les gens les plus robuſtes ont eu des enfans foibles, & infirmes, & l'on a vû des foux devoir la naiſſance à des gens très-ſenſez. Le corps émane de nos peres, ils ne ſont cependant pas les maîtres de nous accorder l'eſprit. C'eſt à la Providence que cela appartient. La plus noble origine ne ſera rien de bon, ſi elle n'eſt pas ſecondée des celeſtes preſens. Rien n'eſt ſi vrai que le Proverbe vulgaire : C'eſt l'année qui produit les moiſſons, & non pas la culture.

Ce n'eſt donc pas un pere qui peut ſeul donner la naiſſance à des enfans nobles, il faut que le Ciel y concoure. C'eſt pour cela qu'on voit naître du plus bas peuple, des gens illuſtres qui s'acquierent un grand nom qui leur ſurvit. Qui étoit Virgile, qui étoit Ciceron ? Le ſage Caton lui-même ? En un mot, qui étoit Horace ? Ils étoient tous nez du milieu du peuple. Quel étoit le ſçavant Homére, auquel nous ne connoiſſons ni patrie, ni parens certains ? Quel étoit le pere de

Démosthene ? La mere d'Euripide ? Qui étoit Socrate, surnommé le Divin ? Socrate, dans les leçons duquel Platon a puisé, comme dans des sources divines, & qui, au jugement d'Apollon même, a paru être le seul qui fût veritablement sage ? Le même étoit fils d'un Marbrier, & sa mere étoit une Accoucheuse. N'avons-nous pas vû des Rois s'élever du milieu du peuple, & des Consuls, & des Empereurs ?

Enfin, pourquoi les chevaux, les chiens & les autres brutes, dégenerent-ils de leur premiere race ? Aucune chose ne reste long-tems dans son premier état. Tout déperit. C'est la Loi de la nature & du destin. De nouvelles choses renaissent & se rétablissent ; c'est la vicissitude du monde. Dieu du milieu de sa gloire, a fait les plus grandes, des plus petits commencemens, & il reduit avec la même facilité, qu'il augmente avec magnificence, & change à chaque instant la face de l'Univers avec une sagesse infinie.

Je ne veux pas pour cela inferer qu'il ne soit avantageux d'avoir des parens illustres, & de naître d'une race noble : c'est un grand avantage,

je l'avouë, parce qu'un grand nom fournit quelquefois des secours & des exemples. C'est une perpetuelle exhortation au bien qu'une haute naissance ; & souvent de pareils enfans ressemblent à leurs peres pourvû que rien ne n'y oppose.

Concluons donc qu'il ne suffit pas d'être regardé comme Noble par le peuple pour l'être effectivement. Si une personne est toûjours parée, a le visage lavé, est nourrie de mets exquis, magnifique dans ses habits, & qu'elle parle avec ostentation de sa famille ou de sa maison ; elle n'est pas noble pour cela, mais seulement fortunée ; elle est un ballon doré ou semblable à une statuë de marbre.

Cependant personne ne s'embarrasse d'autres choses, on se contente du simple nom de la noblesse & de la vertu, & l'on aime mieux paroître homme que de l'être effectivement. Chacun veut porter des noms magnifiques & des titres illustres ; on les affecte, on se les attribuë, on les recherche, on les dérobe enfin, comme s'ils étoient dûs ; c'est un âne qui veut passer pour léopard, & une fourmi pour un lion. On s'embarasse peu

d'être ſage, généreux, juſte, ſçavant, & même honnête homme. On eſt content de l'écorce & de paſſer pour tels. L'ombre de ces choſes eſt le voile qui cache les plus mauvaiſes mœurs; c'eſt un lis qui n'eſt blanc que de nom, & non pas d'effet.

C'eſt à pareil titre que bien des gens ſont nobles, comme Paſquin paſſe à Rome pour être un homme, parce que ſouvent on lui donne les épithetes de courageux, de noble ou d'homme de mauvaiſe vie. Cette ſtatuë prend-elle pour cela ces qualitez? Je ſuppoſe même qu'une perſonne ſoit Noble de nom & d'effet, qu'en reſulta-t-il? Mais j'aurai des loüanges & des honneurs, me dira-t-elle, ces choſes ne méritent-elles pas d'être recherchées?

La vertu procede de la vraie nobleſſe; les loüanges & les honneurs procedent de la vertu. Qu'il eſt difficile de l'acquerir cette vertu! ſi vos vûës étoient moins bornées, lui répondrai-je, vous connoîtriez quels travaux en coûte l'acquiſition, combien les hommes ont de peine à la poſſeder, & combien elle rend la vie amére.

En voilà, je crois, aſſez ſur cet article Je ſuis....

XXIX. LETTRE.

A MONSIEUR SPULGEN, à Bruxelles.

Erreur des ſens, excellence de la raiſon.

MONSIEUR,

IL y auroit de la folie à vouloir juger de tout par les ſens, n'en déplaiſe à votre ami, qui vouloit ſoûtenir cette opinion. Il devroit avoir remarqué que les yeux trompent ſouvent, & nous font voir une choſe pour l'autre.

Plongez, par exemple, un bâton droit dans des eaux claires, il vous paroîtra courbe. Qu'on ſoit dans une chaloupe, qui vogue avec rapidité en cotoyant un rivage, le rivage paroîtra courir, & la chaloupe reſter tranquille. Les ſens ſont ſuſceptibles d'erreur, ſoit par l'âge ou par une maladie, & ſont alterez par mille autres cauſes; ils different même chez differentes perſonnes.

On voit des gens qui trouvent beau ce que d'autres trouvent difforme ; une choſe paroît douce à l'un, & amére à l'autre ; l'un regarde de ſang froid ce que l'autre brûle de poſſeder : les ſens en un mot ſont variez par le corps ; les chairs ſont differentes, & l'on ſuit l'impreſſion des parties par leſquelles on agit.

Un homme yvre apperçoit deux lumiéres où il n'yen a qu'une, & voit mouvoir les choſes qui ſont dans un tranquille repos. Les yeux troublez par le vin, troublent auſſi le rapport qu'ils font à l'intellect.

L'air auſſi fait differentes impreſſions ſur les ſens ſelon qu'il eſt épais, clair, trouble ou humide, ſec ou leger. Il preſente aux ſens differentes illuſions ; c'eſt de là que le Soleil paroît quelquefois rouge comme du ſang, & que la lune ſemble plus ou moins grande.

C'eſt par cette même raiſon que quelques gens ſe ſont imaginez avoir vû des ſpectres, dont leurs oreilles trompées avoient entendu les voix effrayantes. Il y a enfin mille façons de ſe tromper. C'eſt en pareil cas à la raiſon qu'il faut avoir recours :

c'eſt par elle qu'on demêle la verité, parmi mille bagatelles & mille rêveries. Celui qui eſt ſage, l'aime, la ſuit, & s'y attache de toutes ſes forces.

Celui qui a l'eſprit vif, l'emporte d'ordinaire ſur les autres pour le génie, ſon ame participe plus de l'éther. Mais il n'appartient pas au vulgaire ignorant de diſcerner les objets ; ils ont les yeux louches ; c'eſt de là que reſulte l'erreur, la ſotte credulité, l'opiniâtreté & l'aveuglement des ſentimens.

La raiſon au contraire eſt la conductrice des gens prudens ; mais le peuple n'eſt entraîné que par l'opinion. Cherchons donc de toutes nos forces le chemin de la raiſon. Elle doit être regardée comme le Soleil qui preſcrit une route certaine ; c'eſt elle enfin qui nous diſtingue des brutes.

L'opinion reſſemble en quelque façon à la lune, par ſa lumiére obſcure, & par la facilité qu'elle a de changer. La raiſon nous dicte qu'il y a pluſieurs Etres vivans, qui ne ſont pas perceptibles à nos ſens, parce qu'ils ſont trop ſubtils & trop déliez. Si le Grand Ouvrier de l'Univers n'avoit rien fait

de meilleur & de plus noble que le genre humain, ſes ouvragés ſeroient bien moins admirables, ſon empire ſeroit moins parfait & moins noble. Les lieux les plus bas ſont occupez par l'homme & par les bêtes, viles, ſans eſprits, miſérables & uniquement occupées de ſe repaître & de dormir. S'il n'y avoit point d'êtres animez plus nobles, le monde ne ſeroit qu'une honteuſe étable de bêtes féroces, remplie d'épines & de fumier. Dieu ne ſeroit qu'un berger de bêtes à corne & à laine.

Mais, dira quelqu'un, il a fait l'homme, cet ouvrage n'eſt-il pas aſſez glorieux? A-t-il pû ou dû rien faire de meilleur? L'Univers pouvoit-il être plus parfait? C'eſt là qu'on voit éclater ſa puiſſance infinie.

Eſt-il permis que l'amour propre dicte de pareilles choſes? C'eſt s'écarter de la ſaine raiſon d'oſer même le penſer. Qu'eſt-ce que l'homme, ſinon un animal fol & malin, & plus miſérable mille fois que tous les autres, s'il ſe connoiſſoit bien? Car qui eſt celui qui de ſon plein gré ne ſuit pas le mauvais & large chemin des vices, dans lequel il ſe hâte & ſe précipite

cipite de marcher ? Ce chemin eſt toûjours rempli : à peine la Religion, les conſeils, la Loi, les ſuplices & la crainte même peuvent-ils en détourner les hommes ? Il faut les contraindre, & les forcer même de ſuivre le ſentier étroit de la vertu, que peu de perſonnes ſuivent de leur propre mouvement. Où trouver un veritable ſage ? ſe trouve-t-il parmi les enfans, parmi les femmes, & au milieu du petit peuple ? Non, ſans doute ; c'eſt une troupe inſenſée, ils ſont dans d'aveugles ténébres, conduits par leurs ſeules paſſions. Il n'en eſt point qui ſuivent la raiſon, ou du moins, il n'y a que le petit nombre qu'a choiſi le Maître de l'Univers.

Il faut de la contemplation pour chercher la verité cachée, on n'a pas de loiſir pour cela. Diſtraits par mille ſoins, nous employons la meilleure partie de notre vie à manger, dormir & être malades. Des peines aſſiduës nous détournent ; la tyrannique pauvreté nous trouble, la pareſſe & la volupté nous dérobent à nous-mêmes ; nous ſommes inſenſez : la ſageſſe ne peut reſider en nous. Elle demande une étude longue & aſſiduë, un eſprit

en paix, & une ame tranquille, dont peu de gens sont capables dans la situation même la plus abondante.

Cependant le vulgaire stupide & épais, ne sçait ce que c'est que cette sagesse, il chante au milieu des plus rudes travaux, il rit, il perd de vûë sa misére, il souffre mille peines qu'il oublie sur le champ, pourvû qu'une legere douceur leur succede. C'est le fleuve d'oubli des Poëtes, qui influë sur leurs ames. La nature sage & prévoyante, en a usé ainsi : car en effet, si on pensoit avec délicatesse, qui pourroit supporter les ennuis de cette miserable vie ? La sagesse enfante la tristesse & les soucis les plus cuisans ; mais la nature nous flate d'une vaine espérance, sans laquelle je crois qu'on desireroit mille fois la mort.

L'esperance & la folie, sont les deux remédes pharmaciques que la prudente nature nous fournit, afin que nous ne soyons pas accablez par tant de maux. S'il n'étoit pas des substances plus excellentes que l'homme, que seroit l'Auteur de la nature ; sinon le Roi, le Pere, le Prince & le Seigneur des miserables, & si je l'ose dire, des scelerats & des foux ?

Ecoutez néantmoins leur amour propre, voici le langage qu'ils vont vous tenir. C'eſt pour l'amour de l'homme, Grand Dieu, que vous avez créé la terre & la mer; c'eſt en ſa faveur que vous avez créé les cieux, les aſtres, le ſoleil, la lune & tous les globes lumineux. Quantité d'imbeciles penſent de cette façon, parce qu'ils s'imaginent qu'il n'y a que la terre & la mer qui ſoient habitées. Mais qu'eſt-ce que la terre & la mer en comparaiſon de ces eſpaces immenſes du monde? ſi on l'éxamine avec attention, on trouvera que le globe terreſtre n'eſt qu'un point, puiſque le moindre des aſtres, ſelon les ſupputations aſtronomiques, eſt beaucoup plus grand.

Seroit-il poſſible qu'un lieu comme le nôtre, ſi vil & ſi petit, fût peuplé d'hommes, de poiſſons, d'animaux, d'oiſeaux & de bêtes féroces, pendant que le reſte de l'Univers ſeroit vuide d'habitans? il faudroit être hébeté pour pouvoir le penſer. Il faut croire au contraire que des colonies infiniment excellentes, peuplent ces lieux charmans, & que leur felicité eſt proportionnée à l'excellence des lieux

O ij

qu'ils habitent. De là nous concluë-rons que la terre eſt la derniere des habitations, encore trop bonne pour les hommes & les bêtes.

Mais à l'égard de l'air ſuperieur aux nuées; c'eſt là que commence à regner une paix éternelle; c'eſt dans les Cieux qu'habitent ces habiles Intelligences, dont la nature délicate ne peut tomber ſous nos foibles connoiſſances. Ces Intelligences ſont plus innombrables que les grains de ſable de la mer. Il faudroit être environné de ténébres bien épaiſſes, pour croire que l'immenſité des Cieux fût vuide d'habitans. Ce ſeroit porter envie aux Bien-heureux, & blaſphêmer la Majeſté Divine, que d'en diſconvenir. Certainement le Tout-Puiſſant a ſçû, a pû & a voulu créer des Etres meilleurs que nous. Il les a deſtinez à vivre dans des lieux plus agréables, afin que ſa gloire & ſon empire fuſſent plus grands, & l'Univers plus parfait. Plus ſes œuvres ſont abondantes & bonnes; plus l'ornement du monde & la puiſſance de Dieu ſe manifeſtent.

Je ſuis . . . . .

XXX. LETTRE.

A MONSIEUR..... Conſeiller au Grand Conſeil.

Ce que c'eſt que le premier principe de toutes choſes.

MONSIEUR,

VOus attendez de moi une courte diſſertation ſur le premier principe de tout ce qui eſt créé. Je veux bien vous contenter. Ecoutez donc.

Il n'eſt qu'un ſeul premier principe immenſe, grand & admirable, d'où, comme d'une ſource éternelle, & intariſſable, coulent tous les êtres divers.

Ce ſeroit révolter l'imagination que d'en admettre pluſieurs, car s'il y avoit une multiplicité de premiers principes, ou ils ne pourroient differer en rien, & par conſequent ils ne ſeroient qu'un; ou bien au contraire, il y auroit entr'eux une grande diſproportion. Il faudroit donc de neceſſité que parmi eux il s'en rencontrât un plus grand, meilleur & plus excellent, qui ſeroit la ſource des

principes inferieurs. Ce ſeroit de ſa volonté immuable que les autres principes recevroient leur motion ; parce que ſi pluſieurs principes étoient égaux en puiſſance, ſi ils donnoient avec des forces égales un mouvement pareil, ils ne pourroient avoir le même eſprit & la même volonté ; il ſe feroit entr'eux de cruels combats ; la diſcorde interromproit par conſequent le mouvement harmonique : comme ſi, par exemple, pluſieurs vents pouſſoient un vaiſſeau à l'envi les uns des autres, il ſeroit arrêté tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, agité par ces ſoufles differents, incertain auquel il obéïroit, il demeureroit immobile dans un même lieu, ſans pouvoir faire route.

Si au contraire on admet que ces principes ayent la même volonté, ils doivent ceſſer d'être pluſieurs, & ne ſont plus qu'un. Car ſi un principe ne ſuffit pas, & qu'il ait beſoin du ſecours des autres ; & s'ils ne peuvent accorder le mouvement que quand ils ſont unis, il faut par conſequent que chacun d'eux en particulier ſoit imparfait ; ils ceſſeront donc de devoir être regardez comme premiers

principes; car il faut que le parfait ſoit devant & précede l'imparfait; le ſimple doit l'emporter ſur le composé, & l'unité ſur la pluralité, comme le ſimple ſur le mixte, ce qu'aucune porſonne ſenſée ne peut nier. Il eſt beſoin de prouver cela par la raiſon.

La cauſe précede l'effet, l'auteur eſt devant l'ouvrage, le parfait contient toutes ſes parties, il ne lui manque rien; il eſt par conſequent le plus fort & le plus robuſte. Donc il agit, il meut & commande, d'où l'on infére qu'il eſt cauſe & auteur.

L'imparfait au contraire eſt foible, parce qu'il n'a pas toutes ſes parties, & qu'il lui manque quelque choſe. C'eſt pourquoi il eſt ſoûmis & reçoit le mouvement & l'ordre du parfait; il obéït & ne commande pas. Par conſequent on doit le regarder comme un effet ou comme un ouvrage, & il doit être eſtimé moins que le parfait.

Que ſi le premier principe qui a tout créé, étoit imparfait, il ſeroit lui-même miſérable, & rien de parfait n'en auroit pû juſqu'ici reſulter; il ſeroit ſemblable à l'art, qui n'étant pas parfait, ne peut donner à aucun

ouvrage le degré de perfection. C'est donc pour cela qu'il ne peut pas y avoir plusieurs principes des choses; mais seulement un, parce qu'il n'y a de parfait que l'unité, d'où procede l'ordre éternel de tous les êtres, de même que les nombres les plus innombrables ne procedent que du nombre d'un ou de l'unité, qui est aussi pure & simple; car les autres nombres qui le suivent, sont mixtes & composez.

Or comment pourroit-on composer ou faire un mélange, si on ne trouvoit pas ce point d'un pour le faire; il a fallu auparavant que chacun de ces nombres existât en unité, chacun en son particulier, afin qu'on pût les joindre & les réünir. Donc le premier principe, comme je l'ai dit, est un, simple & pur.

Il faut à present prouver qu'il vit; car s'il ne vivoit pas, d'où pourroit proceder la vie des autres êtres, qui ne la tiennent tous que de lui. Il vit donc, & il est sage. Sans la sagesse il n'auroit pû créer tant de differentes choses, si bonnes, si belles, & avec un si grand ordre; & il ne pourroit, s'il n'étoit pas sage, connoître tout parfaitement.

Non ſeulement on ne ſçauroit douter, mais on eſt encore obligé d'avoüer de cœur & de bouche, qu'il eſt par lui-même le bien parfait, le ſouverain bien; qu'il ne peut, & ne doit jamais manquer de bonté; & qu'il eſt par conſéquent l'origine, & la cauſe de tous les biens; car une ſource d'eau douce ne produit pas des ruiſſeaux amers. On doit donner la qualité de bon par excellence à celui qui eſt l'origine de toûs les Etres, & le grand Auteur du monde.

Les hommes ont donné à l'Etre Souverain differens noms, nous l'appellons Dieu, & nous le regardons comme le premier Etre, & le Créateur de toutes choſes, & par conſéquent par lui-même vivant, ſage & bon. Il n'a reçû de perſonne tout ce qu'il poſſede, & tous les autres Etres ont toût reçû de lui. Ils peuvent par conſequent perdre tout ce qu'ils poſſedent, quand ce magnifique diſtributeur de tous dons voudra ceſſer ſes fécondes largeſſes, de la même maniére que les ruiſſeaux ſe deſſechent, quand la ſource leur refuſe les eaux, ſans que pour cela la ſource ceſſe d'exiſter; car elle produit les eaux par

elle-même sans dépendre de rien.

Ainsi Dieu qui éxiste par lui-même, ne peut jamais manquer. Quand tout l'Univers periroit, il ne pourroit être envelopé dans cette ruine generale, parce que tout ce qui existe par soi-même, doit toûjours durer : puisqu'il n'a besoin d'aucune chose pour sa restauration, & qu'il ne dépend que de soi ; & comme il ne peut pas périr malgré lui, il ne le doit pas, ni ne peut le faire de son plein gré.

Il est enfin le Tout, & tout ce qui existe n'est que ses parties ; il est cependant un Tout independant de ces mêmes parties, & distinct par lui-même. Il n'en est pas composé, puisqu'il est simple sur toutes choses. Mais il est Tout par vertu, parce qu'il a créé l'Univers si vaste, & tout ce qu'il contient dans son immense étenduë ; tous les Etres vivans, & ceux qui sont privez de vie ; tout ce qui paroît, & tout ce qui ne paroît pas, lui doit sa création. Il a tout fait lui seul, le conserve, & le maintient seul. C'est par cette raison qu'il est appellé Tout, & qu'il l'est effectivement.

Or ce Principe suprême, bon, tout-puissant, éternel, & sage, vit, & existe

ſans avoir de corps ; non plus qu'une infinité d'autres Etres qu'il a créez, que nous nommons Anges, Eſprits bien-heureux, Intelligences, qui ſont tous des Etres par excellence, & qui ne ſont foüillez par rien de terreſtre, ni de charnel.

Ai-je bien réüſſi? Mandez le moi. Je ſuis....

XXXI. LETTRE.

AU MESME.

La fortune & le haſard ſont des noms qui ne ſignifient rien. La deſtinée n'eſt autre choſe, que l'ordre que Dieu a une fois prononcé.

MONSIEUR,

ON demande pourquoi les choſes d'ici-bas ſont conduites par des routes differentes, & pourquoi les uns ont tout à ſouhait dans cette vie, pendant que les autres ſont briſez de douleur, & accablez de peines infinies. Il y en a qui prétendent, mais mal-à-propos, que tout ce qui arrive dans ce monde, eſt conduit par un aveu-

gle haſard, ſans que la Providence ſe mêle des évenemens de cette vie. La plûpart des hommes ſont entraînez à penſer de la ſorte, parce qu'ils voyent ſouvent les crimes couronnez du plus heureux ſuccès, & les vertus échoüées être regardées avec indignation : ils voyent les hommes juſtes, & prudens gémir dans une injuſte oppreſſion ; & les ſcélerats au contraire enlever les faveurs d'une fortune aveugle ; ils apperçoivent le vice préferé à la vertu, & les plus heureux criminels parvenir au comble des honneurs par les mêmes moyens qui les devoient conduire à la plus miſerable infamie.

Quand on void de pareils revers, la plûpart des hommes croyent ou que Dieu ne ſe ſoucie point de ce qui ſe fait ſur la terre, ou qu'il abandonne la conduite de l'Univers à un haſard incertain, & à une fortune chimérique. Ils s'imaginent même que c'eſt cette fortune, qui eſt la diſpenſatrice des biens, & des honneurs, & que c'eſt au revers de ſa roue qu'on doit attribuer tous les ſiniſtres évenemens.

Suivan cette folle opinion on a vû autrefois dreſſer des autels à la Fortune,

& les charger de victimes profanes qu'ils lui immoloient.

Les Deſtins ont eu leur part de ces ſacrifices; on les regardoit comme les Legiſlateurs du monde; on leur attribuoit le gouvernement du globe terreſtre, ils le regiſſoient, diſoit-on, par un ordre éternel, & permanent, & on les enviſageoit comme les diſtributeurs des fêtes, & des triomphes. On croyoit que chaque perſonne recevoit d'eux ce qui lui étoit deſtiné de bien, & de mal.

On voit par là que de tout temps les hommes ont reçû les fables avec avidité, & que le merveilleux a toujours eu, & aura toujours un grand droit ſur eux. Paſſons à notre queſtion.

Rien ne peut exiſter, ni être fait ſans une cauſe, & ce n'eſt que la diſtance qui ſe trouve de la cauſe à l'effet, qui en fait la difference. Rien ne s'engendre, rien ne ſe produit, rien enfin ne peut être la cauſe de ſoi-même. Il y a non ſeulement dans les cauſes une infinité de progrez differens; mais il faut encore qu'il y ait quelque choſe qui les précede, d'où reſulte, & commence leur grand ordre,

qui par dégrez parvient jusqu'à des effets entierement finis.

J'appelle Destin cet ordre des causes ; ce qui n'est autre chose que le decret que Dieu a une fois prononcé, qui devient une Loi permanente. Or plus chaque cause est voisine de ce premier degré, plus elle a de dignité ; elle commande, & gouverne les causes qui la suivent, & ainsi successivement jusqu'aux effets.

On prétend par exemple, que le premier Etre est une cause, & que ce qui est opposé à l'autre extremité, doit être regardé comme l'effet ; que tout ce qui tient le milieu entre ces deux extrêmitez, doit donc être participant aux deux qualitez ; qu'il y a un nœud, & une continuité perpetuelle des causes ; qu'une chose dépend immediatement de l'autre, & qu'il se trouve un enchaînement qui s'étend par differens chaînons depuis le Ciel jusqu'aux Enfers.

Ce raisonnement est absurde. Car pour que cela fût, il faudroit que plusieurs premiers principes, & plusieurs causes premieres fussent réünis dans un même sujet. Tant de Rois ne pourroient subsister long-tems d'accord entr'eux,

ils ne tarderoient pas long-tems à ſe combattre, parce que la puiſſance ſouveraine peut ſe partager. Le monde ceſſeroit d'être unique, dont l'unité fait l'ordre admirable des choſes.

On pourroit objecter que pluſieurs cauſes diſtinctes, & ſéparées entr'elles procedent du ſouverain principe de tout, qui eſt un, de la même maniére que pluſieurs rayons émanent du Soleil, qui ont entr'eux une difference, qui fait qu'un rayon ne dépend point abſolument de l'autre, quoiqu'ils ſortent tous de la même ſource, & que malgré cela ils ne ſont point obligez de ſe combattre, & de ſe nuire l'un à l'autre, puiſque chacun d'eux a une route ſéparée qui lui eſt propre. Ce ſentiment paroît appuyé ſur la vraiſemblance, & ne paroît pas éloigné du vrai. Examinons-le cependant interieurement, afin de tirer notre entendement des ténébres.

S'il y a pluſieurs cauſes qui procedent immediatement de la premiere, je demande ſi chacune d'elles eſt égale en perfection ; auquel cas il ceſſera d'y avoir de l'ordre entr'elles. Car où l'on ne trouve ni primauté, ni dégré, ni difference, il ceſſe d'y avoir de l'or-

dre. Dans quelque genre que ce ſoit, il y a le commencement, le milieu, & la fin. Il n'eſt par conſequent pas de genre ſans ordre. Si au contraire, chacune de ces cauſes differe en perfection, il s'enſuivra que Dieu a fait quelque choſe d'imparfait, ce qui me paroît difficile à croire.

Je ſuis donc du ſentiment de croire que les cauſes ſont en leur particulier, chacune également parfaite, de façon que l'effet primitif qui en réſulte, doit être très-parfait à tous égards; mais qu'à proportion qu'ils s'éloignent de leur premier principe, ils ſont plus ou moins parfaits; de la même maniere qu'un arbre, ou une plante s'abatardit, & ne rend pas des fruits également bons : ce qui fait qu'on voit les maux exceder en nombre les biens, & les choſes affligeantes beaucoup plus fréquentes, que celles qui nous procurent de la ſatisfaction.

Parmi ces cauſes, celle qui a le plus de vie, & de raiſon, eſt la plus puiſſante, la meilleure, la plus ſimple, & de la plus pure ſubſtance; celle, au contraire, qui renferme moins de vie, & de raiſon, doit être regardée comme la plus foible, la plus épaiſſe,

& d'une substance la plus imparfaite. Ce qui est justifié par ce qui arrive sur la terre, où tous les Etres ne sont pas de longue durée, où à peine trouve-t'on quelqu'un de raisonnable, où rien n'est pur, & où toutes choses sont des mixtes, composez de plusieurs autres choses. Il n'y a presque pas dans le monde de substance pure : on ne la connoît même point, & elle n'est honorée que de ceux qui la connoissent : elle est cachée dans d'obscures cavernes. C'est ce qui fait qu'on fait plus de cas des biens du corps, & de la fortune que de ceux de l'esprit ; car la substance est presque la même chose que la vertu ; mais cette substance est dans ce monde comme dans un exil. Sa patrie, & son siége ordinaire est le Ciel, où elle a pour compagnons fideles la verité, & le bien parfait ; c'est de cette façon que le monde n'est qu'un tissu de causes, il conserve toutes choses par une convention certaine. Rien ne peut briser cette chaîne, ni les tems, ni la force. Dieu seul peut la briser. C'est de ces causes que provient tout ce qui a été, tout ce qui est, ou sera. Ces causes ont reçû leurs forces du

Roi des Rois, c'eſt lui qui leur a preſcrit les tems, les limites, & leurs progreſſions.

Il faut ſçavoir que pluſieurs cauſes concourent pour faire une choſe, mais ce concours n'eſt jamais fortuit; au contraire tout marche par un ordre certain; le tout-puiſſant Ouvrier du monde a tout ſoûmis à des loix certaines, & a meſuré les jours qu'il a créez.

Il n'eſt donc pas vrai qu'il n'y ait rien de certain, que tout ſoit conduit par le haſard, & que Dieu ſe ſoucie peu des choſes d'ici-bas. Le haſard n'eſt par lui-même qu'une futile opinion qui ne differe pas de l'image d'un ſonge, quoiqu'en diſe Ariſtote, & pluſieurs autres Philoſophes, leur ſentiment ne me fait nulle impreſſion, quand ils s'écartent de la verité. Il eſt ſouvent arrivé que les plus grands hommes, les plus graves, & dont la réputation étoit la mieux établie, ont erré, & leur grand nom a entraîné dans l'erreur beaucoup de ſectateurs, qui ont prêché leur doctrine; tant l'erreur, & l'exemple ont de puiſſance. Pour moi, qui ne ſuis partiſan de perſonne, je me livre à la ſeule

raison qui doit être la seule conductrice des sages. Le Scrutateur de la vérité doit l'aimer, & la suivre sur toutes choses.

C'est cette même raison dont la puissance me fait croire que rien n'arrive par hasard. Car si (comme j'ai dit) tout procede de causes, d'ordre, & de tems certains par l'ordre du suprême Dispensateur, ce qui étoit nécessaire pour que le monde fût parfait, & pour empêcher que le désordre ne détruisît un si grand ouvrage; que devient le hasard qui est ambigu, & plus changeant que Vertumne, & Prothée?

La nature en un mot, a en horreur le hasard, comme le vuide; rien n'est incertain dans le monde. Car si quelque chose étoit incertaine; l'Esprit de Dieu ne sçauroit pas tout, ce qui est absurde, puisque celui qui a tout fait, doit tout sçavoir, rien en aucun endroit ne pouvant lui être caché. Il y en a qui disent que si le Pere des lumiéres sçavoit tout ce qui se passe ici-bas, cette connoissance diminuëroit sa grandeur. Ce sentiment est erroné, car l'on ne devient pas mauvais pour connoître ce qui

eſt tel ; le Soleil ne perd pas de ſon éclat pour éclairer les méchans, & ne ſe ſalit pas en éclairant un bourbier ; la lumiere enfin, ne perd pas ſa pureté, quoiqu'elle touche à des choſes ſales. Ainſi l'eſprit peut comprendre les choſes les plus baſſes ſans s'avilir pour cela. Il convient de connoître le mal, comme il eſt défendu de le faire.

Dieu n'ignore donc rien : il ſçait le paſſé, le preſent, & l'avenir, tout lui eſt certain, ſans quoi il ne le ſçauroit pas, car on ne peut ſçavoir les choſes incertaines. Il faut cependant avoüer que certaines choſes paroiſſent arriver par pur haſard, comme quand une tuile, chaſſée du haut d'une maiſon par la force du vent, vient fraper quelqu'un, ou bien qu'on trouve un tréſor en creuſant des fondemens.

Le peuple croit que cela arrive par haſard ; mais je ne penſe pas de même. Car quoique de telles choſes nous arrivent contre notre eſpérance, nous ne devons pas pour cela croire que le haſard y ait part ; puiſque, ſoit que nous ſçachions, ou que nous ignorions ce qui nous arrive, l'ordre des évenemens n'eſt pas pour cela changé. Le

Soleil n'est pas brillant, la neige blanche, & le feu chaud, parce que nous sçavons qu'ils sont tels; mais, parce qu'au contraire, ils sont tels véritablement. Notre esprit peut se tromper, mais jamais la chose; or c'est de la chose dont il est question dans l'évenement.

Je demande à present si on peut admettre que le hasard la domine; si une chose se fait, soit que nous la sçachions, ou que nous ne la sçachions pas? Le hasard se trouve en nous, & non dans la chose qui se fait à son tems marqué. Il n'y a de hasard que quand nous y en croyons, & ce, parce que nous en ignorons la cause, qui est très-connuë de Dieu.

Tout est donc certain. Le Ciel a toûjours le même mouvement; les mêmes choses naissent toûjours des mêmes semences; les élémens conservent toûjours leurs facultez; l'année a toujours ses mêmes parties; la chaleur de l'été succéde au printems; l'automne avec ses fruits, & ses raisins suit l'été, & l'hyver vient ensuite avec ses frimats, & ses vents qui congelent tout. Les animaux ont toujours les mêmes membres, & les mêmes

coutumes. Il ne faut pas croire que les monſtres ſoient formez par haſard; ils ont des cauſes certaines qui les font naître, d'où leurs noms procedent, & qui les font regarder comme monſtres. C'eſt de ſon propre mouvement que la nature les fait, elle ſemble ſe joüer en les formant, comme un Peintre, qui, quoique grand maître dans ſon art, ſe fait un plaiſir de faire des fignres groteſques ſans proportion, digne ſpectacle du petit peuple.

Toutes choſes ſe faiſant donc de cette façon, le haſard ceſſe d'avoir des droits dans l'Univers, qui n'eſt régi que par la ſouveraine puiſſance de Dieu, ce dont on ne ſçauroit douter pour peu qu'on examine l'ordre perpetuel, & admirable, & l'harmonie parfaite avec leſquels ce monde a été créé. Car bien-loin de croire que Dieu ait rien fait en vain, & par haſard, on ſera forcé de reconnoître qu'il y a une raiſon, & une prudence accomplie qui ne peut proceder que des ſuprêmes decrets de la Divinité.

Parlons maintenant de la Fortune, examinons ſi elle gouverne les choſes mortelles, comme quelques gens

ſe l'imaginent. Prêtez-moi votre attention.

Il faut d'abord ſçavoir ce qu'on entend ſous le nom de Fortune. Les Anciens l'ont adorée comme une Déeſſe puiſſante au Ciel, & ſur la terre. Cette prétenduë Divinité eſt appellée dans la Sainte Ecriture , le Prince de ce monde. Les Poëtes l'ont nommée Plutus ou le Dieu des richeſſes , qui prodiguoit ſes faveurs aux méchans , & aux inſenſez , & qui ſe faiſoit un cruel plaiſir d'être contraire à ceux qui ont des mœurs innocentes.

Le ſiege , le palais , & le trône eſt digne du tyran qu'on appelle la Fortune , puiſque ſa domination s'étend ſur le monde ſublunaire , qui n'eſt rempli que de maux , ou regnent des ténébres perpetuelles , des tempêtes affreuſes , le froid , la chaleur , les maladies , l'importune vieilleſſe , l'impérieuſe pauvreté , les crimes , le travail, la douleur , l'irreligion , la mauvaiſe-foi , & la mort.

Or quoique toutes ces choſes ſoient ſoûmiſes à l'Empire de la Fortune , rien cependant ne s'exécute ſans les ordres du Deſtin , qui n'eſt autre que les decrets de Dieu ; comme la diſtri-

bution des richeſſes, des conſolations, des plaiſirs, des honneurs, que notre volonté ne peut nous acquerir; car, ſi cela étoit, qui eſt celui qui ne les ambitionneroit pas? Combien de gens ont fait des efforts inutiles pour s'élever, que les Deſtins contraires ont toujours précipitez!

Ceux au contraire, qui ont une deſtinée favorable, reçoivent des faveurs ineſpérées, qui s'offrent d'elles-mêmes, ſans qu'ils ayent pris grand ſoin de les rechercher; ce ſont des Peſcheurs heureux, qui pendant qu'ils ont dormi, trouvent à leur réveil leurs filets remplis de poiſſon; ce ſont de ces fortunez mortels, qui doivent le jour à un pere riche, & d'une illuſtre Maiſon; qui ſuccent les délices avec le lait, qui s'élevent au faîte des grandeurs; & qui ſont, quoique ſouvent remplis de vices, & de défauts, deſtinez à commander, & gouverner les autres. Ce ſont des aveugles choiſis pour regir des gens qui ne ſont pas beaucoup plus éclairez, & à qui ils ne donnent ſouvent d'autre exemple que celui d'une vie licentieuſe.

D'autres au contraire, doivent leur naiſſance à de pauvres parens, & d'une origine

origine obscure ; ils sont livrez à la peine, & aux larmes ; ils sont surchargez de travaux assidus ; tout leur soin, & toute leur vigilance peuvent à peine les garantir de la faim, & ils sont toujours écrasez par la plus affreuse misere. Qui peut nier que ces choses n'arrivent par l'ordre de la Providence ? Les uns sont beaux, agiles, vigoureux ; les autres naissent difformes, maladifs, & délicats. Peut-on croire que cette difference soit occasionnée par nos mérites, ou bien par nos péchez : & notre libre arbitre est-il consulté en pareil cas ?

Tout cela procéde assûrément de l'ordre que Dieu a une fois établi ; les choses mêmes qui concernent nos corps y sont sujettes, jusqu'à l'heure, & le genre de notre mort, ils en dépendent. L'un périt d'une mort infâme, l'autre est assassiné : celui-ci est noyé, un autre finit ses jours par un incendie, ou par l'ignorance d'un Medecin, ou par le qui-pro-quo d'un Apoticaire ; cet autre par le froid ; celui-ci par la faim ; cet autre par trop de nourriture, ou par un excès de boisson ; la plus grande partie par la douleur, le chagrin, le désespoir, les ma-

ladies , les accidens , ou bien ils ſont abbatus par la vieilleſſe. La mort eſt certaine à tous les hommes , mais ils ne ſçavent pas la durée de leurs jours. O mort cruelle !de combien de moyens ne vous ſervez-vous pas pour détruire le genre humain ! plus on la croit éloignée, plus elle nous menace.

Examinons à preſent ſi c'eſt ce qu'on appelle Deſtin , ou la volonté , qui forment en nous les mœurs , & les differentes inclinations. Ce n'eſt pas une choſe d'une diſcuſſion facile , que de découvrir cette verité.

Il faut aſſûrément que notre librearbitre nous reſte , ſans quoi ce ſeroit fait de nous ; & la faculté du choix ſeroit ôtée au genre humain. Si on accordoit au Deſtin une puiſſance ſans bornes , il nous forceroit d'être méchans , & nous ne pourrions plus oppoſer au crime le frein de la raiſon.

Commençons par examiner ce qu'on entend par libre-arbitre. Je ne crois pas que ce ſoit autre choſe qu'une puiſſance libre , & abſoluë , que Dieu a accordée à l'homme , par laquelle il dépend de lui de ſuivre le bien , ou le mal.

Cette liberté ne lui a cependant

pas été accordée afin qu'il s'addonnât au vice, au préjudice de la vertu ; mais afin qu'il s'appliquât au contraire à acquerir de bonnes mœurs, au mépris du vice. Car les mauvaiſes actions ſont nuiſibles, & les bonnes méritent une juſte loüange. Voyons à preſent ſi le libre-arbitre eſt égal en toutes choſes, & ſi ſa durée a des tems limitez.

Il ne ſe rencontre pas aſſûrement dans les enfans, non plus que dans ceux qui ſont tourmentez d'une maladie trop viölente, ou dans ceux qui ſont dans un profond ſommeil, puiſqu'il eſt regardé comme l'image de la mort. Si on veut examiner avec ſoin la verité, on trouvera peu de gens parmi le grand nombre, qui ſe ſervent de leur franc-arbitre, & de leur liberté.

Je paſſe ſous ſilence les fautes de la jeuneſſe, & je pardonne aux premieres années ; j'excepte encore les gens endormis, les febricitans, les maniaques, & les malades de toute autre eſpéce. Le nombre de ces premiers eſt grand ; mais il n'égale pas à beaucoup près celui des gens dont l'eſprit eſt livré aux déſordres les plus

honteux, & dont l'ame eſt ſoüillée de maladies de l'eſprit. Ceux-là s'écartent de la raiſon, & du droit chemin, qu'on doit ſe preſcrire pendant le cours de ſa vie. Je demande ſi ces ſortes de gens ont leur libre-arbitre, & s'ils joüiſſent de ce qu'on appelle libre-puiſſance. Cette queſtion eſt problematique, & je ſçais plus d'une perſonne qui n'en conviendra pas. Il faut prendre garde qu'on ne doit regarder comme libre, que la perſonne qui ſe conduit par la raiſon, qui ſçait reſiſter à ſes paſſions, & ne ſe laiſſe pas emporter avec impetuoſité dans les écüeils de la mer orageuſe de ſes mauvais déſirs; mais qui au contraire les combat de toutes ſes forces, qui tient le gouvernail avec intrepidité, & gagne enfin le port. Celui-là ſeul mérite d'être regardé comme homme libre, & ſage. Il peut par la raiſon corriger les mouvemens de l'eſprit, & les ſens révoltez; mais les autres hommes n'en peuvent pas faire autant.

Pourquoi non, dira quelqu'un; Dieu ne leur a-t-il pas donné leur libre arbitre? la raiſon eſt par tout aſſûrement avec la liberté, elles mar-

chent toûjours de compagnie ; c'eſt ce qui fait que les bêtes n'ont point de libre arbitre, parce qu'elles ſont dépourvûës de raiſon ; & par la preuve du contraire, comme les hommes ont tous de la raiſon, ils ont par conſéquent cette liberté du choix. La raiſon eſt une certaine lumiére & une force de l'eſprit, qui nous fait diſcerner ce qui eſt courbé d'avec ce qui eſt droit, le honteux d'avec l'honnête, & le juſte d'avec l'injuſte. Elle s'appelle ordinairement l'œil de l'eſprit. La ſouveraine Sageſſe du Créateur en nous créant, nous a donné à tous un œil ſemblable ; ainſi tout le monde en peut faire uſage, puiſqu'elle eſt égale en tous.

Je réponds que malgré cela, il y a peu de gens qui ſe ſervent de leur raiſon, & qu'au contraire ils paroiſſent n'avoir pas plus de libre arbitre que les bêtes qu'ils imitent dans leur façon de vivre. C'eſt ce que je vais expliquer autant qu'il me ſera poſſible.

Il y a en nous quelque choſe de divin, qui eſt ce qu'on appelle eſprit & raiſon. La nature les a placez dans la tête, comme le lieu le plus élevé

elle a ordonné que les sens en fussent les esclaves, par le secours desquels il pût concevoir les idées des cieux, de la terre & de la mer; en un mot, toutes les choses qui sont comprises dans l'Univers.

Il y a aussi quelque chose de mortel renfermé dans notre sein, par le secours de qui nous croissons & végétons par le ministére du feu qui est renfermé chez nous; ce dernier est l'ennemi juré de l'esprit (Dieu l'a ainsi voulu) il diminuë les facultez de l'ame, il la débilite, il la trouble. Ce quelque chose a plus d'un satellite, comme la volupté, la paresse, la colére, la douleur, la crainte, la cupidité & l'ambition qu'on peut comparer à une fumée qui monte à la tête.

C'est avec ces esclaves & ces sortes de soldats qu'il déclare la guerre à l'esprit. Si l'esprit succombe, adieu la raison, elle est obligée d'abandonner le gouvernail, elle est battuë des vents & des flots; en un mot, elle devient captive de l'ennemi.

C'est donc les semences des vices qu'il faut commencer à déraciner, & en détruire les causes avant qu'elles

ayent pris des forces. C'eſt alors qu'on joüit du libre arbitre, & que l'eſprit eſt en liberté. Remerciez Dieu alors de votre victoire. Mais ſi vous avez laiſſé engager le combat ; ſi déja le féroce & cruel ennemi ébranle la citadelle, ſi les murailles commencent à tomber, la raiſon ſuccombe ſous tant d'efforts, à moins que la Providence vous regardant en pitié, ne vous prête une main ſecourable.

Ne voit-on pas tous les jours combien le vin nuit à l'eſprit ? de quelle fureur ne le rend-il pas capable, ſurtout ſi l'on en uſe avec excès ? L'yvreſſe s'empare de la tête, & l'aſſiége de ſes fumées. La ſobrieté au contraire joüit du libre arbitre. La perſonne à jeun ſe laiſſe conduire par la raiſon ; mais dans l'yvreſſe elle ne ſçait ce qu'elle fait, & fait ce qu'elle ne voudroit pas faire. Elle ne tarde pas à s'en repentir. Quand le bon ſens a repris tous ſes droits, elle rougit pour lors d'une honte inexprimable.

Les paſſions n'enyvrent pas moins l'eſprit, & ne dérangent pas moins le cerveau que la vapeur du vin. On ne doit donc regarder comme libre & comme poſſeſſeur du franc arbitre,

que celui qui eſt gouverné par la raiſon ; ce n'eſt que celui qui ſe rend maître de ſes paſſions, qui s'eſt accoûtumé dès ſa tendre jeuneſſe à la pratique des vertus, & qui s'eſt livré aux beaux arts, qu'on puiſſe veritablement appeller libre. Le reſte des hommes ſe conduiſent comme les bêtes ; ce qui a fait dire au Poëte, que chacun ſe laiſſe entraîner par la volupté qui lui eſt propre. La chair s'éleve, & déclare à l'eſprit une guerre perpetuelle ; l'eſprit de ſon côté eſt porté par ſa nature & ſa délicateſſe à s'élever aux contemplations ſublimes ; la chair au contraire ne deſire que les choſes de la terre, parce qu'étant terre elle-même, elle y doit retourner. C'eſt ainſi que Dieu a raſſemblé deux choſes ſi differentes en un même ſujet.

Quand même une perſonne ſeroit parvenuë à poſſeder la ſageſſe, à ne ſe laiſſer conduire que par la ſeule raiſon, & qu'il poſſederoit parfaitement ſon libre arbitre, croiroit-il pour cela être exemt d'être agité par un deſtin contraire ? C'eſt alors qu'il y ſera encore davantage aſſujetti ; mais il ſçaura lui obëir, & il fera un ſa-

crifice d'obéïſſance à la volonté divine, en s'y ſoûmettant ſans murmure. C'eſt le comble de la ſageſſe que cette ſoûmiſſion. Le méchant & l'inſenſé au contraire, en a horreur, & voudroit éviter d'executer les Ordres Divins.

Mais, dira quelqu'un, il eſt donc libre puiſqu'il n'obéït point aux Decrets de Dieu ? Je réponds que je ne regarde pas cela comme une veritable liberté, puiſqu'il eſt dans l'eſclavage du crime & de la folie, ce qui eſt beaucoup plus fâcheux, quoique cela procede encore de la permiſſion de Dieu & non de ſes ordres. Ainſi tout eſt ſoûmis à la Providence, les biens comme les maux. Dieu permet les uns & les autres ſelon ſa volonté.

En conſequence de ceci, il me ſemble entendre des gens ſe récrier, & dire : Livrons-nous aux plaiſirs pendant notre vie, chaſſons de notre eſprit les ſoucis amers, le ſeul tems preſent doit nous toucher ſans nous embaraſſer de l'avenir ; car tout ſe fait par une Loi établie, & tout marche dans un ordre certain & déterminé. Pourquoi ſe laiſſer tourmenter par une douleur & une crainte fri-

vole ? Chacun a ſon ſort fixé, chacun porte ſa deſtinée écrite dans ſon ſein, ſans ſçavoir quelle elle eſt. Chaque jour nous la dévelope & nous l'explique peu à peu. Ils apportent encore mille pareilles raiſons que j'obmets.

Il eſt aiſé de réſoudre ces difficultez, diront quelques gens, & de confondre les raiſons de ces impies. Là-deſſus ils enfileront un long diſcours, qui abotitira à prouver la bonté & la juſtice de Dieu, qui punit par les maux les coupables, & accorde les biens comme une récompenſe à la vertu.

Je ne crois pas cela, dira-t-on : car nous voyons parmi les hommes, les bons & les juſtes être perpetuellement agitez par une fortune contraire ; nous la voyons accorder ſes faveurs avec profuſion à des gens vicieux & ſoüillez d'ordures, qui ſe trouvent ſouvent placez au comble des honneurs. Les preſens du Deſtin ne ſont donc pas proportionnez au mérite, il faut donc chercher ailleurs la cauſe de cette diſtribution. Quelqu'un dira, la cauſe n'eſt autre que la Volonté Divine, & s'en tiendra là.

Cela ne ſuffit pas. Il faut tâcher de

pénétrer l'interieur de cette douteuſe & importante verité : il n'eſt pas raiſonnable d'avancer que Dieu étant très-ſage & très-bon, puiſſe vouloir quelque choſe qui manque de raiſon. La Divine Volonté au contraire, choiſit toûjours ce qu'il y a de plus parfait pour le mettre à éxécution ; c'eſt pour cela qu'il faut dire que chacune des cauſes devient pire à proportion qu'elle s'éloigne, & qu'elle eſt moins ſemblable à la cauſe premiere, & à porportion que ſon effet s'accorde moins avec les deſſeins de la cauſe primordiale.

Dieu étant ſimple par lui-même au plus parfait degré, la derniere des cauſes, qui eſt la plus éloignée de lui, eſt la moins ſimple, & produit differens effets, à proportion des differences des modifications & des mélanges qu'elle a contractez dans ſon éloignement : ſes effets doivent donc être auſſi variez que ſes forces ; c'eſt donc cette cauſe mixte qui gouverne le monde & les choſes terreſtres. C'eſt elle qui eſt la ſource de l'incertitude des évenemens que nous voyons arriver ; c'eſt là cette fortune qui differencie ſes facultez, & qui prend

plaisir à tourmenter les hommes par differens accidens.

Je vous rapporte ce systême enfanté par un grand Philosophe, mais je ne vous le garantis pas exemt de difficultez. Pour moi, je crois qu'il faut tout rapporter aux decrets impénétrables de la Providence; car il est difficile de connoître la raison pourquoi l'un est plus heureux que l'autre; pourquoi l'un est riche, l'autre pauvre; pourquoi les peines onéreuses écrasent celui-ci; & les honneurs sont distribuez avec profusion à d'autres. Cela est aussi inexplicable que de définir pourquoi le feu est chaud, la neige blanche, l'absynthe amére; pourquoi cette herbe est venimeuse, cette autre bien-faisante; pourquoi tel arbre a les feüilles faites de telle façon; d'où vient que certains animaux sont naturellement chauds & d'autres plus imbeciles; pourquoi l'ambre attire la paille, l'aimant le fer, & pourquoi il perd sa faculté attractive quand il est près du diamant. Dieu a enveloppé ces secrets dans d'obscures ténébres. Il a borné les hommes par une sphére de connoissances limitées, au de là desquelles on s'efforce en vain de pénétrer.

Si un Potier de terre a ſéparé une maſſe d'argile, & qu'il deſtine les differentes parties de cette maſſe à differentes figures; pourquoi, dira-t-on, fait-il de l'une une marmite, un plat, ou une taſſe? Pourquoi de l'autre fait-il une urne, & de l'autre enfin une petite cruche ou un pot à l'eau? il n'a aſsûrément d'autre raiſon que ſa ſeule volonté, & ſon ſeul franc-arbitre lui a fait faire le tout comme il lui a plû. Il en eſt de même du Souverain Artiſte de l'Univers. Non, jamais les eſclaves n'impoſérent des loix à leurs Maîtres, & nous ſommes aſſûrément aſſervis à ſa Divine Majeſté pendant que nous vivons. Le Démon peut pouſſer l'homme à ce qu'il lui plaît; il n'a cependant pas de pouvoir ſur ſon ame, puiſqu'elle eſt d'une celeſte origine, & que Dieu l'a exemtée du joug de cette tyrannie. Il a livré tout ce qui dépend de la terre & de la mer, au capricieux arbitre de ce Prince du monde; mais il lui a preſcrit de juſtes bornes, au de là deſquelles il ne peut paſſer.

Je ſuis...

XXXII. LETTRE.

A MONSIEUR LE F... Maître ès Arts à Caën.

Que rien est quelque chose. Contre l'opinion commune qui soûtient que rien n'est rien.

MONSIEUR,

VOus avez crû jusqu'à present, comme les autres, que rien n'est rien, je vais vous prouver qu'il est quelque chose. Commençons donc.

Il n'y a point de chose dans le monde, dit un Auteur, qui fasse une plus belle figure que l'habitant *Rien*. On le trouve par tout, & cependant il ne réside nulle part. L'homme de Ville & d'Etat; le Poëte comme le Philosophe; les Théologiens même font souvent grand bruit pour rien.

J'ai lû (c'est toûjours le même Auteur qui parle) dans les Histoires des Assemblées générales, qu'il y a eu des convocations & des amas de gens éclairez, qui après avoir bien passé du tems en des contestations très-vives, n'ont à la fin rien fait. Il est vrai qu'ils

prétendoient faire de grandes choses, fixer la croyance du public sur certaines choses, & découvrir la source des mauvaises opinions & des mauvaises mœurs; mais toutes leurs bravades ont souvent abouti à rien.

J'ai vû un sage Philosophe garder le silence pendant toute une après-midy, sans en donner d'autre raison que celle, qu'il n'avoit rien à dire.

Plusieurs des plus Sages du monde, après une longue & diligente recherche des sciences, ont été parfaitement convaincus, qu'ils ne sçavoient rien. J'ai oüi dire que sous une des Reines d'Angleterre, il y avoit un Secretaire d'Etat, qui ne sçavoit rien des affaires; & j'ai été informé que sous un autre regne il y avoit un Prince qu'on envoyoit souvent faire les messages les plus importans, & qui avoit la réputation de s'en acquiter très-bien, quoiqu'il ne sçût rien de l'affaire.

Il me souvient d'avoir lû dans un ancien Historien, Pausanias ou Plutarque, il n'importe; qu'un vieux brave Général Lacedemonien, avoit été privé de ses emplois pour rien, & qu'un autre avoit été mis en sa place, qui en lui-même n'étoit rien.

Si Achille qu'Agamemnon déſobligea , n'eût été engagé à retourner à l'armée , les grands avantages que les Grecs avoient remportez pendant dix ans de guerre contre Troye , auroient enfin abouti à rien.

Du tems du Roi d'Angleterre Jacques premier , un brave Gentilhomme fut pourſuivi en Juſtice , condamné & executé , quoiqu'on n'eût allegué ni prouvé rien digne de mort contre lui : & ſous le regne d'un de ſes prédeceſſeurs , une perſonne fort éclairée , fort éloquente & d'un trés-grand mérite , fut envoyée à la Tour pour rien.

Ce fantôme n'eſt pas moins en uſage parmi nous qu'il l'étoit du tems de nos ayeux ; nous l'eſtimons même plus qu'eux. Il ſemble que ſon prix augmente par ſon antiquité. Ne voit-on pas tous les jours que ceux qui doivent des ſommes conſiderables ne veulent rien donner à leurs créanciers , & que ceux qui retiennent les biens uſurpez , font tout leur poſſible pour ne rien rendre ?

Quelques critiques refrognez voyant les nouveaux Livres qui paroiſſent , ſe récrient que l'on s'amuſe à écrire ſur

rien, & à augmenter le nombre des Auteurs qui n'ont rien dit de nouveau. Que vous dirai-je encore? Les enfans, les domeſtiques & les malfaicteurs, quand on les punit, ils n'ont jamais rien fait.

Un Poëte de nos jours de la premiere claſſe, quoiqu'il y eût quelque choſe dans ce qu'il écrivoit, a pourtant composé un très-excellent poëme ſur rien. Rien, ce zéro ſi ſignificatif, quoique dans une eſtime générale, n'a jamais paru dans un ſi beau jour. Je vais vous donner un petit échantillon de ſa grandeur.

Mais auparavant, diſons encore quelque choſe. On a vû ſouvent des armées nombreuſes paſſer des campagnes entieres à ne rien faire, des querelles & des procès faits pour rien; des filles mariées pour rien, des divorces faits pour rien, des proteſtations d'amitié reduites à rien, des argumens qui ne concluënt rien, des ſermens exigez pour rien, des gens qui s'amuſent à rien; & mille autres riens de cette nature.

Je ne ſçais, Monſieur, ſi vous ne direz pas que c'eſt beaucoup parler pour ne rien dire; mais ce qu'il y a

de sûr, c'est que je crois vous avoir dit quelque chose sur rien; ainsi rien est quelque chose. Voyons à present les vers dont je vous ai parlé : ils composent une Enigme assez ingenieuse, & je crois que vous la trouverez telle.

ENIGME.

Lecteur, je suis encore à naître.
Si pourtant tu veux me connoître,
Je suis sous toi, je suis dessus ;
Je suis à peine imaginable.
Dans la bourse je suis un diable;
Et quand je suis je ne suis plus.
Je suis le grand coffre du monde.
Ma nature fut si féconde,
Que tout fut engendré par moi.
Je suis le vaste inaccessible,
Je suis le point indivisible,
Et le bien d'un gueux comme toi.
Ce qu'a fait un larron qu'on juge,
Ce que respecta le déluge,
Ce qui sert aux Cieux de soûtien,
Ce qu'un recors ne sçauroit être,
Ce qu'on fait, quand on ne fait rien,
C'est Lecteur mon nom & mon être.

Voici à présent l'explication de cette Enigme, dont vous comprenez, je m'assûre, aisément le mot.

Ce qui n'est pas, n'a pas pû naître.
En vain pour vouloir le connoître,

Nous chercherions deſſous deſſus :
A peine eſt-il imaginable.
Rien dans ſa bourſe, c'eſt le diable ;
Et dès qu'il exiſte, il n'eſt plus.
Tout eſt néant dans ce bas monde.
Sa nature fut fort féconde,
Puiſque tout fut créé de rien.
C'eſt le grand vaſte inacceſſible.
C'eſt le vrai point indiviſible,
Et c'eſt à peu près tout mon bien.
Un larron proteſte à ſon Juge
Qu'il n'a rien fait ; & le déluge
N'eut jadis de reſpect pour rien.
Qui dit recors, dit quelque choſe,
Et malgré la Métamorphoſe * ,
Les Cieux n'eurent point de ſoûtien.
Ce fait n'eſt pas problématique.
Mais, nous dira quelque critique,
C'eſt aſſez raiſonné ſur rien.

Vous pourrez peut-être dire auſſi que je vous amuſe avec des riens, j'imite en cela certain Ambaſſadeur, qui prêt à partir d'une certaine Cour, dont il avoit eu ſon audience de congé, differa ſon départ de quelques jours pour voir repreſenter une piéce intitulée, *les Fadaiſes*. Ce qui fit dire aux rieurs que l'Ambaſſadeur de....... étoit reſté à.... pour des fadaiſes.

Cependant il eſt tems de finir ma

* La Métamorphoſe a prétendu qu'Atlas portoit le Ciel ſur ſes épaules.

Lettre ſi pleine de rien par quelque choſe de très-réel & de très-effectif, qui eſt que je ſerai toûjours ....

XXXIII. LETTRE.

A MADEMOISELLE DE C..... l'aînée, à ſa Terre.

Paniers des femmes. Faux cordon bleu. Heureuſe rencontre.

MADEMOISELLE,

J'AI reçû celle dont vous m'avez honoré, & je ne peux m'empêcher de vous dire que vous êtes terriblement preſſante. Quoi ! pour vous avoir conté deux hiſtoriettes en compagnie, pour un peu égayer la converſation, vous n'aurez point de patience que je ne vous les aye envoyées toutes deux par écrit ? Paſſe pour la ſeconde; mais pour la premiere, vous auriez bien dû me faire le plaiſir de m'en diſpenſer, le ſujet ne convient guéres à un homme de Lettres ; mais puiſque les priéres des Belles ſont ordinairement des commandemens, je vais vous obéir, & vous donner mot

à mot ce qui eſt contenu dans les remarques ſur la Satyre Menippée, au Tome ſecond, pag. 387. Souvenez-vous toûjours que je ne prétends pas par là blâmer les paniers des Dames, ni me mêler en aucune maniere de ce qui concerne leurs ajuſtemens.

A l'endroit donc que je viens de vous citer, on y lit ce qui ſuit.

» Porter de gros culs, &c. Cette » penſée n'eſt pas nouvelle, témoin » certain Livre plaiſant qui fut im- » primé l'an 1563. à Lion chez Benoît » Rigaut, ſous le titre de *Blaſons des* » *Baſquines & Vertugales*, avec la » belle remontrance qu'ont fait quel- » ques Dames, quand on leur a mon- » tré qu'il n'en falloit plus porter.

» Ces Vertugales étoient une eſpé- » ce de gros bourlet qu'on appelloit » culs; témoin Henri Etienne qui dit » que de ſon tems, environ l'an 1579. » quand une Dame demandoit ſon » bourlet pour ſortir, elle diſoit: Ap- » portez-moi mon cul; & que quel- » quefois on crioit: On ne trouve » point le cul de Madame, le cul de » Madame eſt perdu.

Et dans l'*Apologie pour Herodote* à la page 206. on y lit, que ces Ver-

tugales avoient été inventées par les Courtiſanes pour cacher leur groſſeſſe. Auſſi quand on commença à en porter, on reconnut bien les mauvais effets qui en pouvoient arriver. C'eſt dans ce ſens qu'un Cordelier prêchant en ce tems-là à Paris, dit, que les femmes en prenant ces Vertugales avoient quitté la vertu; mais que la galle leur en étoit demeurée.

La plaiſanterie du Moine me paroît un peu fade, vous en jugerez vous-même. Paſſons à l'autre article de votre lettre, que je vous raporterai avec plus de plaiſir que ce premier.

De tout tems il y a eu des ſots, & des dupes, & il y en aura toujours.

Un Provincial d'un génie à peu près comme le ſieur Vivien de la Chaponardiere, devenu orphelin dans un âge, où il auroit pû être grand-pere, réſolut, après avoir vuidé le coffre fort de ſon défunt Papa, d'aller briller à Paris, & de s'y faire honneur de ſes écus.

C'eſt d'abord le grand projet des gens de Province, & le but de leur ambition. Notre Orphelin ne tarda pas à executer ſa réſolution; & muni de bonnes lettres de change, il partit

par le premier coche.

A ſon arrivée il trouva des gens pleins de bonne volonté, qui le voyant tourné en dupe lui offrirent leurs ſervices, & réſolurent de le plumer comme il faut. Paris fourmille, comme vous ſçavez, de cette eſpéce de gens qu'on appelle Redreſſeurs, & qui ne vivent que des ſotiſes d'autrui. Il y en a même qui s'aſſocient pour cela, & qui, répandus en divers quartiers de la Ville, partagent enſuite les revenus de cette honnête profeſſion. Le Fauxbourg ſaint Germain eſt l'endroit où ils font mieux leurs affaires ; ce fut-là où notre Provincial établit ſon domicile, & où il tomba entre les mains d'un Chevalier d'induſtrie qui le mena beau train.

Ce Redreſſeur ne l'eut pas plûtôt apperçû, qu'il ne l'abandonna pas un moment. Il ſe logea dans le même hôtel garni, mangea regulierement à la même Auberge, & feignant d'avoir pris pour lui une inclination toute particuliere, il s'établit ſon conſeiller, & l'avertit ſur tout de ſe défier de tout le monde; que Paris étoit ſouvent funeſte aux Etrangers, & qu'il falloit bien prendre garde de n'être

pas la dupe de quantité d'Eſcrocs, qui, maſquez en honnêtes gens, étoient des peſtes publiques, & d'un commerce mille fois plus dangereux que les voleurs de grands chemins.

Notre pauvre Provincial, qui ſe ſouvenoit confuſément d'avoir lû Telemaque, croyoit avoir rencontré un ſecond Mentor dans ce maître Fripon, & s'eſtimoit bien-heureux de pouvoir ſe mettre ſous ſa conduite; perſuadé qu'il avoit le goût bon, il le conſulta ſur ſon ajuſtement, & le pria de lui donner un Tailleur qui ſçût les modes de la Cour, où il avoit deſſein d'aller figurer, dès qu'il auroit été habillé d'une maniere convenable.

Le Tailleur ne tarda pas à paroître, l'habit fut ordonné, & notre benêt demanda à être mis tout comme M. le Maréchal de.... parce qu'il n'y avoit pas de Seigneur qui ſçût auſſi-bien ſe mettre que celui-là. La dépenſe ne fit point d'obſtacle. On répandit l'or à pleines mains pour être habillé de bon air, & equippé de pied en cap. On partit pour Verſailles: notre Etranger conduit par ſon Mentor parcourut tous les appartemens, & alla briller à la Chapelle, ſe croyant le plus beau du monde. Mais

Mais lorſqu'il vit le Maréchal de ... qu'il s'étoit propoſé pour ſon modéle, ne trouvant pas la reſſemblance fort grande, il crut que c'étoit moins le défaut de ſa bonne mine, que le manque de conformité dans l'ajuſtement ; & prétendit que le cordon bleu en faiſoit toute la difference. Voyez-vous, dit-il à ſon ami, comme ce Tailleur m'a trompé ; je lui ai donné tout ce qu'il a voulu ; cependant il n'a point fait tant de façons à mon habit qu'à celui de M. le Maréchal de ... cette petite machine brodée ſur ſon eſtomach, & cette bandouliere bleuë, tout cela reléve bien la bonne mine d'un homme.

Vous avez raiſon, dit l'autre, qui comprit d'abord que ſa dupe s'enferroit d'elle-même : vous avez raiſon, & je lui en dirai deux mots. En effet, le Tailleur fut mandé, & lorſqu'on ſe plaignit du manque d'uniformité, il répondit qu'il ne ſçavoit pas que Monſeigneur fût d'un rang à cela.

Cette réponſe choqua l'Etranger, qui prétendoit être en droit de tout. Son Mentor lui applaudit, & il fut réſolu de joindre le cordon bleu à ſon ajuſtement, & de faire faire une

croix de diamans proportionnée à la magnificence de l'habit.

Pendant qu'on travailloit à cette parure, on tâcha pour expedier plûtôt la bourſe de cet Etranger, de l'engager à faire quelque partie de jeu; mais il ne ſe trouva pas dans ce goût-là, il fut plus prenable du côté des femmes. Dès qu'on eût découvert ſon penchant, il fut réſolu qu'on n'en feroit pas à deux fois, & qu'on le plumeroit tout d'un coup.

Ainſi dès qu'il fut revêtu de ſa nouvelle dignité, on le mena tout brillant de ſes rayons chez une Dame qu'on lui dit être une Ducheſſe, chez qui il trouva bonne compagnie, & où on le gracieuſa fort; mais au plus fort de ſa joye la fête fut troublée par l'arrivée d'un Exemt, ou ſoi-diſant, & de dix ou douze Archers prétendus, qui après s'être fait ouvrir par force, entrérent d'un air d'autorité dans cette maiſon, & arrêterent notre Provincial de la part du Roy.

La Dame du logis dit qu'elle iroit le lendemain à Verſailles ſe plaindre de ce manque de reſpect; mais tout cela n'empêcha point qu'on ne mît

la main sur le colet à notre homme; & qu'on ne le fît monter dans un carosse que six Archers escortoient.

Dans cet état, il pria son Mentor de ne le point abandonner, & son Mentor s'étant rendu prisonnier avec lui fut mis dans le même carosse. On les mena dans une maison, qu'on lui fit croire être l'Hôpital des Chevaliers de l'Ordre, & on lui dit que c'étoit à la requisition de ces Messieurs, & parce qu'il avoit manqué d'aller prendre leur attache, formalité absolument necessaire, qu'on l'avoit fait arrêter. Il devoit être ruiné de cette affaire-là; dégradé pour jamais de ses titres, & puni même corporellement, du moins par une longue prison: il n'y avoit pas moyen de se tirer de ce mauvais pas.

Cependant son Mentor se souvint que celui qui présidoit alors dans l'assemblée, étoit de ses amis. Il demanda à lui parler, & après avoir allegué que l'Etranger ne sçavoit pas les us & coûtumes, & avoir mis toute son éloquence en usage pour obtenir sa grace; il fut résolu que pour cette fois on se contenteroit d'installer de nouveau le prétendu Cordon-bleu, de

confiſquer tout ſon étalage, comme étant de contrebande, & de le condamner à dix mille livres d'amende au profit de la communauté.

Cette Sentence prononcée, & le Mentor en queſtion ayant dit qu'il n'y avoit pas lieu d'en appeller, on ſe mit en devoir de l'executer, & après avoir dépoüillé le pauvre Etranger de tous ſes ornemens, & lui avoir fait prononcer à genoux quatre mots de latin, qui avoient du raport à l'affaire, on lui mit un autre cordon bleu, & une croix de diamans faux qu'on avoit fait faire exprès, & que l'on ſuppoſa tirer des Archives de l'Ordre. Les dix mille francs d'amende furent payez ſur lechamp, car le prétendu Mentor qui ſçavoit les affaires de l'Etranger, offrit de les aller chercher dans ſa caſſette, où il les avoit vûs quelques heures auparavant, & dont il vit le fond en les tirant.

Cette expedition faite, on laiſſa la pauvre dupe en liberté. Tous les prétendus Cordons-bleus ſe ſéparerent avec promeſſe de ſe retrouver pour partager tous ce butin, & le ſot Provincial revint fort déſolé à ſon Auberge. Son Mentor lui conſeilla de re-

tourner dans ſa Province, pour tâcher, par ſes épargnes, de réparer la perte qu'il venoit de faire; & par une générosité la plus grande du monde, qui pourtant n'étoit cauſée que par le déſir de le voir bien-tôt éloigné, de peur qu'un tour auſſi hardi ne vînt à ſe découvrir; il lui donna vingt piſtoles pour ſon voyage, & le conſola de ſes pertes par l'agrément qu'il avoit de pouvoir emporter chez lui des marques d'une dignité qu'on ne pouvoit plus lui diſputer, & qui illuſtroit toute ſa poſterité.

Repû de ces chiméres, notre Provincial retourna chez lui, perſuadé que celui qui l'avoit dupé, étoit le plus honnête-homme du monde, & le meilleur de ſes amis. A ſon arrivée chacun le félicita ſur l'honneur que le Roi lui avoit fait de lui donner le Cordon-bleu : mais ce compliment le mettoit fort en colere. Vous vous moquez de moi, répondoit-il à ceux qui le lui faiſoient : ce n'eſt point le Roi qui me l'a donné, je l'ai bien achetté, & il me coûte aſſez cher, ajoûtoit-il en ſoûpirant.

Bien des gens ne comprenoient point ce qu'il vouloit dire; mais en-

fin ceux qui prenoient le plus d'interêt en lui, le firent expliquer là-deſſus, & le firent convenir enſuite qu'il avoit été joliment dupé. On fit tout ce put pour découvrir les Auteurs de cette fourberie; mais il n'y eut pas moyen. On eut beau aller à l'endroit, où il avoit logé, & à ſon Auberge; perſonne ne lui put donner des nouvelles de ſon Mentor ni de ſes ſemblables, qui ne firent pas long-tems leur domicile au même lieu, & qui, à l'exemple de M. d'Outremer, changeoient de nom, & de pavillon, ſelon que l'occaſion le requéroit. Ainſi le pauvre Provincial en a été pour ſon compte.

Me voilà, Mademoiſelle, je crois, quitte avec vous; cependant comme vous pourriez peut-être vous imaginer que je n'aime pas les longues converſations avec le ſexe; & que d'ailleurs les hiſtoires qui ont quelque ſel, vous font plaiſir, je vai vous en ſervir encore d'une, & puis plus. Elle eſt encore arrivée à Paris, lieu du monde le plus propre pour les avantures.

Sous le dernier Regne, un Seigneur de la Cour fort connu par ſes sail-

lies, & ſon bel eſprit, alloit un jour à Verſailles, ſans ſuite, & ſans bruit, dans un de ces carroſſes ordinaires, où le public trouve des places pour ſon argent.

Il n'étoit pas fort paré. Un gros ſurtout de pinchina le couvroit depuis la tête juſqu'aux pieds, & ſa bonne mine ne ſupléoit pas beaucoup au défaut de l'ajuſtement. Dans cet équipage, & ſon chapeau enfoncé juſqu'aux yeux, il ſe rencoigna dans le fond du carroſſe, ſans faire la moindre attention ſur ſes compagnons de voyage. Mais quelque tems après frapé par laideur de celui, qui étoit préciſément vis-à-vis de lui, & ſentant peut-être tout d'un coup les promts effets de la ſympathie, il ne put pas s'empêcher de lier converſation avec lui, & après avoir débuté par lui demander ſon nom, ſon pays, & les raiſons qui l'engageoient à aller à Verſailles, il apprit que ce Provincial étoit un bon Gentilhomme d'Auvergne, qu'un procès obligeoit de venir du fond de ſa Province.

Il plaidoit contre les Fermiers du Domaine, & pluſieurs Arrêts donnez en ſa faveur prouvoient la juſtice de

ſa cauſe. Il s'agiſſoit d'un rembourſement de cent mille écus, que ſes Parties trouvoient le ſecret d'éluder depuis pluſieurs années, en faiſant naître incident ſur incident.

C'étoit pour en voir décider un au Conſeil, que le pauvre Auvergnac faiſoit de fréquens voyages à Verſailles; & il auroit fort riſqué de mourir ſans voir la fin de cet éternel procès, ſi le Seigneur en queſtion n'eût pris à cœur ſon affaire, & ne ſe fût déclaré ſon Protecteur, & ſon Solliciteur.

Après avoir écouté patiemment l'ennuyeux récit des diverſes chicanes que ce plaideur avoit eſſuyées: Le procédé de vos Parties eſt indigne, lui dit-il; je vois bien que vous manquez ici d'appui, & qu'ils abuſent de votre credit, & de votre foibleſſe: mais j'y mettrai ordre. Le Roi ne ſçait ſans doute rien de cela. Il eſt trop ennemi de l'injuſtice pour le ſouffrir. Venez-vous-en me trouver demain matin, je vous préſenterai à lui lorſqu'il ira à la Meſſe, & vous verrez que nous trouverons bien-tôt le ſecret de finir votre affaire.

L'Auvergnac, qui ne voyoit rien de

fort recommandable dans la perſonne de ce Seigneur, crut avoir affaire à quelqu'échapé des Petites-maiſons, ou tout au moins, à un Gaſcon outré, & voulant s'éclaircir là-deſſus, il lui dit: Mais, Monſieur, à qui m'adreſſerai-je pour avoir de vos nouvelles? Chez moi, répondit l'autre, je ſuis le Duc de.... & il ne vous ſera pas difficile de me trouver.

A ces mots le Plaideur mit le chapeau bas, le traitta de Monſeigneur, & tâcha de réparer toutes les incongruitez qu'il crut avoir faites. Point de façons, dit alors le Duc, mettez-vous à votre aiſe, & ſongez ſeulement à me venir trouver demain matin, je ne ſuis point amateur de complimens, j'ai envie de vous faire plaiſir. C'eſt de bon cœur, ainſi briſons là-deſſus. En diſant cela ils arriverent à la grille, & chacun tira de ſon côté.

Le Plaideur charmé de ſa trouvaille, n'eut garde de negliger les moyens de s'en prévaloir; & dès l'aube du jour, il alla dans l'anti-chambre du Duc, afin de ſe trouver à portée de le ſuivre chez le Roi. Le Duc parut fort aiſe de le rencontrer ſur ſon paſſage, & le prenant par la main, il le

mena dans la grande Gallerie que le Roi traverſe à la Chapelle, & dès que Sa Majeſté parut : Sire, s'écria-t'il en lui preſentant l'Auvergnac, voici un homme de condition, & de mérite, auquel j'ai en mon particulier des obligations infinies, qui eſt obligé de quitter ſa Province, & de conſommer ſon tems, & ſon argent à la pourſuite d'un procès que les Fermiers de votre Domaine, qui ſont ſes parties, trouvent le ſecret d'éterniſer par leurs chicanes, malgré tous les Arrêts qu'il a obtenus contr'eux, par leſquels ils ſont condamnez à lui reſtituer cent mille écus. En verité, Sire, l'injuſtice qu'on fait à ce bon Gentilhomme, eſt criante, & il y va de l'équité, & de la gloire de Votre Majeſté, de mettre ordre à cela.

Je le ferai auſſi, dit le Roi, & dès aujourd'hui. Effectivement, Sa Majeſté prit l'affaire à cœur, envoya chercher les Commiſſaires qui devoient la juger, & leur ordonna de donner prompte ſatisfaction à l'Auvergnac, & de faire ceſſer ſes plaintes.

Les Fermiers du Domaine reçûrent une mercuriale, que le Roi leur fit faire par le Miniſtre, & furent obli-

gez de payer ſur le champ les cent mille écus qu'ils devoient legitimement, & tous les dépens que leurs chicanes avoient cauſez.

Après que tout cela fut fait, & que le Duc en eut remercié le Roi, Sa Majeſté lui demanda quelles liaiſons il avoit avec cet homme dont il prenoit les interêts ſi fort à cœur. Nulle, dit le Duc, & je ne l'avois même jamais vû que l'autre jour qu'il ſe rencontra avec moi dans un caroſſe de loüage. Quoi! répondit Sa Majeſté, vous ne l'aviez jamais vû? & comment pouvez-vous donc lui avoir de ſi grandes obligations? Ah! Sire, s'écria alors le Duc, Votre Majeſté ne voit-elle pas bien, que ſans ce Magot-là, je ſerois le plus laid homme de la France? N'eſt-ce pas-là une aſſez grande obligation? Le Roi rit de l'imagination de ce Seigneur. On en plaiſanta beaucoup à la Cour, & la choſe vint enfin aux oreilles de l'Auvergnac, qui, en homme d'eſprit, ne fit pas ſemblant d'y faire attention, & ne parut occupé que de ſa reconnoiſſance.

Il alla quelques jours après à Paris, pour la témoigner à ſon bienfaic-

teur, qui s'y en étoit retourné. En arrivant à l'Hôtel du Duc, le Suiſſe lui dit que Monſieur dînoit en compagnie, & qu'il n'y avoit pas moyen de lui parler ; le Provincial inſiſta pour qu'on voulût bien l'annoncer, aſſûrant que M. le Duc ne ſeroit pas fâché de le voir. On ſe rendit à ſes inſtances, & il y eut effectivement ordre de le faire entrer.

Le Duc étant charmé de faire voir à ceux qui étoient avec lui en partie de plaiſir, qu'il y avoit quelqu'un de plus laid encore que lui, l'Auvergnac fut introduit dans la chambre où étoit la Compagnie, en préſence de laquelle il fit un diſcours très-éloquent ſur la généroſité du Duc, & ſur la reconnoiſſance qu'il auroit toute ſa vie pour ſes bontez, & à la fin de chaque période, il diſoit en le regardant : Monſeigneur, Dieu veüille vous conſerver la vûe.

Quand ſon diſcours fut fini, il prit congé du Duc, qui lui donna mille marques d'amitié, & qui, dès qu'il fut ſorti, s'applaudit encore qu'il l'emportoit ſur lui en laideur. Cela eſt vrai, dirent les Conviez ; mais quel but pouvoit avoir cet homme, en fai-

ſant à la fin de toutes ſes périodes des vœux pour que le Ciel vous conſerve la vûë. Le Duc qui n'avoit point pris garde à ce refrein, ordonna qu'on le rapellât.

On courut pour cela après lui, & quand on l'eut ramené, le Duc lui demanda quelle raiſon il avoit pour prier ſi ſouvent le Ciel, qu'il lui conſervât la vûë? C'eſt répondit l'autre, ſans ſe démonter, qu'il me ſemble, Monſeigneur, que ſi votre vûë s'affoibliſſoit, vous avez un nez qui ne ſeroit guéres propre à porter des lunettes.

Cette téponſe, quoiqu'un peu hardie, fut du goût du Duc, & plus encore de ceux qui étoient à table avec lui, qui ne furent pas fâchez de voir qu'on lui rabatoit un peu ſon caquet. Les uns, & les autres firent mille careſſes à l'Auvergnac, on lui fit donner un couvert, & on voulut à toute force qu'il fût de la partie. On tint table juſqu'au ſoir; & comme il avoit de l'eſprit, il contribua beaucoup à l'agrément du repas. Enfin il s'en retourna dans ſa Province comblé de biens, d'honneurs, & de gracieuſetez; & ce qu'il y a de particulier dans cette avanture, c'eſt qu'il ne dut tous

ces grands avantages qu'à ſon exceſſive laideur. Différent en cela de ce grand Conquérant, dont il eſt parlé dans l'Hiſtoire, qui fut employé par des gens qui ne le connoiſſoient pas, à fendre du bois, & qui dit à ceux qui le ſurprirent dans cette occupation tout-à-fait indigne de lui ; Je paye l'amende de ma mauvaiſe mine. Celui-ci ſçut la mettre à profit. Ainſi on peut bien dire que toutes les choſes de la vie ont deux faces. On a vû un Officier, à qui, dès qu'il entroit dans quelque aſſemblée de jeu, celui qui tenoit les cartes, donnoit un tribut, pour l'obliger de ſe retirer. Ainſi il n'avoit qu'à ſe preſenter, pour avoir une penſion, non pas annuelle, mais journaliere. Voilà ce qui s'appelle faire argent de tout.

J'ai l'honneur d'être....



XXXIV. LETTRE.

A MONSIEUR LE MARQUIS DU C.... à ſa Terre.

Le Cocuage, conte allegorique. Les deux amis trompez. Rondeau Marotique ſur les femmes. Cantate ſur l'amour & la raiſon. L'Enfant prodigue, ou le fils débauché.

MONSIEUR,

J'Avouë ma faute, & vous avez raiſon de m'accuſer d'avoir obmis la principale piéce dans ma Lettre du Cocuage. Pour la réparer, je vais vous donner l'Apothéoſe en queſtion. Que le terme d'Apothéoſe ne vous choque pas. Je conviens que ce n'eſt pas là une devotion bien placée, & qu'il y a de la folie à déïfier ainſi les vices les plus odieux. C'eſt cependant ce que faiſoient les anciens Romains, lorſqu'ils dreſſoient des Autels aux crimes & aux défauts, auſquels les humains ſont ſujets, & c'eſt ce qui ſe pratique encore dans certains païs lointains, où, ſi l'on en croit les relations, les hommes ſacrifient au Diable pour ſe

le rendre favorable & éviter d'en être battus. Quoiqu'il en ſoit, cette imagination toute biſare qu'elle eſt, a quelque choſe de réjoüiſſant, & cette folie eſt aſſez agréablement tournée. On prétend qu'un Cavalier chagrin de ce que ſa Maîtreſſe s'étoit mariée à un autre, compoſa cette piéce, & il y a toute apparence par l'adreſſe qu'il en fait. Vous en jugerez. Elle commence ainſi :

voltaire

L'APOTHEOSE DU COCUAGE.
Conte allégorique.

Jadis Jupin de ſa femme jaloux,
Par cas plaiſant fut pere de famille :
De ſon cerveau fit ſortir une fille,
Et dit : du moins celle-ci vient de nous.
Le bon Vulcain que la Cour Ethérée
Fit pour ſon dam l'époux de Cithérée,
Vouloit auſſi avoir quelque poupon ;
Car de penſer que le beau Cupidon ;
Que les amours, ornemens de Cithére,
Qui, quoiqu'enfans, profeſſoient l'art de plaire,
Fuſſent les fils d'un ſimple Forgeron,
Pas ne croyoit avoir fait telle affaire.
De ſon vacarme il remplit la maiſon.
Soins & ſoucis ſans ceſſe l'aſſiégerent,
Soupçons jaloux ſon cerveau travaillérent ;
A ſa moitié cent fois il reprocha
Son trop d'apas, dangereux avantage ;
Le pauvre époux fit tant qu'il accoucha

Par le cerveau. De quoi ? de Cocuage.
C'eſt là ce Dieu révéré dans Paris,
Dieu malfaiſant, la terreur des maris.
Dès qu'il fut né, ſur le chef de ſon pére
Il eſſaya ſa naiſſante colére.
Sa main novice imprima ſur ſon front
Les premiers traits d'un éternel affront.
A peine encore eut-il plume nouvelle,
Qu'au bon Hymen il fit guerre mortelle.
Vous l'euſſiez vû l'excedant en tous lieux,
Et de ſon bien ſe parant à ſes yeux,
Se promener de ménage en ménage,
Tantôt porter la flamme & le ravage:
Et de brandons allumez dans ſes mains
Aux yeux de tous éclairer ſes larcins.
Tantôt rampant dans l'ombre & le ſilence,
Le front couvert d'un voile d'innocence,
Chez un époux le matois introduit
Y fait ſon coup ſans ſcandale & ſans bruit:
La Jalouſie au teint ſombre & livide,
Et la Malice à l'œil faux & perfide
Guident ſes pas où l'Amour le conduit:
Nonchalamment la Volupté le ſuit.
Pour mettre à bout les maris & les belles,
De traits divers ſes carquois ſont remplis;
Fléches y ſont pour les cœurs des cruelles,
Cornes y ſont, pour les fronts des maris.
Or ce Dieu là malfaiſant ou propice
Mérite bien qu'on chante ſon Office;
Et par beſoin ou par précaution,
Il faut avoir à lui dévotion,
Et lui donner parfums & luminaire,
Soit qu'on épouſe, ou qu'on n'épouſe pas,
Soit que l'on faſſe, ou qu'on craigne le cas,
De ſa faveur on a toûjours affaire.

ENVOI.

O vous, Iris, que j'aimerai toûjours !
Quand de vos vœux vous étiez la maîtresse,
Et qu'un contrat trafiquant la tendresse
N'avoit encore aiservi vos beaux jours,
Je n'invoquois que le Dieu des Amours :
Mais à present, pére de la tristesse,
L'Hymen, hélas ! vous retient sous sa loi,
A Cocuage il faut que je m'adresse,
C'est là le seul en qui j'ai de la foi.

Je ne sçai si vous serez de mon avis ; mais je trouve que ce Poëme devroit avoir sa place parmi les Poësies gaillardes. Quoiqu'il en soit, comme c'est assez la coûtume de blâmer les femmes en gros, & qu'il se trouve même des gens assez charitables pour donner sous couleur d'amitié, des avis qu'on ne leur demande point, & dont souvent on se passeroit bien ; aussi arrive-t-il ordinairement que ces mouchards de ménages sont punis par le même endroit qu'ils employent à mortifier les autres. L'avanture suivante vous en convaincra.

Un Bourgeois d'une celebre Ville de Flandre (mes Mémoires ne marquent pas précisément l'endroit) alla un jour chez un Marchand de vin de ses meil-

leurs amis, & prétendit lui prouver ſa tendre amitié, par l'avis qu'il lui donna de l'infidelité de ſon épouſe.

Vous n'avez, lui dit-il, mon cher, qu'à obſerver votre femme dès cet après-midi, & lorſqu'elle ſera ſortie me venir trouver, afin que je vous conduiſe en lieu où vous en ſerez pleinement convaincu. Ce qui fut dit, fut fait; & la femme ſortie, nos deux amis furent dans un de ces honnêtes endroits qu'une femme n'oſeroit nommer. Ils debutérent par demander du brandevin & de la biére: après quoi ils propoſerent à la maîtreſſe du logis de leur faire venir des Demoiſelles.

La venerable Matrône leur demanda auſſi-tôt s'ils étoient gens à faire de la dépenſe; auquel cas, dit-elle, j'en ai ici deux dans la chambre voiſine, qui ſeroient dignes d'être preſentées à un Roi. Nos bourgeois ayant accepté le parti, on fit venir les deux belles. Mais quel fut l'étonnement de ces deux Marchands, lorſque chacun d'eux y rencontra ſa femme! Ils reſterent quelque tems immobiles ſans parler; ils ſe regarderent l'un l'autre: après quoi ſe voyant tous deux logez à même enſeigne, ils ſongérent à ſe

venger de concert, & firent pour cela ligue offenſive & défenſive.

Leur premiere démarche fut de prendre un caroſſe, dans lequel ils jetterent les deux Dames, qu'ils firent conduire au lieu où l'on met ordinairement les Dames d'une vertu délabrée, & où ces deux là devoient reſter par proviſion juſqu'à la déciſion de leur procès. Ce qu'il y a de plus plaiſant, c'eſt qu'elles en intenterent un dans toutes les formes à leurs maris, auſquels elles demandoient des réparations. Leur Avocat, habile chicaneur, prétendoit qu'elles n'étoient allées dans cette maiſon qu'à deſſein d'y ſurprendre leurs maris, qui vouloient fort mal-à-propos leur faire porter la peine d'un crime dont ils étoient ſeuls coupables; que l'intention dans laquelle ils étoient venus, n'étoit point douteuſe; puiſqu'il étoit sûr qu'ils avoient demandé des femmes; que les leurs n'avoient point été trouvées avec des hommes; *Ergo*, il concluoit que c'etoit eux; & non pas elles, qu'il falloit punir, & l'on croyoit dans le tems de cette avanture, que l'adreſſe de cet Avocat, jointe au penchant que les Juges

ont naturellement à favoriſer le beau ſexe, pourroit bien donner gain de cauſe à ces belles, malgré toutes les raiſons que l'Avocat des maris pouvoir alleguer, qui étoient d'autant plus ſolides, qu'elles étoient conformes à la verité.

Je n'ai pas ſçû la fin cette affaire, ſinon qu'il vint une troiſiéme Inſtance de la part de l'honnête maiſon contre les maris & leurs femmes, prétendant que c'étoit mal-à-propos que les uns & les autres la qualifioient de mauvais lieu, & on demandoit des preuves ou des réparations là-deſſus, avec des dépens & interêts. Enfin cette complication de procedures donna pendant un tems une ſcéne très-réjoüiſſante au Public; mais ce qui réjoüiſſoit le plus, c'eſt que M. le donneur d'avis s'étoit juſtement trouvé dans le cas dont il avertiſſoit ſon ami. Il étoit bien payé de ſon indiſcret avis.

Il ſeroit à ſouhaiter que cette avanture jointe à celle qui arriva au corbeau en pareille occaſion, pût corriger ces gens ſi promts à rendre des ſervices dont on ſe paſſeroit très-fort, & ſouvent ſi peu ſecourables dans les choſes veritablement néceſſaires. Le

pauvre Marchand de vin vivoit content avec ſa femme, & il a été malheureux pour le reſte de ſes jours par l'indiſcretion de ſon confrere. Cela n'étoit-il pas bien cruel ? Pour moi, je crois que c'eſt ce qui donna lieu à un Critique de faire le rondeau ſuivant en ſtile marotique, à l'honneur de la plûpart des femmes.

Que femme naît habile pour le mal !
Dans l'âge ſeul quatre fois triénal,
Plus elle en ſçait que le plus grand Génie ;
Qui vieilliſſant ſur l'art de la Magie,
Auroit acquis de ſçavoir maint quintal.
Ses beaux yeux ſont de naufrage un fanal ;
Non de ſalut. Rien au cœur déloyal
N'eſt plus Siréne en ſa douce harmonie
Que femme.

Dans ſon maintien pleine d'hypocriſie,
De la vertu n'a que ſuperficie ;
Et dit pourtant que c'eſt ſon principal.
Homme prudent, ne vous y fiez mie :
Car n'eſt plus beau ni plus traître animal,
Que femme.

Une piéce de cette nature eſt un paſſe-port pour être bien reçû du beau ſexe. Que vous en ſemble ? Pour moi je crois qu'il y a d'honnêtes gens partout, & par conſéquent bien des femmes vertueuſes. A la verité je ſuis fort

du ſentiment de la femme d'Orgon dans le Tartuffe, je ne fais pas grand cas de ces vertus hériſſées d'ongles & de griffes ; & les femmes qui font le plus de vacarme ſur le chapitre de l'honneur, ne ſont pas, à mon avis, celles qui en ont le plus. Il en eſt de cela comme de la bravoure chez les hommes. Un veritable brave ne ſe vante point. Il paroît toûjours de ſang froid, pendant qu'un poltron vous étourdit par ſes fanfaronades.

Ce qui cauſe ſelon moi les plus grands deſordres de la vie, eſt que l'on ne conſulte ni la Religion, ni la raiſon. On ſe laiſſe entraîner fort volontiers aux paſſions qui nous dominent ; &, ſi on commence à ſe ſervir de la raiſon, c'eſt toûjours ſur le retour, encore ſe trouve-t-il ſouvent de vieux foux, qui, à l'imitation des jeunes gens, font gloire de leur folie. C'eſt peut-être ce qui a donné occaſion à une cantate intitulée, la Raiſon & l'Amour, où on les fait raiſonner ainſi :

La Raiſon & l'Amour
Diſputoient l'autre jour,
Qui pourroit remporter la gloire
D'être de Liſis le vainqueur.

L'une ébranloit l'esprit, l'autre ébranloit le
cœur,
Mais aucun n'emportoit une pleine victoire.
Pour terminer ce differend,
A Lisis remettons l'affaire,
Dit l'Amour, je veux seulement
A ses yeux presenter ma Mere :
Montrez-lui Minerve, & nous verrons alors
Qui des deux sçaura mieux lui plaire
Pour le gagner. Bornons-là nos efforts.
Venus ne paroît que de charmes,
Que de piéges pour gagner un cœur !
Est-il d'assez fortes armes
Pour combattre sa douceur ?
Les Jeux, les Ris & les Graces
Brillent par tout sur ses traces :
Tout y plaît jusqu'aux soûpirs.
Ici d'une aîle legere
Voltigent mille Plaisirs.
Des Amours être mére
C'est l'être des Desirs.
Mais quel éclat admirable
Frape mes regards surpris !
C'est vous, Minerve adorable,
Vous remporterez le prix.
Quelle gloire triomphante !
Quelle Majesté brillante !
Quels attraits pleins de bonté !
Vous faites Roi qui vous aime,
Et joignez au Diadéme
La belle immortalité.
Voyez, voyez, Lisis ; mais sa vûë insensée
Ne peut considerer des biens si précieux,
Des regards de Venus son ame empoisonnée
Brûle d'un feu séditieux.
Venus occupe seule, & son cœur & ses yeux
L'Amour victorieux

Vant

Vante ſur l'heure
Son grand crédit.
La Raiſon pleure,
Et l'Amour rit;
La Raiſon pleure,
Et l'Amour rit.
Mais enfin, dégouté d'une extrême molleſſe
Liſis reconnoît ſon erreur.
Plein de honte pour la baſſeſſe,
Où l'engloutiſſoit ſon vainqueur;
Il l'abandonne & ſans reſerve,
Rompant ſes indignes fers,
Il court, il court à Minerve,
Qui le reçoit à bras ouverts.
Auſſi ſur l'heure
La Raiſon rit,
Et l'Amour pleure
Plein de dépit.
La Raiſon rit,
Et l'Amour pleure.
Que la Raiſon triomphe chaque jour:
De Minerve aſſûrons le legitime empire;
Mais uniſſons ſi bien la Raiſon & l'Amour
Que nous les faſſions tous deux rire.

Je crois, Monſieur, que cela n'eſt pas fort aiſé. J'ai cependant connu un homme qui ſe piquoit d'avoir attrapé ce rare ſecret. Il eſt mort comme il a vêcu, c'eſt-à-dire, qu'il croyoit avoir raiſon en tout ce qu'il faiſoit. Erreur fort commune au ſiécle où nous vivons. C'eſt ce qui lui a mérité l'Epitaphe que vous allez voir.

Ci gist un homme incomparable
De tout le monde regretté.
Jamais de rien trop entêté.
Toûjours Convive infatigable,
Il fut d'un caractére aimable,
Et tout paitri de volupté.
D'une douce societé,
Et d'un tour d'esprit agréable.
Né pour la joie, il l'aima fort.
Selon lui, personne n'eut tort.
Il en a laissé la maxime.
Gens devots, apprenez de lui
A ne pas tomber dans le crime
De juger toûjours mal d'autrui.

On prétend que cette Epitaphe n'est pas nouvelle, & qu'on l'a appliquée à plusieurs personnes de même génie & de même caractére. Mais que nous importe? le sel qui y est répandu, vous pourra plaire, & cela me suffit. Je sçai d'ailleurs que vous aimez les critiques fines, il faut donc vous servir d'un plat qui soit à votre goût. C'est ce que j'ai crû faire. Passons à present à quelque chose de plus serieux. Lisez la Piéce suivante, & m'en donnez votre avis.

LE FILS DE'BAUCHE'.

Tiré du 15. *Chapitre de S. Luc.*

Un homme avoit deux fils : le plus jeune des
deux
Débauché, d'une humeur legére,
Des plaiſirs défendus faiſoit ſa ſeule affaire ;
Et dans la maiſon de ſon pere
Il ſe trouvoit contraint & malheureux.

Pouſſé par ſon libertinage
Il va trouver ſon pere & le fait convenir
De lui donner le bien qui ſur ſon heritage
Devoit un jour lui revenir.
Le pere en fit donc le partage.
Content & maître de ſon bien,
Il part pour un païs bien éloigné du ſien.
En ce païs, ſans regle & ſans prudence
Il s'abandonne au gré de ſes deſirs,
A tous les criminels plaiſirs.
Rien n'égaloit ſon luxe & ſa dépenſe ;
Et de ſa prodigalité,
Il faiſoit ſa felicité.

Cela ne dura pas, & bien-tôt cette vie
Fut de la pauvreté ſuivie.
Bien-tôt tout l'abandonne, argent, plaiſirs,
amis,
Tout le quitte à la fois, tout diſparoît bien
vîte ;
Et c'eſt le triſte état où ſa folle conduite
Irréparablement l'a mis.
La famine de plus ſurvint en ce païs.
Dans cette extremité preſſante & déplo-
rable,

Le malheureux que la miſére accable,
Pour paître les pourceaux, n'ayant rien à manger,
Se vit contraint de s'engager.
Trop heureux, trop heureux encore!
S'il eût pû ſe remplir des dégoûtans morceaux
Dont on nourriſſoit les pourceaux;
Mais à la faim qui le dévore
Perſonne ne veut ſeulement
Accorder ce ſoulagement.

Réflechiſſant un jour ſur ſa miſére extrême,
Les yeux en pleurs, preſqu'expirant,
Enfin il revint à lui-même.
Combien de gens, dit-il, en ſoûpirant,
Combien de gens aux gages de mon pere,
Ont tous les jours abondamment du pain!
Malheureux que je ſuis! & moi je meurs de faim!
Mais voici ce que je veux faire.
J'irai le retrouver ce pere courroucé,
Qui m'aimoit tant, que j'ai tant offenſé,
Et par mon repentir ſincere,
Par mes pleurs, mes ſoûpirs j'eſpére
Qu'enfin il ſe verra forcé
D'appaiſer ſa juſte colére.
Dans ce deſſein il ſe mit en chemin,
Et pour jamais quitta ces triſtes lieux enfin.
Il ne s'arrêta pas, & ſon impatience
Lui fit hâter ſes pas & faire diligence.
Touché de ſon état, d'auſſi loin qu'il parut
Le pere à ſon fils accourut.
Il ſe jette à ſon coû, le baiſe, le careſſe.
Mais ſon fils tout en pleurs embraſſant ſes genoux:
Je ne mérite pas ces marques de tendreſſe;

Mais plutôt les effets de tout votre courroux,
Mon pere ; & j'ai péché, dit-il, je le confeſſe,
Contre le Ciel & contre vous.
De ma conduite criminelle,
Toûjours le déplaiſir en moi ſe renouvelle :
Et je ſçais qu'en l'état où mes pechez m'ont mis,
Je ſuis indigne helas ! du nom de votre fils :
Auſſi je ne viens pas en reprendre la place.
Mais faites-moi le même traîtement
(Si toutefois je puis eſperer quelque grace)
Qu'à l'un de vos eſclaves ſeulement ;
C'eſt tout ce que vous demande.
En vous ſervant comme eux, je paſſerai mes jours,
Et cette grace encor ſera pour moi trop grande.

Le pere ſans répondre à ce touchant diſcours,
Parle à ſes eſclaves, ordonne
Que l'on porte & que l'on donne
A ſon cher fils de langueur abbatu
Une robe ſemblable à celle
Dont il étoit autrefois revêtu,
Avant qu'il eût quitté la maiſon paternelle.
Qu'on lui donne de plus un anneau, des ſouliers,
Et pour orner ſes mains, & pour couvrir ſes pieds.
Amenez le veau gras, tuez-le, qu'on l'apprête,
Dit-il, puiſqu'en cet heureux jour
Mon fils eſt enfin de retour,
J'en veux ſolemniſer la fête.

Ce fils qui m'est si cher, & que j'avois perdu ;
Par un bonheur inattendu,
Bonheur dont j'ai l'ame ravie,
Est retrouvé, nous est rendu ;
Il étoit mort, il est de retour à la vie.

Après ce bonheur donc, & si rare & si doux ;
Bannissons la tristesse, & réjoüissons-nous.
Pendant qu'il s'occupoit à faire bonne chére ;
Le fils aîné qui revenoit des champs,
Entendit un concert de voix & d'instrumens.
Cette fête extraordinaire,
Dont il ne sçavoit pas la cause, le surprit ;
Il s'en informe, un esclave lui fit
Du sujet de la fête un fidele recit.
Ce récit qu'on vient de lui faire
Excite son dépit, il ne veut point entrer.
Ce dépit est si grand qu'il le fit murmurer
Du bon accüeil fait à son frére.

Son pere vint à lui, l'invite tendrement
De venir prendre part au divertissement.
Mais il lui répondit : Après tous mes services ;
C'est me traiter bien durement,
Mon pere ; & c'est assûrément
La plus grande des injustices.
Je ne vous ai jamais abandonné,
J'ai fait toûjours, à vos ordres fidele,
Ce que vous m'avez ordonné.
Mais malgré mes soins & mon zéle,
Et quoique votre fils aîné,
Vous ne m'avez pourtant jamais donné
Un chevreau seulement pour faire
Avec mes amis bonne chére.
Mais dès que celui-ci revient, se montre à vous,
On ne peut voir un traitement plus doux

Il eſt l'objet de toutes vos careſſes,
De vos faveurs, de vos largeſſes ;
Et pour bien celebrer ſon retour aujourd'hui,
Vous tuez le veau gras pour lui.
Pour lui, qui cependant dans le libertinage
A diſſipé le bien qu'il avoit emporté,
Qu'il tenoit de votre bonté,
Et qui n'en a fait d'autre uſage,
Qu'à contenter ſa folle vanité,
Son luxe & ſon impureté.

Le pere repartit : Votre courroux me bleſſe ;
Mon fils, appaiſez-vous ; pourquoi
Douter pour vous de ma tendreſſe ?
Vous êtes toûjours avec moi ;
Tous mes biens ſont à vous, vous en êtes le maître,
Avec moi faites donc paroître
Votre joie en cet heureux jour,
Où votre frere eſt de retour.
Uniſſons-nous, faiſons éclater notre joie ;
Puiſque le Ciel nous le renvoïe.
Votre frere & mon fils que nous avions perdu,
Par un bonheur inattendu,
Bonheur dont j'ai l'ame ravie,
Eſt retrouvé, nous eſt rendu :
Il étoit mort, il eſt de retour à la vie.

Je ſuis .....



XXXV. LETTRE.

A Madame la Baronne des Rosiers, à Paris.

Le Triomphe de la Vertu ſur l'Amour déreglé. Hiſtoire Angloiſe.

MADAME,

Vous me demandez un exemple d'une vertu parfaite, &, comme l'on dit, d'une vertu à toute épreuve. Je vais, pour vous obéïr, vous en fournir un, que peu de gens auroient le courage d'imiter. Vous ſçavez que l'Angleterre a été de tout tems un pays fécond en Héros, & en Héroïnes : c'eſt de ce pays que je tire l'exemple que je veux vous propoſer, & que toutes les Dames devroient prendre pour modele.

Edoüard Roi d'Angleterre, Pere de ce fameux Edoüard, qui ſous le nom de Prince de Galles, vainquit les François près de Poitiers, & prit le Roi Jean priſonnier : Edoüard, dis-je, Pere de cet Edoüard, qu'il avoit eu de ſon premier mariage avec la fille

du Comte de Hainaut, eut à soûtenir une longue guerre, non seulement contre les François; mais encore contre les Ecossois ses voisins; qui le voyant occupé, tâcherent de se rendre maîtres d'une partie de ses Etats; ce qui obligea le Roi d'envoyer le Général Guillaume de Montaguë, avec un corps de troupes considerable, pour veiller à la sûreté de ses frontieres.

Montaguë y pourvût suffisamment, repoussa les ennemis, fortifia Rosambure, & mérita, par mille belles actions, le tître de Comte de Salisburi, que Sa Majesté lui donna, joignant à cette récompense celle de le marier avec la fille de son premier Ministre, qui étoit une des plus belles personnes de sa Cour. Quelques jours après son mariage, le Roi l'envoya en Flandre avec le Comte de Suffolk. Ce voyage n'eut pas un succès heureux. Car les deux Comtes furent pris par les François, & conduits en France, & ce qu'il y eut encore de fâcheux, c'est que les Ecossois profitant de ce malheur, & sçachant que le Comté de Salisbury étoit sans défense, coururent promtement l'assieger, & mirent une armée

ſur pied avec laquelle ils prétendoient pénétrer bien avant dans l'Angleterre ; mais ils furent obligés de décompter, car le Comte avoit laiſſé les choſes en ſi bon état, & donné de ſi bons ordres en partant, que la garniſon les repouſſa avec une perte conſiderable.

Le Roi qui fut en même tems averti de cette irruption, partit avec une armée pour venir au ſecours de la place, & eut le plaiſir d'apprendre en chemin, que le ſiége étoit levé, & que ſon ſecours n'étoit plus néceſſaire. Cependant, comme Sa Majeſté étoit déja aſſez proche, elle ne voulut point retourner ſur ſes pas, ſans voir la Comteſſe de Saliſbury, & lui faire compliment ſur l'allarme que les Ecoſſois lui venoient de donner : mais, hélas ! que cette politeſſe lui coûta cher !

La Comteſſe avertie de l'honneur que le Roi lui vouloit faire, & du deſſein qu'il avoit eu de la ſecourir, vint au devant de ce Prince, ſuivie de ſes Dames, & eſcortée par les vaillans hommes qui l'avoient ſi bien défenduë. Elle avoit eu ſoin de ſe parer de tout ce qu'elle avoit de plus précieux, & cette parure jointe à la joye d'avoir

échapé au péril dont elle avoit été menacée, donnoit un nouvel éclat à sa beauté, qu'un air de modestie & de pudeur relevoit sur tout infiniment.

Ce fut ainsi qu'elle se presenta aux yeux d'Edoüard, qui la trouva plus belle que tout ce qu'il avoit jamais vû, & bien plus redoutable que ne l'auroient été les François, & les Ecossois, quand même ils auroient joint toutes leurs forces ensemble; & qui après les premieres civilitez, lui dit de l'air du monde le plus gracieux: Je crois, Madame, que sans armer tous ces braves gens, qui vous ont si vaillamment défenduë, il vous auroit suffi de vous placer sur les remparts du Château; vos ennemis respectant vos charmes, n'auroient jamais osé l'attaquer, & vous auriez du moins fait plus d'impression sur leurs cœurs, que leurs armes n'en auroient fait sur la place.

Sire, répondit alors la Comtesse en rougissant, je ne crois pas que j'eusse été fort en sûreté dans l'endroit où Votre Majesté trouve que j'aurois dû me placer, & la maniére dont les Ecossois ont battu pendant

plus de douze heures ce Château, dans lequel ils ſçavoient que j'étois, marque bien qu'ils avoient dépoüillé tout ſentiment d'humanité, & que je n'avois rien à attendre de leur courtoiſie.

Le Roi connut par cette réponſe de la Comteſſe, qu'elle étoit bien aiſe de tourner la converſation d'un autre côté, que celui de la galanterie. Ainſi admirant ſa ſageſſe, & ne voulant pas lui faire de la peine : Allons, lui dit-il, Madame, allons au Château voir les brêches que nos ennemis y ont faites, où il ſera peut-être plus aiſé de remedier, qu'à celles dont je vois bien que vous ne voulez pas vous appercevoir.

La Comteſſe avoit fait préparer un magnifique repas, qui fut ſervi dès que Sa Majeſté eut mis pied à terre, mais duquel ce Monarque ne mangea preſque point, tant il étoit occupé du mérite de cette Belle, & des combats que cette paſſion naiſſante livroit à ſon cœur; car outre qu'il prévoyoit beaucoup de difficulté à gagner celui de la Comteſſe, il trouvoit même que la généroſité lui défendoit de l'attaquer, & de ſe ſervir de ſon

autorité, pour ſéduire la femme d'un homme, dont les ſervices méritoient une toute autre récompenſe, & qui étoit actuellement dans les fers de ſes ennemis. Irai-je aggraver ſes peines, diſoit-il en lui-même, en lui ôtant la ſeule choſe qui peut les adoucir ? Non, je ne puis y conſentir. La vertu de la Comteſſe, doit dans cette occaſion, m'aider à rapeller la mienne, & me fortifier contre l'impreſſion que ſes charmes ont fait ſur mon cœur.

Il en étoit-là, lorſque la Comteſſe ſurpriſe de ſa rêverie, & chagrine de ce qu'il ne mangeoit pas, s'imaginant que c'étoit, peut-être, parce que le régal n'étoit pas à ſon goût, lui en fit des excuſes, & lui dit d'un air modeſte & déconcerté, qu'elle avoit fait de ſon mieux; mais que n'étant pas accoûtumée à avoir un ſi grand Monarque à ſa table, Sa Majeſté devoit avoir la bonté de l'excuſer, ſur tout dans un tems, où les déſordres d'un ſiége en avoient beaucoup cauſé dans ſon eſprit & dans ſa maiſon.

Ce n'eſt pas-là ce qui me fait de la peine, répondit le Roi en ſoûpirant; & c'eſt du déſordre de mon cœur, ajoûta-t'il à demi-bas, dont je dois

me plaindre. La Comtesse peu accoûtumée aux discours de galanterie, n'entendit point ce que celui-là vouloit dire, & croyant que le Roi étoit indigné de l'entreprise que les Ecossois avoient osé tenter, lui representa humblement, que Sa Majesté devoit oublier cette injure, se contenter de sa victoire, & se réjoüir de ce qu'elle n'avoit pas coûté beaucoup de sang.

Ah! Madame, dit alors le Roi en quittant la table, & en conduisant la Comtesse près d'une fenêtre; je n'y puis plus tenir; ma vertu est à bout, elle a assez combatu contre le mal que je souffre, & auquel vous seule pouvez remedier. Ah! Sire, s'écria cette belle Dame toute éperduë, croïant qu'effectivement le Roi sentoit quelque vive douleur, que Votre Majesté m'aprenne promtement son mal, & s'il ne faut que mon sang pour la soulager, je suis prête à le donner jusqu'à la derniere goute, pour la conservation de mon Souverain, de mon bienfaicteur, & de mon liberateur.

Il n'est pas question de votre sang, répondit le Roi avec précipitation, il m'est trop cher pour que je voulusse l'exposer à être versé, ni votre

perſonne au moindre péril ; il ne s'agit que de votre pitié ; & s'il eſt vrai que vous ſouhaitiez ma conſervation, il faut qu'un peu de tendreſſe repare le mal que vos yeux m'ont fait. La générosité même vous y engage : je ſuis venu ici pour vous défendre contre des audacieux qui avoient oſé vous attaquer ; & pour prix de ma bonne volonté & de mes ſervices, je me trouve moi-même défait, & vaincu par la force de vos charmes. Cela n'eſt-il pas contre le droit des gens, & ne deviez-vous pas un peu mieux ménager un Prince, auquel vous croyez avoir quelqu'obligation, & qui a toujours regardé votre famille avec diſtinction : mais enfin, puiſque le mal eſt fait, n'eſt-il pas naturel que je remonte juſqu'à ſa cauſe pour y trouver du reméde? & pourriez-vous avoir la cruauté de me le refuſer, ſçachant que ma vie en dépend ? Il auroit pû continuer encore long-tems ſur le même ton, & la Comteſſe étonnée n'auroit pas ſongé à l'interrompre, s'il ne ſe fût interrompu lui-même pour lui dire d'un air paſſionné : Eh quoi, Madame, vous ne répondez point ! prononcez, s'il vous plaît, car c'eſt

de votre belle bouche que j'attends l'Arrêt de ma vie, ou de ma mort, & c'eſt votre oüi, ou votre non qui doit en décider.

J'avouë, Sire, dit alors la Comteſſe, que le diſcours de Votre Majeſté me cauſe une ſi grande ſurpriſe, que ne ſçachant comment la bien marquer, je n'ai pû prendre d'autre parti que celui du ſilence, que je garderois encore, ſi Votre Majeſté ne m'ordonnoit de le rompre. Non, Sire, je ne puis revenir de mon étonnement : Quoi! ſe peut-il faire que dans un même jour vous vouliez mêler tant d'outrage à tant de bonté, & me faire acheter aux dépens de mon honneur celui que je reçois de la viſite que Votre Majeſté a bien voulu me faire : Avez-vous oublié, Sire, combien toute ma famille vous a été dévoüée, & votre grand cœur vous permet-il de ſonger à ſéduire l'épouſe d'un homme qui eſt actuellement dans les fers de vos ennemis? Ah! laiſſez-moi pleurer la perte de ſa liberté; laiſſez-moi pleurer ſon abſence, ſans aggraver ma douleur par des propoſitions que je n'écouterois pas avec la même modération, ſi tout autre que mon Sou-

verain avoit oſé me les faire.

Cependant, Sire, tout Souverain que vous êtes, votre pouvoir eſt limité, & puiſque Votre Majeſté me demande une réponſe poſitive, j'aurai l'honneur de lui dire, ſans ſortir du profond reſpect, que je lui dois, qu'elle peut, ſi elle veut, m'ôter la vie, & me priver de tout ce qu'elle peut avoir d'agréable : mais qu'elle ne pourra jamais me faire perdre cette innocence, ſans laquelle la vie, & la fortune me ſeroient en horreur, & qui peut ſeule me conſoler de tous les malheurs dont votre colere pourroit m'accabler. Mais, que dis-je, Sire ? mon innocence pourroit-elle exercer la colere de Votre Majeſté, & ne devriez-vous pas au contraire m'en faire reſſentir les effets, ſi vous trouviez en moi les foibleſſes que Votre Majeſté ſemble aujourd'hui y chercher ? Oüi, Sire, la qualité de pere de vos ſujets, les ſervices de mes Proches, ceux de mon Epoux, ſa captivité, tout vous engageroit à me faire châtier, ſi j'étois capable de deshonorer les uns en manquant de fidelité à l'autre. Auſſi veux-je croire que ce n'a été que pour m'éprouver que Votre

Majesté m'a parlé comme elle vient de faire, mais cette épreuve est toûjours très-mortifiante pour moi, puisqu'elle me marque un doute sur ma vertu.

Ainsi, Sire, de quelque maniere que je puisse tourner la chose, je ne trouve que des objets d'affliction, & de mortification dans le discours de Votre Majesté, & il n'en faloit pas davantage pour troubler la joye que sa presence, & la fuite des ennemis avoient pû répandre dans mon ame. Je vois bien qu'il faut que ce jour, commencé dans la crainte, & dans les horreurs d'un siége éclairé par le grand feu qu'on a fait sur nous, finisse tristement, & qu'il soit marqué entre les jours les plus malheureux de ma vie. Aussi ne convient-il point à la femme d'un pauvre Captif d'abandonner long-tems son cœur à la joye. Je me reproche les momens que je puis y avoir donnez aujourd'hui, & Votre Majesté m'en punit bien sévérement.

La Comtesse laissa couler quelques larmes dans cet endroit, & le Roi touché de sa douleur, enchanté de ses charmes, & plus encore de sa vertu,

passa sans lui rien répondre dans l'apartement qui lui avoit été préparé, & fut y cacher le désordre dans lequel le discours modeste & spirituel de la Comtesse venoit de le jetter. Il admiroit la solidité de ses réponses, sa fermeté, & ne pouvoit s'empêcher de trouver qu'elle avoit raison, & de convenir en même tems que la sienne étoit fort égarée.

Il fit tout ce qu'il pût pour la rapeller, & passa le reste du jour, & la nuit suivante dans les combats les plus cruels du monde. Enfin ne pouvant ni vaincre sa passion, ni se déterminer à la contenter par des violences criminelles, il crût que le parti de la fuite étoit le plus convenable à prendre : ainsi il donna promtement les ordres nécessaires pour son départ, & ne voulut voir la Comtesse qu'au moment qu'il monta en carosse.

Ce fut alors qu'en lui disant adieu, il la conjura d'avoir pitié de lui, & de réflechir un peu sur ce qu'il lui avoit dit la veille ; à quoi cette vertueuse personne répondit, qu'elle feroit toûjours des vœux pour que Sa Majesté triomphât de ses ennemis, extérieurs, & intérieurs.

Pendant que ce Monarque s'éloignoit d'un lieu qui lui avoit été si fatal, & qu'il rouloit du côté de Londres, l'esprit occupé de sa nouvelle passion, & des moyens de pouvoir ou la vaincre, ou la satisfaire, la Comtesse reçût un Courier qui lui aporta la triste nouvelle de la mort de son mari, qui étant enfin sorti des fers des François, étoit tombé malade en venant rejoindre sa chere épouse, & étoit mort en chemin.

La Comtesse pleura amérement sa perte, & après avoir donné à sa douleur tout le tems que son accablement ne lui permettoit pas d'employer à autre chose, elle songea à regler ses affaires, & à retourner dans la maison du Comte de Varuccio son pere. Car, comme elle n'avoit point eu d'enfans, le Comté de Salisbury devoit retourner au Roi.

Ce Monarque voyant revenir à Londres la personne du monde qui lui étoit la plus chere, s'imagina que la fortune se mêloit de ses affaires, & flatté par de nouvelles espérances, cessa de combatre une passion qui causoit un si grand trouble à son ame. Mais la conduite de la Comtesse lui

fit bien-tôt perdre ſes vaines eſpérances; car dès qu'elle lui vit prendre les mêmes maniéres qu'il avoit euës à Saliſbury, elle lui retrancha toutes les occaſions de la voir, & ſe condamna volontairement à une retraite, à laquelle ſon état de veuve ſervoit de prétexte, mais qui ne convenoit guéres à une Veuve de vingt-ſix ans qui étoit plus belle que les Amours.

Le Roi pénétra d'abord ſon intention, fit tout ce qu'il pût pour l'engager à paroître dans le monde, & donna pour cela les fêtes les plus galantes; mais il n'eut jamais le plaiſir de l'y voir briller, & rien ne fut capable de la faire ſortir de la maiſon de ſon pere, qui, comme premier Miniſtre, faiſoit ſa réſidence à Londres, & chez lequel cette belle perſonne ſe tenoit cloſe, & cachée.

Une conduite auſſi ſage, & auſſi reguliére, ne fut point du goût du Roi, qui laſſé d'une ſi longue réſiſtance, ſentit enfin que ſa vertu l'abandonnoit, & qui, par le conſeil d'un Confident plus intereſſé que ſcrupuleux, réſolut de s'abandonner aveuglément à ſa paſſion. Il voulut pour-

tant, avant d'en venir aux derniéres extrêmitez, tenter encore les priéres, & faire le personnage de supliant : c'est pourquoi il écrivit la Lettre suivante.

EDOUARD ROI D'ANGLETERRE,

à la Comtesse de Salisbury.

MADAME,

» SI vous voulez vous donner la
» peine de faire attention sur la
» naissance de ma passion, sur son ac-
» croissement, sur tout ce que j'ai fait
» pour la vaincre, ou du moins pour
» vous la cacher, sur sa constance, &
» sur la violence où elle est presen-
» tement, je suis sûr que votre cruauté
» aura lieu d'être assouvie, & qu'elle
» fera place à la pitié ; puisqu'en-
» fin, quelqu'offense que je puis vous
» avoir faite, j'en suis cruellement pu-
» ni, & vous pleinement vengée. Ces-
» sez donc de fuir comme un ennemi
» redoutable, un Prince malheureux,
» & soûmis, qui n'est coupable à vo-
» tre égard que par un excès de ten-
» dresse ; & cessez enfin de désesperer

» par vos rigueurs le fidéle, & déso-
» lé EDOUARD.

Le Confident du Roi fut chargé de porter cette Lettre à la Comtesse, qui après l'avoir lûë lui dit sans s'émouvoir: Je vous prie, M. de vouloir bien dire au Roi, que Sa Majesté peut s'épargner la peine de m'écrire sur cette affaire, puisque la réponse que je lui fis au Château de Salisbury est la seule que je lui puis donner là-dessus. Ce fut-là tout ce que le Confident pût obtenir.

Le Roi mécontent de ce message, & ne sçachant plus comment s'y prendre, lui ordonna d'aller chercher le Comte de Varuccio Pere de la Comtesse, qui prompt à executer les ordres de son Maître, s'y rendit dans le moment. Il trouva le Roi sur son lit, qui, dès qu'il fut entré, lui ordonna de fermer la porte, & de venir s'asseoir auprès de lui; après quoi le regardant d'un air languissant: Comte, lui dit-il, comme votre fidelité m'est connuë, j'ai été bien-aise de vous parler sans témoins sur une affaire où il s'agit de plus que de ma vie, puisque tout mon repos en dé-

pend, & qu'elle doit décider de ma bonne, ou de ma mauvaise fortune. J'attends là-dessus de vous non seulement des conseils, mais des secours que d'autres ne sçauroient me donner; & si vous me les refusez, je ne puis plus avoir recours qu'à mon désespoir. Je n'ai pû me résoudre à vous les demander qu'à la derniere extrêmité, & les choses sont presentement à un point, qu'il faut absolument, ou que je meure, ou que vous me sauviez.

Sire, s'écria alors le Comte tout éperdu; d'où vient cet accablement, & pourquoi Votre Majesté s'y abandonne-t'elle, puisque je puis y remedier? pourroit-elle bien douter de mon zéle, & de mon affection? Où sont vos ennemis? Quels périls faut-il aller affronter? Que faut-il entreprendre? Parlez, Sire, & comptez que je ne trouverai rien de difficile pour vous procurer le repos dont je vous vois privé, falût-il pour cela vous sacrifier & moi & les miens, en un mot tout ce que j'ai de plus cher au monde, puisque le repos de Votre Majesté m'est infiniment plus précieux que ma vie, & que celle de ma famille.

Oüi, Sire, continua-t'il, en levant

sa

ſa main droite vers le Ciel, je jure par tout ce qu'il y a de plus ſacré, que je ſuis prêt à faire tout ce que Votre Majeſté m'ordonnera, quelque riſque qu'il y ait à courir en le faiſant.

Comte, dit alors le Roi, votre promeſſe me rend la vie, je n'ai jamais douté de votre zéle, ni de votre courage. Cependant, je n'oſois pas tout-à-fait compter ſur un ſecours que je n'oſois preſque pas vous demander, & que vous pouvez m'accorder ſans expoſer votre vie, ni celle de vos proches. Il ne s'agit point ici de livrer des combats, j'en ai ſoûtenu d'aſſez rudes moi-même, avant de recourir à l'unique reméde qui peut vous conſerver un Roi qui vous aime, que vous dites vous être cher, & qui ne veut vivre que pour combler de biens, & d'honneurs, & vous, & les vôtres.

Oüi, mon cher Comte, ajoûta-t-il, il n'y a rien que vous ne puiſſiez attendre de moi, pourvû, continua ce Prince d'un air interdit & embaraſſé, que vous vouliez bien engager la Comteſſe de Saliſbury, votre fille, à me vouloir un peu de bien. Je l'aimai dès le premier moment que je la vis, & je fis tout ce que je pus pour m'en

S

faire aimer. Ne pouvant pas y réüſſir, je voulus l'oublier, j'eus recours pour cela à l'abſence; mais également malheureux dans ces deux entrepriſes, je n'ai pû ni ceſſer d'aimer, ni parvenir à plaire, quoique j'aie employé pour cela offres, preſens, ſoins, lettres tendres; rien n'a pû fléchir ſa rigueur.

Cette réſiſtance m'a piqué, j'ai admiré la vertu que j'ai combatuë, l'eſtime s'eſt jointe à l'amour .... Ah! que l'amour eſt fort quand il eſt joint à l'eſtime, & qu'il en eſt ſoûtenu! J'ai voulu l'arracher de mon cœur, mais helas! il en eſt le maître, & je ne ſçaurois emporter ſur moi-même la moindre victoire, après avoir ſçû tant de fois triompher de mes ennemis. Ne me parlez donc point de ſurmonter une paſſion, qui eſt devenuë trop forte pour pourvoir être combattuë, & qui, ſi elle n'eſt pas promtement ſatisfaite, va me précipiter au tombeau par le plus cruel deſeſpoir. Je me ſuis dit là-deſſus tout ce que vous pourriez me dire: votre honneur, le mien: tout s'eſt preſenté à mes yeux; mais l'idée de votre fille, qui occupe continuellement mon imagination, ne

m'a laiſſé enviſager que ſa beauté & ſa ſageſſe ; & m'a ſi bien fait connoître le prix du bien après lequel j'aſpire, que je me ſuis réſolu à tout ſacrifier pour en faire la conquête ; mais je vous le répete encore, ç'a été après m'être livré à moi-même les plus rudes, & les plus inutiles combats. Voilà, Comte, quelle eſt ma ſituation. Je ne puis ceſſer d'aimer votre fille qu'en ceſſant de vivre ; je ne puis vivre ſans en être aimé ; & comme mes ſoins, ni ma conſtance, n'ont pû l'engager au moindre retour, & que je ne puis être heureux que par votre moyen, je vous laiſſe le maître de ma vie. Voyez à quoi votre ſerment vous vient de lier, & comptez ſur celui que je vous fais à mon tour, de vous accorder tout ce que votre ambition pourra deſirer, & de partager ſi bien avec vous toute mon autorité, que je n'aurai par deſſus vous, que le nom de Roi. Songez que vous avez quatre fils, dont naturellement trois doivent être traitez en cadets, & croyez que ſi vous travaillez à me rendre heureux, je les mettrai en état de ne pas porter envie à la fortune de leur aîné.

Pendant tout ce diſcours du Roi, le Comte avoit été ſi frappé d'étonnement, qu'il n'avoit pas eu la force d'ouvrir la bouche pour lui répondre: mais enfin, revenant tout d'un coup à lui, comme s'il ſe fût éveillé en ſurſaut: Sire, dit-il, j'ai fait un ſerment auſſi téméraire que le fut autrefois le vœu de Jephté. Le zéle que j'ai eu pour votre Majeſté, m'a emporté un peu trop vîte; il eſt vrai que je n'aurois jamais penſé qu'elle eût pû m'en demander une preuve de cette nature; & que non contente d'en vouloir à l'honneur de ma fille, elle eût encore voulu me rendre l'artiſan de la honte de ma Maiſon; & croire me faire avaller cette honte par l'eſpoir des récompenſes, & d'une fortune qui ne ſçauroit tenter un cœur fait comme le mien. Le reſpect dû à la dignité Royale, ne me permet pas, Sire, de dire à V. M. tout ce que je pourrois lui dire là-deſſus, & qu'elle convient s'être déja dit elle-même: & ſans héſiter un moment ſur le parti que je dois prendre; je me détermine à tenir mon ſerment, quelque téméraire qu'il puiſſe être, & à aller de ce pas dire à ma fille tout ce que je pour-

rai pour l'engager à répondre à votre amour ; je lui ferai faire attention ſur votre tendre conſtance, & ſur la fortune qu'elle peut faire en vous aimant. Enfin, je lui parlerai, non en pere, mais en confident de V. M. mais je vous déclare auſſi, Sire, qu'après lui avoir dit là-deſſus tout ce que vous pourriez ſouhaiter, vous ne devez pas compter que j'uſe de violence ni d'autre droit que de celui de la repreſentation. J'eſpere que ſa vertu ne lui permettra pas de ſe rendre à mon éloquence : mais ſi j'étois aſſez malheureux pour la perſuader, en joüant l'indigne rolle que V. M. m'oblige de faire, je me réſerve en ce cas le droit de pouvoir agir en pere, & de la châtier comme elle le mériteroit.

Voilà, Sire, quels ſont mes ſentimens : gardez vos bien-faits & vos promeſſes pour des ames baſſes. Souvenez-vous bien que pendant la derniere guere que nous avons euë contre les Ecoſſois, vous avez reproché à certain Seigneur, que de Barbier il étoit devenu Comte, parcequ'il avoit favoriſé les amours du feu Roi votre pere. C'eſt un reproche qu'on ne me fera jamais, puiſque j'ai puiſé dans un

ſang noble des ſentimens qui me feront toûjours mépriſer la plus haute fortune, lorſqu'il s'agira de l'acquerir aux dépens de mon honneur. Le Comte ſortit en proferant ces dernieres paroles, & laiſſa le Roi dans une conſternation & une confuſion la plus grande du monde.

En le quittant, il alla trouver la Comteſſe, à laquelle il dit : Ma fille, vous n'avez qu'à vous attendre à la propoſition la plus extraordinaire qu'un pere ait jamais faite à ſa fille, ſurtout un pere comme moi, qui ai toûjours eu l'honneur en recommandation, & qui le préfereroit à la plus brillante fortune. Sçachez donc, ma fille, que malgré ces ſentimens dans leſquels je vous ai élevée, & que j'ai vû avec joie dans votre cœur ; & que quoique j'aimaſſe encore mieux vous voir morte, que capable d'en prendre d'autres, je me vois forcé aujourd'hui par la fatalité de mon étoile, à venir vous faire une déclaration d'amour de la part du Roi, & à vous donner des conſeils oppoſez à mon inclination, en vous ſollicitant de répondre à la tendreſſe de cet amoureux Prince, qui vous offre la fortu-

ne la plus éclatante, & l'amour le plus conſtant. Un ſerment trop legerement fait, m'oblige à vous parler en ſa faveur, & à vous prier même de répondre à ſa paſſion. Mais je ne ſuis obligé qu'à cela, & vous êtes libre de faire ce que vous jugerez à propos. J'ai promis de vous prier, & non de vous commander ni de vous forcer. Ainſi, ma chere fille, pour ſatiſfaire à mon ſerment, je vous prie dans ce moment, une fois pour toutes, de ſatisfaire le Roi : ſa vie en dépend, elle doit vous être aſſez précieuſe pour lui ſacrifier votre honneur, & je vous tiendrai compte de ce ſacrifice. Voilà, ma fille, ce que j'avois à vous dire, & dont je vous parle pour la premiere & derniere fois. Prenez là-deſſus le parti que vous jugerez à propos, puiſqu'encore un coup je ne prétends point me ſervir de mon droit de pere dans une occaſion de cette nature; mais ſeulement du droit de repreſentation.

Je ne me ſerois jamais attendu, répondit alors la Comteſſe, à une pareille propoſition, & moins encore à la recevoir de la bouche de mon pere. Se peut-il que le Roi vous ait choiſi

pour vous faire une ſi étrange confidence, & pour vous donner l'indigne commiſſion dont vous vous acquitez aujourd'hui ; & ſe peut-il, mon cher pere, ajoûta-t-elle en fondant en larmes, que vous puiſſiez douter un moment du parti que j'ai à prendre là-deſſus ? Il n'y a pas à balancer, & quand vous ſeriez capable de joindre la force aux conſeils, vous me trouveriez prête à vous rendre la vie que je tiens de vous, plûtôt qu'à renoncer aux ſentimens d'honneur que j'ai puiſez dans votre ſang. Dites donc, s'il vous plaît, au Roi ce que j'ai répondu à toutes les perſonnes qui m'ont juſqu'ici parlé de ſa part, & ce que je lui ai répondu à lui-même ; qui eſt, que je ceſſerai plûtôt de vivre, que de ceſſer d'être femme d'honneur ; que je le prie de m'oublier & de me laiſſer dans la fortune où je vis. Je me ſuis volontairement éxilée de la Cour, j'évite avec ſoin tous les lieux qui pourroient m'offrir à ſa vûë, de peur d'entretenir cette fatale paſſion qui trouble depuis ſi long-tems mon repos, en m'expoſant à la perſécution du monde la plus cruelle ; & qui, pour mettre le comble à mes mal-

heurs, me fait rencontrer aujourd'hui un perſécuteur dans la perſonne de mon propre pere. Si ma conſtance irrite ce Prince, & ſi elle lui paroît un crime, je ſuis prête à l'expier dans les plus cruels ſupplices. Qu'il faſſe dreſſer des échaffauts, & préparer des buchers, il le peut; mais ſon pouvoir ne s'étend ni ſur mon honneur, ni ſur ma conſcience; & je conſentirois plûtôt à ſouffrir la mort la plus cruelle, qu'à conſentir à ſes criminels deſirs. Voilà, mon pere, ma derniere & ferme réſolution.

Le Comte de Varuccio charmé de la réponſe de ſa fille, l'embraſſa tendrement; & après lui avoir conté la maniere dont le Roi avoit ſurpris ſon ſerment, il fut rendre compte à ce Monarque du ſuccès de ſa commiſſion, lui proteſta en conſcience qu'il s'en étoit acquitté, & qu'il avoit non ſeulement conſeillé à ſa fille d'avoir du retour pour lui: mais même l'en avoit priée. Il lui dit auſſi que ſes conſeils & ſes priéres avoient été ſans effet, & lui rendit mot pour mot la réponſe qu'il venoit de recevoir de la Comteſſe.

Le Roi avoit été dans de grandes

inquiétudes en l'attendant ; il avoit même fait de nouveaux efforts pour vaincre sa passion. Il avoit goûté les raisons du Comte, & avoit rougi d'avoir pû se résoudre à lui donner une si honteuse commission. Mais dès qu'il apprit qu'il s'étoit porté inutilement à cette extrémité, toute sa vertu l'abandonna, il perdit patience en perdant l'esperance, & s'abandonnant à son desespoir, il dit tout ce que la passion la plus forte est capable d'inspirer.

Le Comte prévoyant bien qu'il n'en demeureroit pas là, & craignant qu'on ne voulût encore se servir de son ministére, lui dit : Sire, j'ai rempli ce à quoi je m'étois engagé : j'espere que V. M. voudra bien à son tour remplir la promesse qu'elle m'a faite de m'accorder tout ce que je lui demanderois : je ne demande ni biens, ni emplois, à mon âge on n'a besoin que de repos ; ainsi, toute la grace que je souhaite, c'est de pouvoir aller finir mes jours sur mes terres. Le Roy y consentit, & il partit le jour même avec ses quatre fils, laissant à Londres sa femme & sa fille, avec le reste de la maison.

Le Roi n'eut pas de peine à pénétrer le motif de ſa retraitte, jugeant bien que ce Seigneur ne vouloit pas être mêlé dans cette affaire, & que sûr de la vertu de ſa fille, il la laiſſoit à elle-même, ne pouvant pas la mettre en de meilleures mains, afin qu'on vît bien qu'elle étoit maîtreſſe de ſa conduite & de ſes actions, & qu'on ne pût pas lui imputer la maniére dont elle pouvoit en agir avec ſa Majeſté.

Ce fut alors que cet amoureux Prince perdant tout eſpoir, ne garda plus aucunes meſures, & qu'entierement occupé de ſa paſſion, on lui vit negliger le ſoin des affaires, & abandonner les plaiſirs auſquels on l'avoit vû le plus ſenſible. Il n'étoit plus queſtion de partie de chaſſe, & toutes ſes promenades ſe bornoient à paſſer & repaſſer devant la porte de la Comteſſe, pour tâcher d'en attraper un regard qu'il ne pouvoit attendre que du hazard, par le ſoin que cette Belle prenoit de ſe dérober aux ſiens.

Une conduite auſſi extraordinaire ſurprit toute la Cour: & comme l'amour du Roi n'étoit plus un ſecret,

les Courtiſans ſe plaignoient hautement des rigueurs de la Comteſſe, & de l'état où elle réduiſoit ſon Souverain. Les uns diſoient qu'il falloit l'en punir, & les autres flattant la paſſion du Monarque, prétendoient lui prouver par bons argumens, qu'il pouvoit, pour ſe ſatisfaire, ſe ſervir de toute ſon autorité, & ſe rendre heureux par la force, puiſqu'il n'avoit pû réüſſir à le devenir par ſes ſoins & ſes tendreſſes.

Que ſçavez-vous vous-même, Sire, ajoûtoient ces flateurs, ſi la Comteſſe ne ſera pas bien aiſe qu'on lui faſſe une douce violence ? Il eſt des choſes qu'on feint ſouvent de ne pas vouloir donner, & qu'on ſe laiſſe voler avec plaiſir. Elle a pris les choſes ſur un ton, & s'eſt donné des airs de prude qu'elle ne croit pas devoir démentir, & qu'elle ne ſoûtient peut-être qu'en enrageant : Car enfin, les femmes ſont ſenſibles tout comme les hommes, & il eſt impoſſible que celle-là ne le ſoit point au mérite & à la tendre conſtance de Votre Majeſté, auſſi-bien qu'à la grandeur d'une fortune qui peut remplir toute ſon ambition : ainſi, en lui donnant moyen

de contenter l'amour & l'ambition, sans rompre en visiére à la vertu, Votre Majesté lui rendra à coup sûr le meilleur office du monde; & en la forçant à devenir heureuse, vous lui ferez asûrément autant de plaisir que vous vous en procurerez.

Le Roi persuadé par ces discours qui flatoient sa passion, & emporté par la passion même, se détermina à la contenter. Mais avant de se servir de la force, il voulut encore une fois faire sommer cette Belle, & l'avertit que c'étoit pour la derniere fois, & qu'après cela elle devoit s'attendre à être traitée comme une place prise d'assaut. Il chargea un de ses Secretaires d'Etat d'aller faire cette sommation à la Comtesse, & de déclarer ses intentions à la mere.

Le Secretaire s'acquitta fidelement de sa commission. La Comtesse ne s'en émût point, & répondant toûjours sur le même ton, elle dit à cet envoyé, que le Roi pouvoit lui ôter le bien, la liberté, & même la vie, s'il le jugeoit à propos, & qu'elle étoit prête à tout sacrifier pour conserver son honneur: après quoi elle passa dans son cabinet, laissant le Secre-

taire auprès de sa mere, qui fut bien plus aisée à épouvanter, & qui, tremblante & étonnée de tout ce que ce Ministre des volontez du Roi, lui fit craindre des effets de son juste ressentiment, demanda qu'on lui donnât le tems de parler à sa fille, & promit de la porter à ce que le Roi souhaitoit.

On lui accorda sa demande, & le délai dont elle avoit besoin, à condition d'en faire un bon usage, sans quoi il n'y a plus que des malheurs à attendre, & l'on devoit se préparer à essuyer les plus terribles. Le Secretaire rendit ensuite compte de sa commission au Roi, qui, sans en concevoir une plus grande espérance, s'en tint toûjours au dessein qu'il avoit fait de se contenter à quelque prix que ce pût être. Il approuva cependant ce que son Ministre avoit fait, & consentit au délai qu'il avoit accordé, lequel étant très-court, ne pouvoit pas retarder beaucoup l'accomplissement de ses desirs, que la mere de la Comtesse tâchoit de lui procurer. Car cette bonne femme oubliant tout d'un coup les sentimens de vertu, dans lesquels elle avoit passé toute sa vie,

& intimidée par les menaces du Secretaire d'Etat, courut dès qu'il fut sorti dans l'appartement de sa fille, & après avoir fait retirer ses femmes, lui dit fondant en pleurs : J'avois jusqu'ici remercié le Ciel de m'avoir donné une fille aussi belle & aussi vertueuse que vous l'êtes, ma chere enfant, & je comptois que vous seriez la consolation de mes derniers jours, & de ceux de votre pauvre pere; je m'applaudissois de la bonne éducation que je vous avois donnée, & me croyois la mere du monde la plus heureuse. Helas ! je m'en applaudissois peut-être un peu trop; fiére des avantages que je voyois briller en vous, je regardois la plûpart des autres meres en pitié, & le Ciel indigné de mon orgueil, veut aujourd'hui l'humilier, en faisant tourner à ma honte ce dont je tirois ma plus grande gloire, & en faisant de vous l'instrument de la ruine totale de toute notre Maison; car il n'y a plus ici à balancer, la passion du Roi est montée à un excès, qu'elle ne lui laisse plus écouter ni raison, ni vertu; à peine lui permet elle de manger & de dormir. Il ne garde plus aucune mesure,

le public eſt devenu ſon confident, & les peuples touchez des peines de leur Souverain, & allarmez pour une ſanté ſi précieuſe, ne parlent que de venir nous brûler dans notre maiſon, & de vous punir de vos rigueurs en exterminant toute votre race ; chacun crie *tolle* ſur vous, & telle eſt la dépravation du ſiécle, & la complaiſance des flateurs, qu'il n'eſt ni petit, ni grand, qui ne parle de votre vertu & de votre conſtance, comme du plus grand des crimes. Les Courtiſans qui étoient autrefois jaloux de la faveur de votre pere, tâchent à preſent d'établir leur fortune ſur le débris de la nôtre, en donnant au Roi des conſeils odieux, & lui perſuadant qu'il doit ſe ſervir de ſon autorité pour vaincre votre obſtination : c'eſt ainſi qu'ils appellent vos ſages refus, qu'ils diſent être moins l'effet d'une vertu ſevere, que d'une humeur fiére & orgueilleuſe, ou peut-être même de quelque inclination ſecrette, qui vous empêche de répondre à celle du Roi, & de faire attention à l'honneur que vous fait ſa recherche. Le Roi perſuadé par cette fauſſe éloquence, s'eſt déterminé à ſuivre aveuglé-

ment de ſi pernicieux conſeils ; les ordres ſont donnez pour cela, & ils auroient déja été ſuivis, ſi je n'avois obtenu par mes prieres qu'on en ſuſpendît l'execution pour quelques heures, afin de me donner le tems de vous dire mon ſentiment, & de prendre votre derniere réſolution : ainſi vous devez, ſuppoſé que cette réſolution ne ſoit pas favorable à l'amour du Roi ; vous devez, dis-je, vous attendre à être, dès ce ſoir, arrachée d'entre mes bras, pour être portée dans ceux de ce Monarque, qui ſe vangera enſuite ſur nous de cette violence, & nous fera expier les crimes que vos rigueurs l'auront forcé de commettre. Vous auriez pû, ma chere fille, éviter tous ces malheurs, en tenant une conduite un peu plus mitigée, & en payant de quelque petite complaiſance tous les ſoins que ce Prince a pris pour vous plaire. Un peu de ménagement auroit pû vous conſerver ſa tendreſſe, ſans vous obliger à rien faire qui dût vous couter ſon eſtime. Il ne falloit pour cela que le laiſſer eſperer ſans lui rien promettre, il auroit toûjours attendu d'être heureux par l'amour, ſans le

ſecours de la violence à laquelle vôtre procedé l'oblige d'avoir recours aujourd'hui. Croyez-moi, ma fille, un Amant couronné ne doit pas être traité comme un particulier, & les Souverains ſont toûjours en droit de nous faire ſçavoir qu'ils ſont nos Maîtres; c'eſt ce que vous allez éprouver dès aujourd'hui, à moins que cedant à la neceſſité, vous ne faſſiez un effort ſur vous-même, en conſentant à ce que vous ne ſçauriez empêcher. Par là vous pouvez prévenir la ruine de notre Maiſon, & détourner le terrible orage qui gronde ſur notre tête. Il eſt triſte pour moi de me voir forcée à vous donner des conſeils ſi oppoſez aux ſentimens de vertu dans leſquels je vous ai élevée, & je vous jure même que je vous les donne malgré moi; car je ne les donnerois point, ſi je voyois la moindre apparence de pouvoir mettre votre honneur à l'abri de la violence qu'on a réſolu de vous faire; mais encore un coup, il faut s'accommoder au tems, il faut ceder à la force. Puis-je armer des ſoldats pour vous défendre contre ceux qui viendront inveſtir ce logis, & vous en tirer à main armée? Hélas!

je ne puis leur oppoſer que mes larmes auſquelles ils feront peu d'attention. Appellerai-je mes femmes à mon ſecours, & leurs quenoüilles pourront-elles parer contre des hallebardes & des mouſquetons ? Il ſeroit ridicule d'y penſer. Ainſi, ma chere enfant, il n'y a plus d'apparence de pouvoir ſauver votre honneur ; & cela poſé, je crois pouvoir ſans bleſſer le mien, vous conſeiller de vous garantir des autres malheurs qui nous menacent, puiſque vous ne remediez à rien en nous les attirant.

La Comteſſe qui avoit écouté attentivement tout le diſcours de ſa mere, l'interrompit en cet endroit par ſes ſanglots, & cédant à la douleur dont elle étoit pénetrée, ſe laiſſa tomber évanoüie à ſes pieds. La bonne Dame en fut extrêmement allarmée ; elle appella du ſecours, & s'empreſſa à donner à ſa fille ceux dont elle avoit beſoin. Ses ſoins firent l'effet qu'elle ſouhaitoit. Ils rapellerent cette Belle à la vie, & revenuë à elle-même, & rapellant toute ſa fermeté, ſe tourna du côté de ſa déſolée mere, & lui dit d'un œil ſec, & avec un viſage ſerain : Raſſûrez-vous, Madame, il ne

ſera pas dit que je ſois venuë au monde pour cauſer la ruine de ma maiſon, & pour vous ouvrir une ſource intariſſable de larmes. Il eſt bien plus juſte que je ſubiſſe ſeule la peine, que la fatalité de mon étoile veut m'impoſer. Il faut, comme vous venez de le dire, s'accommoder au tems, ceder à la force, & à la néceſſité, & ne ſouffrir que ce qu'on ne peut pas éviter. Ainſi, comme de deux maux on doit tâcher d'en gauchir un, je viens de me déterminer à aller trouver le Roi, afin de garantir ma famille des effets de ſon reſſentiment : eſſuyez donc vos pleurs, & partons au plus vîte afin de prévenir l'ordre qu'il pourroit donner pour que l'on me vînt chercher.

La bonne-mere charmée de trouver dans ſa fille une docilité ſur laquelle elle n'avoit pas crû devoir compter, l'embraſſa tendrement, & montant avec elle en caroſſe, ſans autre eſcorte que de deux de ſes Demoiſelles, courut à toute bride au Palais du Roi, où elle demanda d'abord le Secretaire d'Etat, qui, quelques heures auparavant, avoit été à ſon Hôtel. Ce Miniſtre ravi de les voir, courut les annoncer au Roi, & lui dit enſuite en

les lui preſentant ; Sire, je vous améne ici Compagnie que Votre Majeſté a bien ſouhaité de voir.

Le Roi s'avança pour recevoir ces Dames, & leur fit l'accüeil du monde le plus gracieux, après quoi la mere ayant fait retirer ſes femmes, lui dit d'un ton tremblant, & interdit : Sire, voici ma fille que je vous amene pour reparer toutes les peines qu'elle a cauſées à Votre Majeſté ; je vous ſupplie de vouloir bien les onblier, & de ne point les imputer au reſte de la famille.

Raſſûrez-vous, Madame, lui répondit cet amoureux Roi, la démarche que vous faites aujourd'hui en ma faveur, efface tout le paſſé, & je ſuis plus que dédommagé de tout ce que les rigueurs de votre fille m'ont fait ſouffrir, par la faveur qu'elle veut bien me faire en venant volontairement me trouver, & en me garantiſſanr par-là de la cruelle néceſſité dans laquelle je me trouvois de lui faire des outrages. J'eſpére que vous n'aurez jamais lieu de vous repentir, ni l'une, ni l'autre, de cet effort de complaiſance, & que vous aurez lieu au contraire, de vous loüer de la

maniere dont je reconnoîtrai vos bontez. La bonne Dame se retira, & laissa sa fille au pouvoir du Roi.

Ce fut alors que ce Prince passionné, abandonnant son cœur tout entier à la joye, dit à la belle Comtesse tout ce que l'amour peut inspirer de tendre, & de galand, & que se jettant à ses pieds, il quitta pour un moment le caractére de Roi, pour prendre celui de l'amant le plus soûmis.

Enfin, ses empressemens ne lui permettant pas de moderer ses desirs, ni de differer plus long-tems à les satisfaire; la Comtesse le pria de lui donner, avant tout, un petit moment d'audience, après quoi, elle lui dit : Sire, Votre Majesté peut bien croire, que je ne suis pas venuë ici pour m'opposer à ses volontez, ni pour continuer à l'offenser, en persistant dans mes résistances; non, Sire, je suis en votre pouvoir, puisqu'il plaît ainsi à mon étoile, & que mes plus proches ont bien voulu eux-mêmes m'y livrer, quoiqu'ils eussent dû au contraire me fortifier dans les sentimens de vertu ausquels ils me forcent de renoncer : mais encore un coup, Sire,

telle est la fatalité de mon étoile, je dois en subir l'influence, & il n'est plus à present question de cela ; tout ce que je souhaite à present, c'est que Votre Majesté puisse être bien persuadée, que ma vertu a fait seule mon crime auprès de vous, puisqu'il est très-sûr que sensible à vos bontez autant qu'à votre mérite, j'ai cent fois souhaité que la distance fût moins grande entre nous, afin de trouver moyen de vous satisfaire sans crime.

Après vous avoir fait connoître mes sentimens, trouvez bon, Sire, que je tâche de pénetrer les vôtres, & de sçavoir si vous me faites l'honneur de m'aimer veritablement, ou si vous avez seulement envie de vous satisfaire, & que piqué, par mes refus, vous vous soyez fait une espece de point d'honneur de triompher de ma résistance. Ma délicatesse demande cet éclaircissement que je vous suplie de vouloir bien me donner.

Le Roi lui protesta alors qu'il l'aimoit plus qu'on n'avoit jamais aimé. Ce n'est pas par ces paroles, Sire, reprit la Comtesse, que l'on peut me persuader, mais bien par des effets. J'ai une grace à demander à Votre

Majesté, jurez-moi que vous me l'accorderez, & je serai convaincu de toute votre tendresse. Le Roi jura alors par tout ce qu'il avoit de plus cher, & de plus sacré, qu'il accorderoit à la Comtesse tout ce qu'elle pourroit lui demander, quand ce seroit la moitié de son Royaume, imitant en cela la complaisance qu'eut autrefois Assuérus pour la Reine Esther; mais quelle fut la surprise de ce Prince, lorsque lié par un serment qu'il n'étoit plus en son pouvoir de violer, il vit prendre à la Comtesse un visage riant, & assuré; que tirant de dessous sa robe un poignard, dont elle avoit eu la précaution de se munir depuis qu'on la menaçoit de lui faire violence, elle lui dit; Sire, la grace que j'ai à vous demander, c'est de ne point attenter à mon honneur, vous ne le sçauriez faire à present sans fausser votre serment, auquel cas je tiendrai inviolablement celui que je vous fais à mon tour, de me plonger ce poignard dans le sein: c'est à vous, Sire, à choisir, & à me dire lequel de ces deux sermens vous souhaitez qui soit accompli. En achevant ces mots elle se jetta à genoux, & tâcha,

par

par ſes larmes, de le déterminer à prendre le bon parti.

Le Ciel ſeconda ſes vœux; car le Roi touché de trouver tant de vertu, & tant de courage dans l'ame de la Comteſſe, après avoir été quelque tems dans une admiration, & une ſurpriſe difficile à exprimer, lui dit: Relevez-vous, Madame, je ne puis plus tenir contre tant de vertu. Vous triomphez de moi, & je prétends rendre dès aujourd'hui votre triomphe autentique en couronnant votre vertu. C'eſt-là le ſeul moyen qui me reſte pour contenter mon amour, ſans violer mon ſerment, & ſans m'expoſer à vous déplaire; c'eſt le ſeul qui peut me rendre parfaitement heureux, & le ſeul qui vous convienne, puiſque vous êtes digne du trône; préparez-vous donc à venir le partager avec moi, à regner ſur les Anglois, comme vous regnez ſouverainement ſur mon cœur.

Cela dit, le Roi donna ordre qu'on appellât les Seigneurs qui ſe trouvoient alors au Palais, & ayant fait entrer en même-tems la mere de la Comteſſe, & les deux Demoiſelles de ſa ſuite, il leur dit à tous de ſaluër la

Reine, à laquelle il mit un très-beau diamant au doigt, après lui avoir donné un baiſer pour marque de ſon engagement, ſuivant la maniére uſitée en Angleterre; enſuite il ordonna à un Evêque diſtingué par ſon ſçavoir, & par ſa grande réputation, qui ſe trouva pour lors preſent; il lui ordonna, dis-je, de benir au plûtôt ſon mariage, après avoir fait part à l'aſſemblée de la ſecrete ſcêne qui venoit de ſe paſſer entre Sa Majeſté & la Comteſſe, & leur ayant fait voir le poignard qu'on pouvoit juſtement appeller le fidéle témoin de ſa vertu.

Tout le monde applaudit à ce que le Roi venoit de faire: car outre que, comme l'a très-bien remarqué autrefois certain Souverain, le Prince fait toûjours bien, on pouvoit ſans flatterie concevoir que c'étoit-là la plus belle action qu'il fût poſſible de faire. Ce Monarque fit preſent à ſa nouvelle Epouſe, du Duché de Lancaſtre, qu'il avoit acquis par confiſcation, & lui aſſigna de gros revenus annuels.

La Comteſſe ſans ſe prévaloir d'un retour de bonne-fortune auſſi ſurprenante qu'éclatante, en remercia le Roi dans les termes les plus touchans.

La bonne-mere lui marqua ſa reconnoiſſance, par des larmes que ſa joye lui faiſoit répandre en abondance, & il n'y eut perſonne qui ne fût touché d'une ſcène auſſi tendre. On dépêcha des Courriers au Pere, & aux Freres de la Comteſſe, pour qu'ils vinſſent aſſiſter à ſes nôces, & le Roi les embraſſa avec autant de tendreſſe, que ſi l'un eût été ſon propre Pere, & les autres ſes Freres. Il les combla tous de biens, & d'honneurs. Le mariage ſe fit à petit bruit, les empreſſemens du Roi ne lui permettant pas d'attendre qu'on eût préparé toute la pompe, que S. M. réſerva pour le jour auquel on devoit le celebrer publiquement.

Le premier de Juillet fut marqué pour cette ſolennité; tous les Pairs du Royaume furent mandez pour venir y tenir leur rang, & aſſiſter au Couronnement de la nouvelle Reine, qui ayant été menée la veille incognito du Palais du Roi dans l'Hôtel de ſon Pere, fut conduite delà à l'Abbaye de Weſtminſter, où Sa Majeſté prit avec elle de nouveaux engagemens, en ajoûtant à ſon mariage les cérémonies qui y étoient néceſſaires par raport au temporel, & en la déclarant

publiquement Reine.

La ceremonie de son couronnement suivit celle de ses secondes épousailles, après quoi elle fut conduite au Palais parée des habits Royaux, ayant la Couronne sur la tête, & suivie de tous les Seigneurs, & de toutes les Dames du Royaume, qui étoient les uns, & les autres d'une magnificence la plus grande du monde, & telle qu'il convenoit pour briller à une aussi belle fête.

Ce fut alors qu'on entendit les cris, & les acclamations de tout le peuple, & que par un changement étrange, ceux qui quelque tems auparavant avoient blâmé la Comtesse, furent contraints de rendre hommage à sa vertu, en lui donnant mille loüanges. Les femmes & les filles avoient eu soin de joncher de fleurs les ruës par où elle devoit passer que l'on avoit ornées des plus belles tapisseries, & l'air retentissoit des cris de joye, & des *housé* qu'on poussoit de tous les côtez en disant: *Vive notre belle Reine que sa vertu vient de couronner*. Ce ne furent que festins, & bals pendant plusieurs jours, & ce fut dans un de ces bals qu'Edoüard créa l'Ordre de la

Jarretiere, ſi conſiderable en Angleterre, afin que dans tous les ſiécles, les plus grands Seigneurs ſe fiſſent un honneur de porter les livrées de cette belle Reine, & que le don de ſa Jarretiere devint le but de l'ambition des Grands de la Cour, qui aſpirent tous à l'honneur de s'en voir parez.

Voilà, Madame, la fin de l'Hiſtoire. On en peut tirer une conſéquence plus avantageuſe pour la Comteſſe, que celle qui a été tirée en faveur de Porus. Car, ſi l'on a dit au ſujet de ce brave Indien, que la vertu plaît quoique vaincuë; on peut conclure ici que la vertu eſt invincible, puiſque celle de la Comteſſe a triomphé de tous les aſſauts qu'on lui a livrez, & que triomphant de l'autorité Royale, elle lui a ouvert le chemin au Trône. Grand exemple pour engager les gens à ſuivre cette belle & triomphante vertu.

Mais hélas! on peut dire à la honte du ſiècle, que c'eſt un exemple peu ſuivi. Le penchant que les humains ont au vice, les y entraîne, & delà ordinairement dans le précipice, puiſque les gibets, les échaffauts, les rouës, & tous les plus grands malheurs, ſont

les ſuites ordinaires du crime, dont on eſt outre cela toûjours ſecretement puni, par les remords que l'on ſent après l'avoir commis; au lieu que le témoignage d'une bonne conſcience, peut ſeul ſuffire à nous faire ſoûtenir tout le poids de la plus mauvaiſe fortune; mais encore un coup, le penchant des humains les entraîne vers leur perte.

Pour moi, le mien me portera toûjours à me dire avec bien du reſpect, Votre....

XXXVI. LETTRE.

A MONSIEUR WATINET, Procureur du Roi, à Oiſemont.

Comparaiſon d'un Philoſophe, & d'un homme du monde, tirée de Platon.

MONSIEUR,

IL n'y a rien de plus certain, que ceux qui ont paſſé toute leur vie à l'étude de la Philoſophie, ne ſont point propres à faire la fonction d'Orateur dans les Tribunaux. La raiſon de ceci eſt, que ceux qui ſe plaiſent

à la Philoſophie, & aux exercices de l'eſprit, ſont comme des perſonnes libres, & les autres comme des Eſclaves.

Prouvons notre thêſe. Les Philoſophes ont toujours beaucoup de loiſir, ils diſcourent en paix, & à leur commodité; ils ſe ſoucient peu que leurs diſcours ſoient longs, ou courts pourvû qu'ils rencontrent la verité, qui eſt l'unique choſe qu'ils cherchent. Les Orateurs au contraire, ſont toûjours dans la contrainte; quand ils parlent, l'horloge les preſſe, ils ne peuvent parler de ce qui leur plaît, ils ſont obligez de former leurs raiſonnemens ſur les Loix, dont ils ne peuvent s'écarter, ils n'employent leur éloquence que pour des Eſclaves comme eux, en preſence de Maîtres qui les écoutent aſſis, & qui tiennent le ſort de leurs cauſes entre leurs mains.

Les Orateurs, il eſt vrai, ſont plus vifs, & plus ardens que les Philoſophes, parce que ceux-ci ne combattent pas pour des interêts preſſans, & même pour la vie, comme les premiers, qui s'étudient à ſe concilier la bienveillance des Juges par des careſſes, & des paroles flatteuſes, & c'eſt e

quoi ils n'ont ni droiture, ni grandeur d'ame, comme dit Platon. *

Car, selon ce Philosophe, la servitude où ils s'engagent dès la jeunesse, les empêche de croître en connoissances, & d'avoir ni élevation, ni noblesse. C'est cette même servitude qui les force de suivre le plus souvent des voyes obliques, & qui abat leurs ames encore tendres par la crainte de plusieurs dangers. Comme ils n'ont pas la force d'y resister par la verité, & la justice, faut-il s'étonner s'ils aiment d'abord le mensonge, & les injustices réciproques, & s'ils se plient, & se rompent en mille façons differendes, de sorte que quand ils deviennent des hommes parfaits, ils ont l'esprit entierement corrompu, & croyent cependant être de fort habiles gens.

Voilà, Monsieur, ce que Platon pensoit des Orateurs de son tems, comme vous le pouvez voir dans son Théotete. Voyons à présent ce qu'il disoit des Philosophes. Il n'a pas dû sans doute leur être défavorable. Vous en allez juger.

* Edit. d'Henri Etienne 1578. pag. 172. & au Traité des Etudes par M. Fleury, page 291. Edition de Paris de 1687. avec Privilege du Roy.

Nous autres, dit-il, nous ne ſommes pas eſclaves de nos diſcours; au contraire,ce ſont nos diſcours qui ſont nos eſclaves, puiſque chacun d'eux attend d'être fini quand il nous plaira; & nous ne reſſemblons pas aux Poëtes qui dépendent d'un juge, ou d'un ſpectateur, qui peut les reprendre, ou leur commander.

J'entends, continuë-t-il, parler ici des Philoſophes du premier rang, & non de ceux qui deshonorent leur profeſſion. Les premiers dès leur jeuneſſe ignorent le chemin des places publiques, les lieux où l'on rend la juſtice, où l'on tient le conſeil, où l'on s'aſſemble pour les affaires. Ils ne liſent, & n'écoutent ni Loix, ni Ordonnances écrites ou prononcées. Ils ne ſçavent ce que c'eſt de former des cabales pour arriver aux dignitez, & aux charges. Ils ne cherchent point les aſſemblées, les feſtins, la muſique, ni les femmes. C'eſt ce qui ne leur eſt jamais venu dans l'eſprit, même en dormant.

Je dis plus, s'il ſe fait dans la Ville quelque choſe bien, ou mal, s'il eſt arrivé quelque malheur dans une famille, des avantures parmi des hommes, ou des femmes; tout cela lui eſt

auſſi inconnu que ce qui ſe paſſe dans l'autre monde, & il ne ſçait pas même qu'il ne ſçait pas tout cela, il s'en fait auſſi honneur. Car en effet, il n'y a que ſon corps qui ſoit preſent dans la Ville où il demeure, & ſon ame eſtimant tout cela trop petit, & le comptant pour rien, ſe proméne de tous côtez, & meſure, pour parler avec Pindare, tout ce que contient la terre, deſſus & deſſous; elle vole au-delà des cieux, elle étudie la nature de l'Univers, dans toutes ſes parties, & ne s'abaiſſe pas à ce qui eſt auprés d'elle.

Pour vous convaincre de cette verité, (c'eſt toûjours Platon qui parle) voyez ce qui arriva à Thales. Ce Philoſophe étant fort occupé à ſpéculer les aſtres, ſe laiſſa tomber dans un puits, d'où une Thracienne, qui le ſervoit avec affection, prit ſujet de le railler, lui diſant qu'il étoit bien ſçavant, mais qu'il ignoroit pourtant ce qui étoit à ſes pieds. Il n'y a point de Philoſophe dont on ne puiſſe faire la même raillerie.

En effet, il ne ſçait pas ce que fait ſon voiſin le plus proche, à peine ſçait-il ſi c'eſt un homme ou un animal de quelqu'autre eſpéce. Mais de

ſçavoir ce que c'eſt que l'homme, quelle action, quelle proprieté diſtingue la nature humaine de toutes les autres; c'eſt à quoi il s'applique, & de quoi il fait ſon affaire.

Repreſentez-vous un Philoſophe tel que je le dépeins, avec quelqu'un en particulier ou en public, ſoit devant des Juges, ſoit ailleurs, obligé à parler de ce qui eſt à ſes pieds, ou devant ſes yeux; il donne à rire non ſeulement aux domeſtiques, mais à tout le peuple; car il tombe dans des puits & dans des embarras infinis, faute d'expérience. Il s'en tire même de ſi mauvaiſe grace, qu'on le prendroit pour un imbécile.

S'il faut quereller quelqu'un, il ne trouve rien de particulier à lui reprocher, ne ſçachant aucun mal de perſonne, faute de s'y être appliqué; on rit de voir qu'il ne ſçait par où s'y prendre. Si on louë quelqu'un, ou ſi quelqu'un ſe vante, il s'en mocque ſi ſerieuſement, que l'on croit qu'il radote. Quand on fait l'éloge d'un Prince ou d'un Roi, il lui ſemble que c'eſt un berger que l'on felicite de ce qu'il tire beaucoup de lait de ſon troupeau. Il eſtime que les animaux dont

les Princes ont le ſoin, & dont ils tirent ce dont ils ont beſoin, ſont les plus difficiles à gouverner, & les plus dangereux. Il croit impoſſible que les Princes ſe poliſſent ou s'inſtruiſent, non plus que les Paſteurs, faute de loiſir, enfermez dans leurs murailles, comme dans un parc ſur une montagne. Lorſqu'il entend parler de dix mille arpens de terre, comme d'une richeſſe conſiderable, il trouve que c'eſt fort peu de choſe, étant accoûtumé à regarder toute la terre.

Quant à ceux qui vantent leur nobleſſe, parce qu'ils croyent noble celui qui peut compter ſept ayeux puiſſans; il croit que pour loüer ainſi quelqu'un, il faut avoir la vûë bien courte, & être bien ignorant de ne pas regarder tous les tems, ni faire reflexion que chacun de nous a eu des milliers innombrables d'ayeux & d'ancêtres, entre leſquels il y a eu une infinité de pauvres & de riches; de Seigneurs & d'eſclaves; de barbares, & de ſa nation. Il s'étonne comme on peut avoir l'eſprit ſi petit, que de s'en faire accroire, parce que l'on compte vingt-cinq degrez de genéalogie, & qu'on la fait monter juſqu'à Hercules; il rit

quand il penſe que celui qui étoit le vingt-cinquiéme au deſſus d'Hercules, étoit tel qu'il avoit plû à la fortune, & le cinquantiéme tout de même : il admire qu'on ne puiſſe faire ces réflexions, & ſe défaire de la vanité & de la ſotiſe. En tout cela notre Philoſophe paroît ridicule à la plûpart des hommes. D'un autre côté il ſe met au deſſus de tout ; de l'autre il ignore les choſes les plus communes, & tout l'embaraſſe.

Mais ſi ce même Philoſophe peut tirer quelqu'un d'un cas particulier, s'il peut l'engager à éxaminer ce que c'eſt que le tort & le droit, en quoi ils different l'un de l'autre, & ainſi des autres choſes; quand il fera raiſonner ſur ces matieres ce petit eſprit qui a tant de feu, cet habile Orateur, ce Philoſophe aura bien ſa revanche.

La tête tournera à notre plaideur, il ſera comme ſuſpendu en l'air, & n'étant pas accoûtumé à regarder de ſi haut, il ſera tout éperdu, il ne ſçaura où il en eſt, il héſitera, il begayera & donnera à rire, non pas aux domeſtiques, ni aux autres ignorans, ils ne s'en apperçoivent pas ; mais à tous ceux qui ſont mieux élevez que les

gens du commun. Voilà comme ils ſont faits l'un & l'autre. L'un qu'on appelle Philoſophe, ſent en effet ſon homme de qualité, nourri dans un beau loiſir; & on ne doit pas trouver mauvais qu'il paroiſſe un innocent, & ne ſoit bon à rien, quand on le reduit à des fonctions ſerviles; qu'il ne ſçache pas tendre un lit, aſſaiſonner un ragoût, ou dire des flateries. L'autre ſçait rendre tous ces ſervices promptement & adroitement; mais il ne ſçait pas s'habiller en honnête homme, ni porter ſon manteau de bonne grace; il ne ſçait pas le ton qu'il faut prendre pour loüer dignement la veritable felicité des Dieux & des hommes.

Je ſçai bien, pourſuit toûjours Platon, que ſi je pouvois perſuader à tout le monde ce que je dis, il y auroit plus de paix, & moins de maux parmi les hommes; mais il n'eſt pas poſſible d'abolir le mal, puiſqu'il eſt neceſſaire qu'il y ait toûjours quelque choſe contraire au bien. Mais il ne faut pas auſſi placer le mal chez les Dieux. Il roule par neceſſité autour de ces lieux-ci, & de la nature mortelle. C'eſt pourquoi il faut nous efforcer

de fuïr au plûtôt là-haut. Fuïr ainſi, c'eſt nous rendre ſemblables à Dieu, autant qu'il eſt poſſible, & cette reſſemblance conſiſte dans la juſtice & la ſainteté accompagnée de prudence.

Mais il eſt bien diffice de perſuader aux hommes, qu'ils doivent fuïr les vices & embraſſer la vertu, par d'autres motifs que les ordinaires, qui ſont d'éviter la reputation d'être méchant, & d'acquerir celle d'homme de bien. Selon moi ces motifs ſon bagatelles d'enfans, car dans la verité voici ce qu'il faut dire. Dieu ne peut être injuſte en quelque maniere que ce ſoit; au contraire, il eſt infiniment juſte, & rien ne lui reſſemblera jamais tant que celui de nous, qui ſera auſſi juſte qu'il eſt poſſible. C'eſt là que ſe rapporte la vraie habileté d'un homme, ou ſa pauvreté & ſon incapacité. Connoître cela, c'eſt la ſageſſe & la veritable vertu. Ne le pas connoître, c'eſt l'ignorance & la méchanceté. Tout le reſte de ce qui paſſe pour habileté ou pour ſageſſe, s'il ſe rencontre dans les puiſſances qui gouvernent, il eſt inſupportable; ſi dans les arts, il eſt ſordide.

Pour un homme injuſte, ou impie

dans ses discours, ou dans ses actions; le meilleur pour lui, seroit de l'empêcher d'acquerir ni finesse, ni habileté. Car ces sortes de gens triomphent de leur infamie, & croyent mériter que l'on dise qu'ils sont des personnes de conséquence & précieuses à l'Etat, quoiqu'ils soient à charge à la terre. Mais à parler sincerement, ils sont ce qu'ils ne croyent pas être, d'autant plus qu'ils ne le croyent pas; puisqu'ils ignorent ce qu'on doit le moins ignorer, sçavoir quelle est la peine de l'injustice. Ce n'est ni la mort ni les supplices, comme ils pensent. On peut les faire souffrir à des innocens; c'est une peine qu'il est impossible d'éviter.

Car il y a deux modéles dans la nature; l'un de ce qui est divin & très-heureux; l'autre de ce qui est sans Dieu & très-misérable. Ils ne le voyent pas, & sont si aveugles & si insensez, que sans s'en appercevoir, ils se rendent semblables au dernier par leurs injustices, & ainsi fort dissemblables à Dieu. Ils en sont bien punis menant une vie conforme à celui à qui ils ressemblent. Et si nous disions, que s'ils ne renoncent à leur habileté, ils ne

ſeront point reçûs après leur mort, dans ce lieu où les maux n'ont point de place ; mais qu'ils ſeront toûjours ici-bas, dans un état conforme à leur conduite, méchans & environnez de maux ; ſans doute qu'étant éclairez & habiles comme ils ſont, ils prendroient ces menaces pour des rêveries.

Après tout, ils ont un malheur. S'il leur faut rendre raiſon en particulier des choſes qu'ils blâment, ou ſouffrir qu'on en raiſonne, & qu'ils ayent le courage de ſouffrir long-tems la diſpute, & de ne pas füir comme des lâches : ils en ſortent deſagréablement, & mal ſatisfaits eux-mêmes de ce qu'ils diſent. Vous diriez que leur rhetorique tarit en ces occaſions, & vous les prendriez pour des enfans. Mais finiſſons ce diſcours....

Je finis auſſi ma Lettre vous laiſſant raiſonner tout à votre aiſe ſur ce diſcours de Platon. Je ſuis....



XXXVII. LETTRE.

A MONSIEUR LE BARON DU CLOSET, à sa Terre.

Maximes pour se bien conduire dans la vie.

MONSIEUR,

VOus me faites beaucoup d'honneur de me demander des instructions pour M. votre fils aîné, qui veut voyager. Que vous dirai-je que vous ne sçachiez déja vous-même par la grande expérience que vous avez. N'importe cependant, il faut vous obéir & tâcher de vous contenter; mais ce ne peut être qu'aux dépens d'un plus habile homme que moy. Ecoutez donc, ou plûtôt lisez ces Maximes que j'ai recueillies quelque part.

I.

Soyez devot sans affecter de le paroître; & ne cherchez point à le paroître si vous ne l'êtes : vous tomberiez dans l'hypocrisie qui s'en prenant directement à Dieu, est une espéce de sacrilege.

II.

Qui cherche à ſe déguiſer devant Dieu, travaille à ſe tromper ſoi-même.

III.

Prier Dieu ſans attention, c'eſt le prier ſans eſpérance.

IV.

Qui préfere les plaiſirs de ſon corps au ſalut de ſon ame, laiſſe noyer un homme pour courir après ſon manteau.

V.

Si vous n'avez plus de ſoin de parer votre ame de bonnes qualitez, que de parer votre corps de beaux habits; vous encenſez une idole, & abandonnez Dieu.

VI.

Celui qui ſe plaît dans ſon peché, fait de ſon bourreau ſes delices.

VII.

Un peché d'habitude eſt un ſerpent que l'on nourrit, qui enfin perce le ſein.

VIII.

Qui va lentement dans la pratique des bonnes œuvres, court rapidement dans le chemin de l'enfer.

IX.

Si vous voulez que Dieu écoute vos demandes, écoutez celles des pauvres.

X.

Qui ſe fait une peine de la penſée de la mort, ſe fera un deſeſpoir de la mort même.

XI.

Il n'y a point de meilleure école pour une bonne vie, que la frequente penſée de ſe procurer une heureuſe mort.

XII.

La penſée ſerieuſe de l'Eternité, fait faire un bon uſage du tems, & ôte la plus grande partie de l'amertume de la mort.

XIII.

On n'eſt pas convaincu de l'importance de ſon ſalut, lorſque connoiſſant ſon peché on en differe le repentir.

XIV.

Qui paſſe ſa vie ſans devotion, la finit rarement ſans deſeſpoir.

XV.

Si vous n'entendez pas la voix de Dieu dans votre proſperité, craignez qu'il n'entende pas la vôtre dans votre beſoin.

XVI.

Celui qui n'a point la crainte de Dieu durant ſa vie, doit bien apprehender ſes jugemens après ſa mort.

XVII.

Soyez officieux à tout le monde, familier à peu de gens, & intime à un ſeul.

XVIII.

Celui qui ſe fait un plaiſir de la frequentation des méchans, ſe fait une peine de la préſence des gens de bien.

XIX.

Celui qui ſe confie ſans connoiſſance, court riſque de s'en repentir avec raiſon.

XX.

Qui commence une affaire ſans jugement, ne doit pas être ſurpris ſi elle finit ſans ſuccès.

XXI.

Ce que vous entreprendrez au deſſus de vos forces, ne ſçauroit produire des effets qu'au deſſus de vos eſpérances.

XXII.

Celui qui ſe rebute d'un entrepriſe glorieuſe par la ſeule connoiſſance des difficultez, ne connoît pas le prix de la gloire, & ne la mérite pas.

XXIII.

Si la précipitation dans le deſſein, & la lenteur dans l'execution, produiſent des ſuccès favorables, c'eſt ſeulement par hazard.

XXIV.

Si vous vous faites une peine de votre travail, vous vous ferez un ſupplice de votre devoir.

XXV.

Celui qui dans une baſſe fortune forme des deſſeins trop élevez, entreprend avec des aîles de cire de voler vers le Soleil.

XXVI.

Qui tombe pour s'être élevé trop haut, ne doit pas chercher d'autre raiſon de ſa chûte que ſa propre extravagance.

XXVII.

Ceux qui témoignent trop d'empreſſement pour les petites affaires, ſe déclarent incapables des grandes.

XXVIII.

Si la juſtice vous guide dans la pourſuite du profit, la tranquillité vous accompagnera dans la joüiſſance.

XXIX.

Si vous regardez avec envie le bien

d'autrui, vous vous rendez indigne de poſſeder le vôtre.

XXX.

L'ame n'eſt donnée à l'homme que pour l'action, & ceux qui par pareſſe la tiennent dans une fainéantiſe ordinaire, font voir qu'elle n'eſt dans leur corps que comme un grain de ſel pour les garantir de corruption.

XXXI.

L'orgueil eſt une enflure de l'eſprit qui ne corrompt pas moins toutes les bonnes qualitez que peut avoir l'orgueilleux, que l'enflûre de l'eſtomach altere toutes les bonnes diſpoſitions que peut avoir le corps.

XXXII.

Quoique la colére ne ſoit qu'une courte fureur, ſes effets ne laiſſent pas d'être de longues folies.

XXXIII.

Fuyez les grands repas, ſi vous craignez les longues maladies.

XXXIV.

Celui qui ruine ſa ſanté par l'excès de ſes déſordres, a tort de ſe plaindre de l'excès de ſes maux.

XXXV.

Un habile Cuiſinier eſt plus à apprehender dans votre ſanté, qu'un

ignorant Medecin dans votre maladie.

XXXVI.

Une honnête ſobrieté, & un travail moderé, ſont les meilleurs Cuiſiniers du monde.

XXXVII.

Les fumées du vin troublent le cerveau ; celles de la vanité, l'eſprit ; & celles de l'amour, tous les deux.

XXXVIII.

Celui qui remplit ſon cœur de l'amour du ſexe , change un ſanctuaire deſtiné au Saint-Eſprit, à un temple d'idoles, dont le culte le conduit à la damnation.

XXXIX.

L'amour Divin ne ſe ſert de ſon flambeau que pour nous éclairer ; & l'amour prophane n'allume le ſien que pour nous aveugler.

XL.

L'amour humain ne peut avoir des bornes trop reſſerrées ; mais ſi l'amour Divin eſt limité, il eſt defectueux.

XLI.

L'amour nous eſt repreſenté nud, non ſeulement pour nous en dépeindre l'effronterie ; mais encore pour nous apprendre qu'ordinairement il met

met en chemiſe ceux qui le ſuivent.

XLII.

L'Avare s'épargne les choſes néceſſaires, pour fournir les ſuperfluës à d'autres qui ne lui en ſçauront pas de gré.

XLIII.

Ceux qui dans leurs actions ne conſultent que l'amour propre, tiennent de l'aveuglement de leur guide, & font autant de chûtes que de pas.

XLIV.

Qui donne trop à ſes plaiſirs, s'ôte le moyen de fournir à ſes beſoins.

XLV.

Si vous ſoûmettez votre jugement à vos plaiſirs, vous vous brûlerez d'un flambeau qui vous avoit été donné pour vous conduire.

XLVI.

Celui qui ne conſulte pas ſa raiſon pour ſes plaiſirs, n'en doit point attendre de ſecours dans ſes peines.

XLVII.

Ceux qui ſe laiſſent gouverner par leurs paſſions, abandonnent leur liberté au caprice de leurs Eſclaves.

XLVIII.

La trop grande paſſion pour les choſes ſuperfluës, jette ſouvent dans l'in-

digence des choſes néceſſaires.

XLIX.

Celui qui remplit ſon cœur de ſes paſſions, n'y laiſſe point de vuide pour la pieté, & change ſa qualité de Chrêtien en celle d'Idolâtre.

L.

Puiſque toutes les paſſions ſont la maladie de l'ame, la ſeule tempérance en doit être le Médecin.

LI.

Celui qui aime le jeu avec excès, cherche à mourir dans la pauvreté.

LII.

Le gain dans le jeu, eſt l'amorce dont la fortune ſe ſert pour nous perdre.

LIII.

Ceux qui joüent pour recouvrer ce qu'ils ont perdu, ajoûtent à la perte qu'ils ont faite, celle de leur raiſon, celle de leur tems, & le plus ſouvent celle de ce qui leur reſte d'argent.

LIV.

L'excès du ſommeil, & celui du jeu, rempliſſent l'eſtomach de cruditez, & la bourſe de vent.

LV.

Penſez plus d'un moment à ce que vous voulez dire, & plus de deux à ce

que vous voudrez promettre, de peur qu'il ne vous arrive d'avoir du déplaisir de ce que vous aurez dit avec trop de hâte, & du repentir de ce que vous aurez promis avec trop de précipitation.

LVI.

En bien des occasions vous pouvez sans scrupule ne pas promettre; mais il n'en est aucune où vous puissiez vous dispenser d'executer votre promesse sans honte.

LVII.

Ne parlez jamais de ce que vous ignorez, parlez peu de ce que vous sçavez; & soit que vous parliez, ou que vous ne disiez mot, faites que ce soit avec jugement.

LVIII.

La raillerie soûtient quelquefois la conversation; mais elle divise presque toûjours les railleurs; ce qui doit engager ceux qui haïssent les querelles, de l'éviter comme un piege que leur esprit tend à leur repos.

LIX.

Si vous n'êtes facile à suporter les foiblesses d'autrui, vous rendez les vôtres insuportables.

LX.

Qui voit avec indifference les malheurs d'autrui, ne doit pas trouver étrange si l'on regarde les siens sans compassion.

LXI.

Si vous voulez que la civilité, & l'honnêteté de ceux que vous pratiquerez, deviennent un devoir envers vous, donnez-leur-en l'exemple par votre conduite envers eux.

LXII.

Mettez les faveurs que vous ferez sous vos pieds, & celles que vous recevrez sur votre cœur.

LXIII.

Celui qui oublie les graces qu'on lui fait, ne mérite pas d'en recevoir.

LXIV.

Ne soyez pas lent à servir les autres, si vous voulez que l'on s'empresse à vous faire plaisir.

LXV.

Notre promptitude à conseiller les autres, est plus souvent une marque de notre présomption, qu'une preuve de notre amitié.

LXVI.

Si vous n'êtes pas assez généreux pour prévenir votre ami par vos bien-

faits, ne soyez pas assez lâche pour recevoir les siens sans vous efforcer d'y répondre.

LXVII.

Une sincere attention, quoiqu'inutile, paye mieux un bienfait, qu'une reconnoissance forcée.

LXVIII.

Celui qui publie une faveur qu'il a faite, en diminuë de beaucoup le mérite, parce qu'il fait voir par son indiscretion qu'il s'est partagé entre sa vanité, & son ami.

LXIX.

Qui ne donne que pour recevoir, fait de la générosité (qui est une des plus loüables qualitez de l'honnête-homme) un des plus sales commerces du monde.

LXX.

Si vous vous faites un plaisir du mensonge, la verité vous deviendra une peine.

LXXI.

Celui qui excuse sa faute par un mensonge, se condamne par deux raisons.

LXXII.

Si le mensonge vous est ordinaire, méfiez-vous de tout ce que les autres vous disent.

LXXIII.

Celui qui ſe ſert de fineſſe, & de menſonge pour avoir le bien de ſon prochain, imite l'exemple du Diable, qui employa l'un & l'autre pour faire perdre au premier homme ſon innocence.

LXXIV.

Le mauvais uſage de nos biens dans cette vie, ſera dans l'autre un des plus juſtes ſujets de nos maux.

LXXXV.

Celui qui n'eſt pas content d'une honnête fortune, ſe donne ſouvent bien de la peine pour la rendre moindre.

LXXVI.

Celui qui régle ſes deſirs par les beſoins de la nature, les borne à peu de choſe; mais celui qui ſe conduit par la convoitiſe, ne leur donne point de limites.

LXXVII.

Ne vous empreſſez pas de ſçavoir les ſecrets d'autrui. Soyez fort reſervé à communiquer les vôtres; vous n'en êtes plus le maître, dès que vous en avez fait confidence à quelqu'un, & votre exemple juſtifie l'infidelité qu'il vous pourroit faire, s'il le découvroit à un tiers.

LXXVIII.

Qui fait parade de ses bonnes qualitez, en ôte tout le mérite par son orgüeil, & celui qui cache les siennes leur donne un nouveau prix par sa modestie.

LXXIX.

Les lieux élevez font tourner la tête à ceux qui ont le cerveau foible, & les fortunes extraordinaires troublent l'esprit de ceux qui n'ont pas le jugement fort.

LXXX.

On a besoin de tout le secours de la constance dans l'adversité, pour ne pas manquer à ce que l'on se doit à soi-même; & de toute l'aide de la modération dans sa prosperité, pour s'acquiter de ce que l'on doit aux autres.

LXXXI.

La prosperité nous fait connoître veritablement aux autres tels que nous sommes; & l'adversité nous fait connoître à nous-mêmes quels sont nos veritables amis.

LXXXII.

Ceux qui ne viennent à nous que pour notre fortune, sont semblables aux oiseaux de rapine, qui ne volent que pour la proye.

LXXXIII.

Qui méconnoît ſes amis dans ſa proſperité, mérite de n'en point rencontrer dans ſes malheurs.

LXXXIV.

Celui qui ſe fonde trop ſur l'amitié des Grands, trouve tôt ou tard qu'il s'appuyoit ſur un roſeau caſſé.

LXXXV.

Dieu par une extrême bonté reconnoît les plus petits ſoins que nous lui rendons, par des graces extraordinaires; mais la plûpart des Grands, qui ſont les Dieux de la terre, croyent avoir plus que payé nos plus grands ſervices, par les moindres de leurs paroles.

LXXXVI.

Celui qui ſe donne bien du ſoin à conſerver l'amitié des Grands, connoît ſouvent dans le beſoin qu'il a pris beaucoup de peine à cultiver une terre ingrate.

LXXXVII.

Un homme qui a l'eſprit plein de belles connoiſſances, qu'il ne met pas en pratique, eſt comme une bonne épée que l'on ne tire jamais du fourreau.

LXXXVIII.

Qui louë ſeulement pour plaire,

fait de ſon jugement la dupe de ſa complaiſance.

LXXXIX.

Celui qui conſeille la vertu aux autres, augmente par-là les raiſons qu'il a de la pratiquer.

XC.

Qui ſe contente de pleurer nos maux, quand il peut les guérir, n'en a pas le cœur touché, & ne nous donne que des larmes de crocodile.

XCI.

Dans nos grands déplaiſirs, nos premieres larmes ſont de juſtice, les ſecondes de bienſéance; mais celles qui ſuivent, ne ſont ni de raiſon, ni d'honnêteté.

XCII.

Qui pleure ſouvent, parce qu'il croit devoir pleurer, a les yeux tendres, mais non pas le cœur ſenſible.

XCIII.

Qui employe ſon autorité pour faire de mauvaiſes actions ou pour les ſoûtenir, ſe coupe la gorge de ſa propre épée.

XCIV.

Défiez-vous des flatteurs, & des grands parleurs; les uns & les autres viſent par le vent de leurs paroles à ti-

rer l'argent de votre bourſe.

XCV.

Les Medecins ignorans empoiſonnent ſouvent nos corps par leurs remedes ; & les flatteurs toûjours nos eſprits par leurs diſcours.

XCVI.

Qui ſe ſert de diſcours trop étudiez pour nous perſuader un crime, employe un poignard parfumé pour nous percer le cœur.

XCVII.

L'infection de la peſte n'eſt pas tant à craindre pour le corps, que le poiſon des mauvaiſes compagnies pour l'eſprit.

XCVIII.

Si vous voulez mourir comme un fidéle, vivez comme un réprouvé voudroit avoir vêcu à l'heure de ſa mort.

XCIX.

Qui par un excès de complaiſance, tire par ſon cautionnement ſon ami d'une méchante affaire, s'en attire ordinairement une plus mauvaiſe, qui tôt ou tard lui fera connoître ſon défaut de jugement.

C.

Celui qui lit pour s'inſtruire, & qui lit de bonnes choſes ſans en pro-

fiter, n'a pas le goût de l'eſprit moins dépravé, que celui du corps l'eſt dans un malade qui ſe trouve auprès d'une table bien garnie ſans pouvoir manger.

CI.

S'il vous arrive des ſujets de froideur avec votre ami, & que la prudence vous conſeille de vous en ſéparer entiérement; faites que votre amitié ſe découſe, ſans la déchirer; c'eſt-à-dire, ne rompez pas avec éclat, mais retirez-vous doucement.

CII.

Qui va avec les ſages, deviendra ſage; mais le compagnon des foux deviendra méchant.

CIII.

Fuïez l'impureté; la gourmandiſe l'engendre, & l'oiſiveté l'enfante: car il eſt vrai de dire, que la gourmandiſe jette les premieres ſémences de la ſenſualité dans le corps, par la quantité des ſucs differens de toutes ſortes de viandes & de ragoûts, qui échauffent le ſang, & font germer l'appetit des autres voluptez, qui s'éclôt enſuite dans l'oiſiveté.

CIV.

Pour faire un honnête homme, il

ne faut que ſix choſes. Une pieté ſans fard. Une charité ſans oſtentation. Une humilité ſans baſſeſſe. Une prudence ſans artifice. Une juſtice ſans aveuglement, & une tempérance ſans ſtupidité.

C V.

Un veritable ami eſt une choſe bien précieuſe ; mais un véritable ami eſt auſſi rare dans la ſocieté, que la Pierre Philoſophale dans la Chymie : bien des gens en ont cherché avec ſoin toute leur vie, qui n'en ont pû rencontrer un ſeul.

C V I.

L'amitié ne ſe paye que par l'amitié : ſi vous voulez être aimé, aimez le premier.

C V I I.

La main pareſſeuſe fait devenir pauvre, mais celle du diligent enrichit.

C V I I I.

L'envie eſt une paſſion qui empoiſonne l'eſprit & le corps. C'eſt une fiévre hectique, qui mine peu à peu, & à qui il ne faut jamais permettre de prendre racine.

C I X.

Ne joüez jamais que pour joüer, & que ce ſoit avec gens connus, pour

éviter de devenir le sujet de la risée après l'avoir été de la tricherie.

CX.

L'avarice est la racine de tous les maux. Celui qui est attaqué de cette passion sordide, ne laisse pas d'en connoître la bassesse; mais il tâche d'en déguiser l'indignité sous le nom d'une honnête œconomie: & après se l'être persuadé à soi-même, il voudroit bien le persuader aux autres. Tous ceux qui sont atteints de quelque vice, suivent pour leur justification, la même méthode.

CXI.

La colére est une espéce d'yvresse qui attaque notre esprit, & qui trouble notre raison par des fumées plus dangereuses que celles du vin, parce qu'elles sont plus longues, & qu'elles produisent ordinairement des effets plus funestes.

CXII.

La probité suit toûjours la sincerité; l'une & l'autre sont absolument necessaires pour s'acquitter des devoirs de la pieté & de la societé.

CXIII.

Il faut profiter avec un judicieux empressement des occasions favora-

bles, que notre bonheur nous preſente. Comme elles ſont rares & fort recherchées, gardons-nous de les laiſſer échaper.

CXIV.

Celui qui uſe de double poids & de double meſure, eſt en abomination devant Dieu. Un bien mediocre acquis avec juſtice, vaut mieux que de grands revenus acquis par des voyes obliques.

CXV.

Chez quelques-uns l'ambition eſt l'erreur des grandes ames. On doit plûtôt la nommer la maladie des eſprits èventez. C'eſt un monſtre inſatiable dans ce qui touche ſes deſſeins & ſes eſpérances. Les ſuccès échauffent plûtôt les deſirs d'un ambitieux qu'ils ne les contentent.

CXVI.

Toutes les vertus ſe perdent dans l'interêt, comme les fleuves dans la mer. L'interêt fait oublier la juſtice que l'on doit aux autres.

CXVII.

L'homme pointilleux ſur toutes choſes, eſt un hériſſon que l'on ne ſçait par où prendre.

CXVIII.

L'ingratitude eſt un grand vice dans la ſocieté : tout le monde s'en plaint ; mais ſi tous ceux qui s'en plaignent en étoient exemts, perſonne ne ſeroit ſujet à ce défaut.

CXIX.

Les Grands ont cela de commun avec les arbres des forêts, qui donnent quelquefois de l'ombre, mais rarement des fruits.

CXX.

L'amitié des Grands a le faux brillant & la fragilité du verre ; la faute la plus legere efface de leur memoire le ſouvenir des ſervices les plus importans.

CXXI.

Il faut ſe repentir un jour avant que de mourir, comme diſent les Rabins ; or comme il n'eſt point de jour de la vie, qui ne puiſſe être celui de la mort, il n'en faut donc laiſſer paſſer aucun ſans ſe repentir.

CXXII.

Il y a bien des peres qui ne travaillent qu'à rendre leurs enfans riches ſans penſer à les rendre vertueux ; c'eſt qu'ils prennent pour veritable bien, ce qui n'en eſt que le fantôme.

Eſtes-vous content, Monſieur, & trouvez-vous ces Maximes écrites d'un ſtile aſſez laconique, pour que M. votre fils veüille bien prendre la peine de s'en charger la mémoire ? Elles pourront lui être de quelque utilité pendant ſes voyages. Avec les belles qualitez & les grandes diſpoſitions qu'il a, nous devons eſpérer que vous en ferez un grand homme.

Je liſois ces jours paſſez une plaiſante imagination des Mahometans. Ces Infideles croyent que toutes les figures, ſoit en boſſe, ſoit en plate peinture, paroîtront en jugement au dernier jour, & s'éleveront contre ceux qui les ont faites pour les accuſer devant Dieu de leur avoir donné un corps, ſans leur avoir donné en même tems un eſprit.

De cette opinion chimérique je me ſuis fait cette leçon ſerieuſe ; qu'il ne ſuffiſoit pas d'avoir donné le premier être aux enfans, ſans y joindre le ſecond, & qu'à la vie animale dont ils nous ſont redevables, il falloit ajoûter la vie raiſonnable, ſans laquelle on devoit craindre bien plus juſtement que ces aveugles ſectateurs de Mahomet, que Dieu ne punit un jour

les peres pour n'avoir pas donné d'eſprit à ces corps pour les animer.

Pour vous, Monſieur, vous n'avez rien à craindre de ce côté-là. Votre amour, votre tendreſſe, votre attention, & votre zéle pour Meſſieurs vos enfans, ſont également connus. Que vous dirai-je davantage ? Sinon que je ſuis très-veritablement.....

FIN.

De l'Imprimerie de CLAUDE SIMON.

APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un Manuſcrit qui a pour titre : *Lettres Philoſophiques, ſérieuſes, critiques & amuſantes, par un Philoſophe Provincial* : & j'ai cru qu'on pouvoit en permettre l'impreſſion. A Paris le 3. Septembre 1732.

MAUNOIR.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé GUILLAUME-CLAUDE SAUGRAIN, fils, Libraire à Paris, Nous ayant fait ſupplier de lui accorder Nos Lettres de Permiſſion pour l'impreſſion d'un Manuſcrit qui a pour Titre : *Lettres Philoſophiques, ſérieuſes, critiques & amuſantes, par un Philoſophe Provincial* ; offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la

feuille imprimée & attachée pour modele sous le contrescel des Presentes : Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes, de faire imprimer ledit Livre ci-dessus specifié, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparement, & autant de fois que bon lui semblera ; & de le vendre, faire vendre & débiter par tout nôtre Royaume, pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date desdites Presentes. Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression Etrangere, dans aucun lieu de notre obéïssance ; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs ; & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, és mains de nôtre très-cher & feal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le sieur Chauvelin, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque Publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & feal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le sieur Chauvelin ; le tout à peine de nullité des Presentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de

faire jouir l'Exposant, ou ses ayans-cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles le vingt-septiéme jour du mois de Novembre, l'an de grace mil sept cens trente-deux, & de notre Regne le dix-huitiéme. Par le Roi en son Conseil, SAINSON.

Registré sur le Registre huitiéme de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 449. fol. 432, conformément aux anciens Reglemens, confirmez par celui du 28. Février 1723. A Paris le 2. Decembre 1732.

G. MARTIN, Syndic.



CATALOGUE
DES LIVRES IMPRIMEZ
ET QUI SE VENDENT A PARIS,

Chez SAUGRAIN, *dans la grande Salle du Palais du côté de la Cour des Aydes, à la Providence.*

ABREGE' méthodique de l'Histoire de France, où l'on trouve la Chronologie, & la Généalogie, les faits mémorables, & le Caractere moral & politique de tous nos Rois. Ensemble leurs Portraits, enrichis de Symboles & de leurs Armoiries, prises sur leurs Monnoyes, leurs Sceaux & divers autres Monumens; avec les veritables Devises, par M. de Brianville, Abbé de Saint Benoît de Quinçay-lez-Poitiers. Nouvelle Edition, revûë, corrigée & continuée jusqu'à present, *in-douze.*

les Aydes de France & leur Regie, suivant les Ordonnances des mois de Juin 1680. & de Juillet 1681. & les Edits, Déclarations, Arrêts & Reglemens rendus en interpretation d'icelles, par le Sieur de Roquemont, *in-douze.*

Code des Chasses, ou nouveau Traité du Droit des Chasses, suivant la Jurisprudence de l'Ordonnance de Louis XIV. du mois d'Août 1669. mise en Conference avec des anciennes Ordonnances, Edits, Déclarations, Arrêts, Reglemens & autres Jugemens rendus sur le fait desdites Chasses;

où l'on a joint les Notes des meilleurs Auteurs, & des nouvelles Remarques pour l'intelligence de cette Jurisprudence, nouvelle Edition, augmentée, 2. vol. *in-douze.*

Commentaire sur le Fait des Aydes, Abregé Methodique dont on peut tirer un éclaircissement solide pour régir & administrer avec succès la Ferme Generale des Aydes. Ouvrage utile & necessaire à tous les Fermiers, Sous-Fermiers, Employés & à tous les Redevables des Droits de la Ferme des Aydes; par le Sieur Jean-Henry Dubois, Commis à la Régie de la même Ferme. Seconde Edition, augmentée des principaux Reglemens, depuis l'Ordonnance jusqu'à present, *in-douze.*

le Comte de VVarvvick, par Madame d'Aulnoy; nouvelle Edition, revûë & corrigée, *in-douze.*

Conference des Ordonnances de Louis XIV. Roi de France & de Navarre, avec les anciennes Ordonnances du Royaume: le Droit Ecrit & les Arrêts enrichis d'Annotations & de Décisions importantes; par M. Philippe Bornier, Lieutenant Particulier en la Senéchaussée de Montpellier. Nouvelle Edition, corrigée & augmentée des Edits, Déclarations & Arrêts donnez en interpretation des Ordonnances: de plusieurs Reglemens du Conseil, & d'un grand nombre de nouvelles Notes; par M. * * * * Avocat en Parlement; 2. vol. *in-quarto.*

Conference de l'Ordonnance des Eaux & Forêts, avec les anciennes Ordonnances, Edits, Déclarations & Reglemens, rendus

en interpretation depuis l'an 1115 jusqu'à present, contenant les Loix Forestieres de France, 2. vol. *in-quarto.*

Commentaire nouveau, sur la Coutume de la Prevôté & Vicomté de Paris, par M. Claude de Ferriere, Avocat en Parlement. Nouvelle Edition, revûë, corrigée & augmentée, par M. Sauvan d'Aramon, Avocat en Parlement. 2. vol. *in-douze.*

Fables choisies de M. de la Fontaine, mises en Vers, avec des figures à chaque Fable, 3. vol. *in-octavo.*

—— Les mêmes, en 2. vol. *in-8. sans figures.*

—— Les mêmes, en 1. vol. *in-12. sans figures.*

Histoire de la Conquête du Méxique ou de la nouvelle Espagne : par Fernand Çortez ; traduite de l Espagnol ; nouvelle Edition, enrichie de figures, 2. vol. *in-douze.*

Histoire de la Découverte & Conquête du Perou, traduit d'Augustin de Zarate, 2. vol. *in-12.*

Histoire Ecclesiastique, par M. l'Abbé Fleury, 32. vol. *in-quarto.*

—— La même, en 32. vol. *in-douze.*

Histoire de l'Empire contenant son Origine, ses progrès & ses Révolutions, par M. Heiss; continuée jusqu'à présent, par M*** en 3. vol. *in-quarto* & en dix vol. *in-douze.*

Histoire de très Noble & très-Chevalereux Prince, Gerard Comte de Nevers & de Rethel, & de la très-Vertueuse & Sage Princesse Euriant de Savoie sa Mye ; ouvrage enrichi de Notes critiques & historiques, par M*** *in-douze.*

Histoire des Révolutions d'Espagne, où l'on

voit la décadence de l'Empire Romain ; l'établissement de la Domination des Goths, des Vandales, des Sueves, des Alains, des Silinges, des Maures, des François, & de la Division des Etats, tels qu'ils ont été depuis le commencement du cinquiéme Siecle jusqu'à present. Le tout conformément à la plus exacte Chronologie, 5. vol. *in douze*.

Histoire de France, par Mezerai, avec la Vie des Reines, 10. vol. *in douze*. & 3. vol. *in quarto*.

La suite de Mezerai, contenant les Regnes de Louis XIII. & de Louis XIV. avec la Vie de l'Auteur, 3. vol. *in-douze*. & en 1. vol. *in-quarto*.

Histoire & les Avantures de Gusman d'Alfarache, traduite de l'Espagnol, enrichie de figures, 3. vol. *in-douze*.

Histoire Genealogique, & Chronologique de la Maison Royale de France, des Pairs, des Grands Officiers de la Couronne & de la Maison du Roi, par le P. Anselme Augustin déchaussé ; continuée par M. Dufourny, revûë, corrigée & augmentée par les PP. Ange & Simplicien, Augustins déchaussez, 9. vol. *in-fol*.

Histoire & les Avantures de l'admirable Don Quichotte de la Manche, traduite de l'Espagnol, enrichie de figures ; nouvelle Edition, augmentée d'un sixiéme volume, contenant la continuation de ses avantures jusqu'à sa mort, 6. vol. *in douze*.

Les Illustres Françoises, histoires veritables où l'on trouve dans des caracteres très-particuliers & fort differens, un grand nombre d'Exemples rares & extraordinaires de belles

belles manieres, de la Politesse & de la Galanterie des personnes de l'un & de l'autre sexe de cette Nation, nouvelle Edition, revûë, corrigée & augmentée par l'Auteur, 3. vol. *in-douze.*

Instructions nouvelles sur les Procedures Civiles & Criminelles du Parlement, & autres Jurisdictions qui en dépendent, avec un Stile des Conclusions, le tout conforme aux Ordonnances & Reglemens, & à l'usage d'aujourd'hui, *in-douze.*

Instructions pour les Jardins Fruitiers & Potagers avec un Traité des Orangers, par M. de la Quintinie ; nouvelle Edition, augmentée de la culture des Melons, de l'Instruction pour la culture des Fleurs, de l'Art de tailler les Arbres, d'un Dictionnaire des termes du Jardinage, 2. vol. *in-quarto.*

Lucien, par M. Perrot d'Ablancourt, 3. vol. *in-douze.*

Memorial Alphabetique des choses concernant la Justice, la Police, & les Finances de France, pour les Gabelles & cinq Grosses Fermes, par le Sieur Bellet Verrier *in-octavo.*

Memorial des choses concernant la Justice, la Police, les Finances & les Tailles, nouvelle Edition, considerablement augmentée jusqu'à present, 2. vol. *in-octavo.*

Nouveaux Reglemens pour l'administration de la Justice, avec les Tarifs des Droits dûs aux Officiers, pour leurs frais & salaires, & la Taxe des dépens de tous les Procès. Ouvrage nécessaire à tous les Juges, Commissaires, Notaires, Greffiers, Procureurs, Huissiers, & autres Gens de Justi-

ce, & à ceux qui ont des Procès : nouvelle Edition, augmentée de moitié, 2. vol *in-12.*

Oeuvres de J. B. Poquelin de Moliere : Nouvelle Edition, augmentée de sa Vie, & de quelques autres Pieces, 12. vol. *in-douze.*

les mêmes en 6. vol. *in-quarto, avec figures.*

Oeuvres de M. de S. Evremont, publiées sur ses Manuscrits, 7. vol. *in-douze.*

Oeuvres de Rabelais, *in-douze* 6. vol.

Ordonnance de 1667. pour le Civil, *in-24.*

—— de 1669. pour le Committimus, *in-24.*

—— des Eaux & Forêts, augmentée jusqu'à présent, *in-18.*

—— de 1670. pour le Criminel, *in-24.*

—— de 1672. pour la Ville, *in-24.*

—— de 1673. pour les Marchands, *in-24.*

Procès Verbal des Conferences tenuës par ordre du Roi pour l'Examen des Articles de l'Ordonnance de 1667. pour les matieres Civiles; de l'Ordonnance de 1670, pour les matieres Criminelles : Nouvelle Edition, corrigée sur le Manuscrit original, & augmentée d'une Instruction sur la procedure Civile & Criminelle, *in-quarto.*

Recueïl des Edits, Déclarations, Ordonnances & Reglemens des Rois, Henri II. François II. Charles IX. Henry III. Henry IV. Louis XIII. Louis XIV. & Louis XV. concernant les Mariages; avec plusieurs Arrêts notables, intervenus sur ce sujet : Nouvelle Edition, augmentée jusqu'à present, *in-douze.*

Relation du Voyage du Royaume d'Issini, Côte d'or, Païs de Guinée en Afrique, par le R. P. Loyer Dominicain, avec figures, *in-douze.*

Stile universel de toutes les Cours & Juri-

dictions du Royaume pour les matieres Civiles, suivant l'Ordonnance du mois d'Avril 1667. par M. Gauret, *in-quarto.*

Stile universel pour les matieres Criminelles, suivant l'Ordonnance du mois d'Août 1670. par le même, *in-quarto.*

Stile du Conseil du Roi, suite du Stile universel pour l'instruction des matieres Civiles & Criminelles, *in-quarto.*

Traduction des Satyres de Perse & de Juvenal, par le R. P. Tarteron, de la Compagnie de Jesus : Nouvelle Edition, augmentée d'Argumens à chaque Satyre, *in-douze.*

les Tragedies de M. Racine, augmentées dans cette Edition, 2. vol. *in-douze.*

Zayde, Histoire Espagnole, avec un Traité de l'Histoire des Romans, *in-douze.*

On trouve chez le même Libraire, beaucoup d'autres Livres imprimés, tant en France que dans les Pays Etrangers, sur toutes sortes de matieres, principalement sur le Droit Civil, Canonique & Coûtumier.



